

Université de Montréal

Les déterminants de la doctrine militaire des États-Unis de 1945 à 1998.

L'importance de la culture.

par

Bruno Charbonneau

Département de science politique

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître ès sciences (M.Sc.)

Août 2001

©Bruno Charbonneau



JA

39

154

2002

05.009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les déterminants de la doctrine militaire des États-Unis de 1945 à 1998.
L'importance de la culture.

présenté par :
Bruno Charbonneau

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur: Guillermo Aureano
Directeur de recherche: Michel Fortmann
Membre du jury: Pierre Martin

Mémoire accepté le :

SOMMAIRE

Ce mémoire a pour objet la doctrine de l'armée de terre américaine de 1945 à 1998. Les doctrines militaires constituent une des composantes essentielles de la politique de sécurité des États. Elles reflètent l'idée qu'un État se fait de la guerre et de son utilité en tant qu'instrument politique. Elles révèlent donc le caractère agressif ou pacifique d'un État.

Notre premier objectif sera de mieux comprendre la place de la doctrine militaire dans la politique de sécurité et la stratégie d'un État. Pour ce faire, nous définirons les concepts pertinents à l'étude des doctrines militaires et nous tenterons de présenter le débat qui entoure la notion de doctrine militaire. Le débat tourne autour des questions suivantes : Quelle est l'origine des doctrines militaires? Qu'est-ce qui influence leur développement? Pour y répondre, nous mettrons en évidence les déterminants qui influencent la nature fondamentale de la doctrine américaine.

Parmi les différents courants théoriques, nous accorderons une place particulière à l'approche culturelle. Nous pensons en effet que c'est la plus convainquante, car les intérêts qui déterminent l'action politique dépendent du contexte culturel. Elle nous permettra aussi d'interpréter la nature et la signification des rapports entre l'organisation militaire américaine et son environnement.

Nous examinerons les traits culturels clés de l'armée de terre américaine qui réapparaissent de façon récurrente dans l'histoire militaire des États-Unis. Ainsi, dans le corps de ce mémoire, nous essayerons de montrer que cette culture a eu une influence déterminante sur l'évolution de la doctrine de l'armée de terre américaine. Nous verrons que la culture de celle-ci influence de manière significative son comportement. Autrement dit, nous constaterons que, de 1945 à 1998, l'armée a formulé des doctrines qui s'harmonisent avec ses traits culturels.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
REMERCIEMENTS	v
INTRODUCTION.....	1
1. <i>L'importance de la doctrine</i>	1
2. <i>L'approche du mémoire</i>	3
3. <i>Le plan du mémoire</i>	6
CHAPITRE 1 – STRATÉGIE, DOCTRINE ET CULTURE : LA PERTINENCE DE L'APPROCHE CULTURELLE.....	8
1. <i>Stratégies et doctrines : conceptualisations et approches</i>	9
1.1. <i>La grande stratégie</i>	9
1.2. <i>La stratégie militaire</i>	11
1.3. <i>La doctrine militaire</i>	12
1.4. <i>Les doctrines d'attrition, de manœuvre et de représailles</i>	16
2. <i>Le débat sur les déterminants des doctrines militaires</i>	19
2.1. <i>Les explications structurelles : le paradigme réaliste</i>	19
2.2. <i>Les explications institutionnelles</i>	22
2.3. <i>Les explications culturelles</i>	25
2.3.1. <i>Le concept de culture</i>	27
2.3.2. <i>Culture stratégique et culture militaire</i>	28
2.3.3. <i>Les analyses culturelles</i>	29
3. <i>Une approche culturelle</i>	31
3.1. <i>L'influence de la culture sur le comportement</i>	33
4. <i>La culture militaire américaine</i>	36
4.1. <i>Les attitudes politico-militaires des États-Unis</i>	36
4.2. <i>La culture militaire américaine (The American Way of War)</i>	39
4.2.1. <i>L'importance de la culture de l'armée</i>	42
5. <i>Conclusion</i>	44
CHAPITRE 2 – LES EFFORTS D'ADAPTATION DE L'ARMÉE À L'ÂGE NUCLÉAIRE	46
1. <i>Les années 1940 : l'apogée de la rivalité interarmes</i>	48
1.1. <i>La réorganisation des forces armées</i>	49
1.2. <i>L'impact des armes nucléaires sur la rivalité interarmes</i>	50
2. <i>Les années 1950 : la guerre de Corée et l'administration Eisenhower</i>	54
2.1. <i>L'armée de terre en Corée</i>	55
2.2. <i>L'administration Eisenhower</i>	56
2.3. <i>L'adaptation de l'armée de terre à l'ère nucléaire</i>	58
3. <i>Conclusion</i>	63
CHAPITRE 3 – L'ARMÉE À L'ÈRE DES GUERRES CONTRE- INSURRECTIONNELLES.....	65
1. <i>McNamara et la rationalité en matière de défense nationale</i>	66
1.1. <i>Les origines de la recherche opérationnelle</i>	67

1.2. <i>La recherche opérationnelle au Pentagone</i>	68
1.3. <i>Les effets sur les trois armées de la méthode McNamara</i>	70
2. <i>Kennedy et les guerres contre-insurrectionnelles</i>	73
2.1. <i>Les efforts personnels du président Kennedy et leurs effets</i>	74
3. <i>La guerre du Viêtnam</i>	77
3.1. <i>L'influence de l'approche McNamara</i>	78
3.2. <i>La doctrine d'attrition au Viêtnam</i>	79
3.3. <i>Les causes de la défaite américaine</i>	81
4. <i>Conclusion</i>	83
CHAPITRE 4 – UNE VICTOIRE TOTALE POUR LA DOCTRINE D'ATTRITION	85
1. <i>Le retour de la guerre conventionnelle : le concept de l'Active Defense</i>	86
1.1. <i>Les leçons tirées de la guerre du Yom Kippur</i>	87
1.2. <i>Le développement de la défense active</i>	88
1.3. <i>Les critiques à l'égard de la défense active</i>	90
2. <i>De Jomini à Clausewitz? Le concept de l'AirLand Battle</i>	93
2.1. <i>Une révolution doctrinale?</i>	94
3. <i>La guerre du Golfe et les années 1990</i>	97
3.1. <i>La doctrine militaire de l'après-guerre</i>	99
4. <i>Conclusion</i>	102
CONCLUSION	103
BIBLIOGRAPHIE	106

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier les gens de mon entourage sans qui ce mémoire n'aurait pu être produit dans un délai aussi court. Un gros merci tout particulier à Geneviève Parent, doctorante à l'École de criminologie de l'Université de Montréal, sans qui je n'aurais pu passer à travers toutes les épreuves de la dernière année. Ton expertise, tes conseils précieux, ta patience, mais surtout ta présence auprès de moi m'ont permis de concocter ce mémoire. Merci aussi pour ta grande compréhension lors des nombreux moments où j'ai dû consacrer du temps à mes études plutôt qu'à toi. Je t'en serai toujours reconnaissant et je t'offre mes plus chaleureux sentiments.

Aussi, un sincère merci à mère, Ginette Labelle, et à ma sœur, Julie Charbonneau, pour leur soutien moral et leur compréhension. Pardonnez-moi de vous avoir causé autant de problèmes avec mes humeurs.

Finalement, je tiens à offrir mes sincères et chaleureux remerciements à mon directeur de recherche, Michel Fortmann, professeur au département de science politique de l'Université de Montréal. Le présent mémoire n'aurait pu voir le jour sans son expertise, sa supervision, ses précieux conseils et sa patience. Du début à la fin, du choix du sujet aux derniers détails, vous avez su demander le meilleur de moi-même.

Merci énormément à tous.

INTRODUCTION

Ce mémoire explique, d'abord, la place de la doctrine militaire dans la politique de sécurité d'un État. La doctrine militaire établit les priorités entre les différentes forces militaires d'un État. Elle prescrit la structure et l'emploi des forces armées en vue des objectifs politiques à atteindre, alors qu'elle a pour fonction de servir de guide pour l'action de l'armée. Autrement dit, elle suggère les moyens qui permettent la victoire sur le champ de bataille. Elle résulte d'une série de négociations et de compromis à l'intérieur de l'institution militaire.

La doctrine militaire est une composante essentielle de la politique de sécurité d'un État. En effet, elle répond aux deux questions suivantes : Quels sont les moyens militaires à employer afin de répondre aux menaces extérieures? Comment doivent-ils être employés? Elle reflète ainsi l'idée que les États se font de la guerre et de son utilité en tant qu'instrument politique. Elle donne un aperçu de certains aspects de leur politique étrangère et elle peut révéler leur caractère belliqueux ou pacifique.

L'importance de la doctrine

La doctrine militaire est importante pour deux raisons. Premièrement, les doctrines militaires des États ont une incidence sur la vie politique internationale. En effet, la doctrine d'un État influence la perception et les réactions des autres États.

Par exemple, l'Allemagne de l'entre-deux-guerres a adopté une doctrine, la *Blitzkrieg*, qui lui demandait de lancer des opérations militaires préventives. Les Allemands se sentaient menacés par les Soviétiques à l'est et par les Français à l'ouest. Ainsi, la *Blitzkrieg* préconisait de concentrer, d'abord, les capacités militaires sur un seul ennemi afin de créer les conditions nécessaires à la défaite du second ennemi. Il s'agissait d'utiliser la mobilité des forces armées et de tirer profit de l'effet de surprise pour obtenir des victoires décisives¹.

De plus, les doctrines militaires influencent la vie internationale, car elles peuvent exacerber le dilemme de sécurité. Ce dilemme naît du contexte anarchique des relations internationales. Ce qu'un État perçoit comme une assurance, son ennemi le percevra comme une menace. Autrement dit, les efforts d'un État pour améliorer sa sécurité feront en sorte de réduire la sécurité des autres. C'est ce que les théoriciens des relations internationales appellent le dilemme de sécurité². Ainsi, si la doctrine exige une augmentation des forces armées d'un État, elle exacerbera le dilemme de sécurité. Par exemple, pendant la Guerre froide, les États-Unis et l'Union soviétique interprétaient les préparations militaires de l'autre comme une menace. Par conséquent, ils avaient tendance, dans une certaine mesure, à s'imiter. La Guerre froide a donc été une période où l'augmentation des forces armées d'une superpuissance entraînait l'augmentation de celles de l'adversaire.

Deuxièmement, les doctrines militaires sont importantes parce qu'elles influencent la sécurité de l'État. En effet, une doctrine peut causer des dommages aux intérêts de sécurité de celui-ci si elle n'est pas harmonisée avec ses objectifs

¹ Heinz Magenheimer, *Hitler's War. Germany's Key Strategic Decisions 1940-1945*, (Londres : Cassell, 1997).

² Voir Robert Jervis, « Cooperation under the Security Dilemma », *World Politics* 30 (1978), 167-214.

politiques. Si elle est incapable de fournir les outils nécessaires au gouvernement pour atteindre les objectifs de sécurité, si elle est incapable d'innover et de s'adapter aux conditions changeantes de son environnement, la doctrine peut mener, en temps de guerre, à la défaite. Par exemple, au début de la Seconde Guerre mondiale, la doctrine de l'armée française ne s'était toujours pas adaptée à la nouvelle réalité militaire, c'est-à-dire aux masses de blindés. La ligne Maginot – cette ligne défensive de forteresses construite le long de la frontière franco-allemande – devait arrêter un assaut allemand. Pourtant, le 22 juin 1940, quelques semaines seulement après le début des combats, la France capitulait. La doctrine française s'était ainsi avérée inadéquate pour assurer la sécurité de la France.

L'approche du mémoire

Ce mémoire tente de répondre aux questions suivantes en ce qui concerne les doctrines militaires :

- 1) Quelle est leur place dans la politique étrangère d'un État? Comment révèle-t-elle le caractère belliqueux ou pacifique d'un État?
- 2) Quelle est leur origine?
- 3) Qu'est-ce qui influence leur développement?

Dans un premier temps, nous définirons soigneusement les concepts importants. Nous analyserons aussi les différentes approches théoriques qui ont voulu expliquer les doctrines militaires. Cela nous permettra de répondre à la première question. Dans un deuxième temps, nous examinerons les événements qui

entourent l'évolution de la doctrine de l'armée de terre américaine depuis 1945. Cette étude de cas mettra en évidence l'origine et les facteurs qui influencent le contenu et la nature de la doctrine américaine. Ainsi, nous répondrons aux deux autres questions.

Plusieurs approches théoriques complémentaires ont été utilisées pour expliquer l'origine, la nature et l'évolution des doctrines. Premièrement, les tenants de l'approche structurelle (le paradigme néo-réaliste) stipulent que les impératifs systémiques déterminent la doctrine qui assure le succès militaire. La théorie de l'équilibre des puissances – c'est-à-dire l'équilibre qui se crée lorsque les tentatives d'un État pour atteindre la suprématie sont contrées par les autres États – prévoit, qu'avec le temps, la structure du système international fait converger les doctrines militaires vers le modèle le plus efficace.

Deuxièmement, les adeptes de l'approche institutionnelle affirment que les institutions étatiques expliquent les différences entre les doctrines des États. Ces auteurs soulignent le fait que la formulation de la doctrine militaire demeure un phénomène politique. Le jeu politique national influence donc la nature des doctrines.

Troisièmement, des chercheurs utilisent l'approche culturelle pour étudier les doctrines. Selon eux, les intérêts qui déterminent l'action politique sont des construits sociaux qui dépendent du contexte culturel. Ainsi, les événements internationaux et nationaux sont, d'abord et avant tout, interprétés par les acteurs politiques par l'entremise de leur culture. La réaction à ces événements n'est pas

prédéterminée, mais conditionnée par les valeurs culturelles des acteurs. Par conséquent, la culture des armées influence la formulation des doctrines militaires.

Il faut cependant comprendre que ces approches sont complémentaires. En effet, les institutions réagissent à la menace extérieure et au contexte sociopolitique, mais cela n'explique pas leur comportement (le comment). Elles se battent également pour leurs budgets et leurs intérêts corporatistes. Et finalement, elles héritent d'un ensemble de traits caractéristiques particuliers qui forment leur culture et façonnent leur comportement. C'est la récurrence de ces traits culturels depuis 1945 que nous mettrons en évidence.

Dans ce mémoire, nous mettrons donc l'accent sur l'approche culturelle. L'argument est simple. Nous verrons que la doctrine officielle de l'armée de terre américaine est demeurée la même (une doctrine d'attrition que nous définirons au premier chapitre) entre 1945 et 1998. Nous tenterons de démontrer que la culture militaire américaine influence énormément le comportement des militaires américains. Ceux-ci, lorsqu'ils perçoivent un changement technologique, travaillent à modifier leur doctrine. Toutefois, les modifications ne sont en fait que des adaptations aux nouvelles réalités technologiques. Les Américains, de 1945 à aujourd'hui, ne feront qu'harmoniser la technologie avec leur doctrine de la Seconde Guerre mondiale.

Autrement dit, une nouvelle technologie suscite un *ajustement*³ de la doctrine officielle, mais non un changement fondamental. La culture étaye donc la façon dont

³ Il est important de différencier un changement d'un ajustement de la doctrine. Un changement implique une modification de nature de la doctrine. C'est une transformation, c'est le passage d'un type de doctrine à un autre. Un ajustement signifie que la nature reste la même, que la doctrine est mise en conformité avec quelque chose (par exemple, la technologie).

les militaires américains perçoivent la guerre. Ils conçoivent cette dernière comme un exercice de logistique où l'objectif principal est l'annihilation de l'armée ennemie. Selon eux, la guerre possède ses lois et ses principes scientifiques universels. Nous verrons donc que les bouleversements internationaux et les débats politiques nationaux semblent n'avoir eu que peu d'impact sur la nature de la doctrine américaine.

Le plan du mémoire

Ce mémoire examinera les événements qui entourent l'élaboration de la doctrine militaire de l'armée de terre américaine depuis 1945. Cette étude mettra en évidence les facteurs qui influencent le contenu et la nature de la doctrine américaine. Nous verrons que la culture militaire influence beaucoup la nature de la doctrine.

La démarche de notre mémoire sera la suivante. D'abord, dans le premier chapitre, nous définirons les concepts clés à l'étude des doctrines militaires. Les concepts de stratégie, de doctrine et de culture y seront discutés. Nous examinerons ensuite le débat entre les différentes approches théoriques. Cela nous permettra d'établir l'importance de la culture dans la formulation de la doctrine. Nous terminerons le premier chapitre en relevant les caractéristiques principales de la culture militaire américaine.

Les chapitres deux à quatre constituent notre étude de cas. Le chapitre deux analysera l'évolution de la doctrine militaire américaine durant les années 1940 et 1950. Nous verrons que, malgré les bouleversements dans les relations

internationales et dans la politique nationale américaine, la doctrine militaire américaine demeurera la même.

Le chapitre trois examinera la doctrine du début de l'administration Kennedy à la fin de la guerre du Viêtnam. Nous verrons que la méthode de gestion du secrétaire à la Défense de Kennedy, Robert S. McNamara, aura une influence cruciale sur le jeu politique qui entoure la formulation de la doctrine, mais non sur la nature de celle-ci. Même le président Kennedy, qui voudra réorienter la stratégie américaine vers les guerres de basse intensité, ne pourra imposer des changements significatifs.

Le chapitre quatre étudiera la période postérieure à la guerre du Viêtnam. Cette période verra une révolution conceptuelle avec la doctrine de l'AirLand Battle, mais elle se terminera plutôt par un renforcement des valeurs culturelles de l'armée de terre américaine.

En bref, les résultats de cette recherche nous permettront de répondre aux trois questions posées précédemment.

CHAPITRE 1

STRATÉGIE, DOCTRINE ET CULTURE : LA PERTINENCE DE L'APPROCHE CULTURELLE

Du point de vue des relations internationales, l'étude des doctrines militaires est importante, car ces dernières reflètent l'idée qu'un État se fait de la guerre et de son utilité en tant qu'instrument politique. Une doctrine peut ainsi révéler le caractère agressif ou pacifique de celui-ci. Les doctrines militaires d'un État nous donnent un aperçu de sa conception du monde, de sa perception des menaces existantes ou potentielles, de son point de vue sur l'utilisation de la force et, finalement, de certains aspects de sa politique étrangère. L'analyse des doctrines militaires peut ainsi nous aider à connaître la propension des États à faire la guerre¹.

L'objectif de ce chapitre est d'abord d'éclaircir les concepts liés aux études des doctrines militaires. Particulièrement, les concepts de stratégie et de doctrine ont fait l'objet d'une multitude d'interprétations. Nous tenterons de les clarifier. Dans un deuxième temps, nous esquisserons un cadre d'analyse qui sera appliqué au cours des chapitres suivants. À cette fin, nous examinerons d'abord le débat qui entoure les déterminants des doctrines militaires. Nous analyserons les différentes explications structurelles, institutionnelles et culturelles. Nous préciserons ensuite notre méthode d'analyse. Nous terminerons en brossant le portrait de la culture militaire américaine.

¹ Voir Deborah D. Avant, *Political Institutions and Military Change. Lessons from Peripheral Wars*, (Ithaca : Cornell University, 1994), 2-3. Robert Jervis, « Cooperation under the Security Dilemma », *World Politics* 30 (1978), 167-214. George H. Quester, *Offense and Defense in the International System*, (New York : John Wiley and Sons, 1977). Barry R. Posen, *The Sources of Military Doctrine. France, Britain, and Germany Between the World Wars*, (Ithaca : Cornell University Press, 1984), 16.

Celui-ci nous permettra d'identifier clairement les traits caractéristiques de l'armée de terre américaine qui influencent son comportement. Nous les retrouverons tout au long des chapitres suivants.

Stratégies et doctrines : conceptualisations et approches

La grande stratégie

Le concept de stratégie peut d'abord être utilisé dans le sens clausewitzien et signifier la planification de l'emploi des forces et des ressources militaires dans le but de remporter une bataille ou une guerre contre un ennemi². Le politologue Liddell Hart affirme : « [Strategy is] the art of distributing and applying military means to fulfill the ends of policy³ ». Les deux définitions portent essentiellement sur les moyens militaires et distinguent ceux-ci des fins politiques. Elles sont cependant insatisfaisantes, car elles ont une portée limitée et parce qu'elles ignorent la dimension politique de la stratégie. De plus, elles se distinguent difficilement du concept de la doctrine militaire que nous verrons plus loin et prêtent ainsi à confusion. Cela ne signifie pas que leurs définitions de la stratégie soient inutiles, mais seulement qu'elles s'appliquent mieux aux aspects purement militaires⁴. Pour nous aider à mieux comprendre le concept de stratégie, nous devons différencier la grande stratégie de la stratégie militaire.

² Carl Von Clausewitz, *On War*, édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret, (Princeton : Princeton University Press, 1976), 127-129; Paul R. Viotti, « Introduction », dans Frank B. Horton III, Anthony C. Rogerson et Edward L. Warner III, dir., *Comparative Defense Policy*, (Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1974), 190.

³ Cité dans Julian Lider, *Military Theory. Concept, Structure, Problems*, (New York : St. Martin's Press, 1983), 193.

⁴ Voir, entre autres, Thierry De Montbrial, « Stratégie », dans Thierry De Montbrial et Jean Klein, dir., *Dictionnaire de stratégie*, (Paris : PUF, 2000), 527-542; Colin S. Gray, *War, Peace, and Victory. Strategy and Statecraft for the Next Century*, (New York : Touchstone, 1990), 25-28.

La grande stratégie (parfois appelée stratégie globale, stratégie nationale ou, tout simplement, stratégie) peut être définie comme : « a state's theory about how it can best 'cause' security for itself⁵ ». C'est l'ensemble des moyens et des fins politiques, économiques et militaires qui permettent à l'État d'assurer ses objectifs de sécurité et de protéger le mode de vie de la société qu'il abrite⁶. La grande stratégie est le niveau de réflexion stratégique le plus élevé qui considère toutes les ressources (humaines *et* matérielles) de la nation pour assurer la survie de l'État, en temps de paix comme en temps de guerre⁷. Elle reflète la conduite diplomatique, ou la politique étrangère, d'un État⁸. Pour la formuler, l'État doit identifier les menaces à sa sécurité et y trouver des solutions. Il doit également établir un ordre de priorité des menaces et des solutions en raison du nombre limité de ses ressources⁹. La formulation de la grande stratégie n'est pas seulement déterminée par l'environnement international d'un État, mais aussi par les facteurs sociopolitiques internes comme les idées sociales, les caractéristiques du système politique, les contraintes économiques, les tendances historiques sociales et les pressions politiques nationales¹⁰. En d'autres termes, la grande stratégie tente de regrouper et d'harmoniser les moyens politiques, économiques et militaires en vue d'accomplir les objectifs de sécurité de l'État.

⁵ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 13.

⁶ *Ibid.*, 7 et Lider, *Military Theory*, 194.

⁷ Richard Rosecrance et Arthur A. Stein, « Beyond Realism : The Study of Grand Strategy », dans Richard Rosecrance et Arthur A. Stein, dir., *The Domestic Bases of Grand Strategy* (Ithaca : Cornell University Press, 1993), 4.

⁸ Hervé Coutau-Bégarie, « Grande stratégie », dans De Montbrial et Klein, dir., *Dictionnaire de stratégie*, 271.

⁹ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 13.

¹⁰ Rosecrance et Stein, « Beyond Realism : The Study of Grand Strategy », 5.

La stratégie militaire

La stratégie militaire s'occupe des moyens spécifiquement militaires et devient une composante de la grande stratégie¹¹. Mais pour bien comprendre la relation entre la grande stratégie, la stratégie militaire et la doctrine militaire, il faut d'abord savoir que la planification de la guerre se divise en trois niveaux : la stratégie, la doctrine et la tactique.

La stratégie militaire relève du premier niveau. Elle traite spécifiquement de l'utilisation des forces armées dans le but d'atteindre les objectifs nationaux identifiés par la grande stratégie. Autrement dit, elle identifie les raisons pour lesquelles un État utilisera ou non la force. Elle détermine si les forces armées seront utilisées de manière offensive, défensive ou dissuasive. Une stratégie offensive a pour objectif de désarmer l'adversaire et de détruire son armée. Une stratégie défensive vise à empêcher l'ennemi d'atteindre son objectif, alors qu'une stratégie dissuasive vise à punir l'agresseur, à lui faire payer le prix de son agression¹².

La doctrine militaire relève du deuxième niveau (appelé niveau opérationnel). Elle vise la planification des opérations majeures pour ainsi accomplir les objectifs partiels ou régionaux de la stratégie militaire. La doctrine indique comment la force doit être appliquée. Quant à la tactique, elle relève du troisième niveau et traite explicitement des batailles et des engagements avec l'ennemi. Elle applique concrètement les moyens militaires afin d'atteindre les objectifs du niveau opérationnel. En principe, les trois niveaux doivent être en harmonie. Ils sont parfois

¹¹ Dan Reiter et Curtis Meek, « Determinants of Military Strategy, 1903-1994 : A Quantitative Test », *International Studies Quarterly* 43 (1999), 364-367.

¹² Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 14. Selon Ariel Levite, une stratégie offensive préconise le commencement d'une guerre (par l'initiative). Ariel Levite, *Offense and Defense in Israeli Military Doctrine*, (Boulder : Westview Press, 1989), 61.

en conflit puisque, par exemple, ce qui peut être considéré comme efficace au niveau tactique ne l'est pas nécessairement au niveau de la doctrine¹³. Les États-Unis en offrent un exemple. Au Viêtnam, ils n'ont pas su harmoniser les trois niveaux. En effet, les succès tactiques des forces armées américaines n'ont pas mené au succès stratégique. C'est pourquoi, selon Harry G. Summers, les États-Unis ont perdu la guerre¹⁴.

La doctrine militaire

La doctrine est l'instrument spécifiquement militaire de la stratégie militaire. C'est la théorie qui doit mener l'armée nationale à la victoire¹⁵. Nous pouvons la définir comme : « a set of belief about the nature of war and the keys to success on the battlefield¹⁶ ». Cette définition de la doctrine renvoie aux principes de guerre classiques, c'est-à-dire à l'art opérationnel de la guerre¹⁷. La doctrine doit aussi définir les priorités parmi les diverses forces militaires disponibles et la façon de les structurer et de les employer de manière à atteindre les objectifs de la stratégie¹⁸. Selon Viotti : « Military doctrine can be defined as a body of theory which *describes* the environment within which the armed forces must operate and *prescribes* the

¹³ Leonhard offre un bon résumé des trois niveaux. Robert R. Leonhard, *The Art of Maneuver. Maneuver-Warfare Theory and AirLand Battle*, (Novato : Presidio, 1991). Voir aussi Kevin Patrick Sheehan, *Preparing for an Imaginary War? Examining Peacetime Functions and Changes of Army Doctrine*, (Harvard University : thèse de doctorat, 1988), 8-10.

¹⁴ Selon Summers, c'est la discordance entre les trois niveaux (stratégie, doctrine, tactique) qui a causé la défaite américaine au Viêtnam. Harry G. Summers, Jr., *On Strategy : A Critical Analysis of the Vietnam War*, (Novato : Presidio, 1982).

¹⁵ Jonathan Shimshoni, « Technology, Military Advantage, and World War I », *International Security* 15 (1990-1), 187.

¹⁶ Jack Snyder, *The Ideology of the Offensive. Military Decision Making and the Disasters of 1914*, (Ithaca : Cornell University Press, 1984), 27.

¹⁷ Les principes de guerre sont, entre autres, l'objectif, la masse, l'économie de force, la manœuvre, l'initiative et l'unité du commandement. Voir Clausewitz, *On War*; Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, 2^e édition, (Paris : Économica, 1999), 284-298.

¹⁸ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 7.

methods and circumstances of their employment. The primary function of such doctrine is to maximize the effectiveness of a state's military capabilities in support of national objectives¹⁹. » Par conséquent, elle forme le lien entre les objectifs politico-militaires de la grande stratégie et l'institution militaire. Elle se veut l'instrument (le moyen) militaire de l'État.

Barry Posen identifie trois aspects importants de la doctrine militaire : son caractère (offensif, défensif ou dissuasif), son degré d'intégration à la grande stratégie et sa capacité à innover²⁰. Le premier aspect de la doctrine a d'importantes répercussions sur les risques de guerre et l'intensité de celles-ci. Une doctrine agressive peut, par exemple, susciter la méfiance des autres États et provoquer une course aux armements entre eux²¹. Les doctrines offensives accroissent donc l'instabilité du système international et les risques de guerre²². La distinction de Posen entre une doctrine offensive et défensive est cependant problématique.

Premièrement, les théories de l'équilibre entre l'attaque et la défense soutiennent que les guerres et les conflits internationaux sont plus probables lorsque la technologie donne un avantage aux opérations militaires offensives, alors que la paix et la coopération prévalent lorsque la défensive possède l'avantage. Les États sont incités à lancer des offensives préventives lorsqu'ils perçoivent un avantage leur

¹⁹ Paul R. Viotti, « Introduction », 190. (en italique dans l'original).

²⁰ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 7.

²¹ *Ibid.*, 16-24.

²² La Première Guerre mondiale est souvent expliquée par la croyance en la supériorité des armes offensives sur les armes défensives. Cette croyance aurait haussé le sentiment d'insécurité des États européens et les aurait incités à se préparer pour la guerre. Voir Jack Snyder, *The Ideology of the Offensive*; Stephen Van Evera, *Causes of War, Power and the Roots of Conflict*, (Ithaca : Cornell University Press, 1999), chap. 7; Michael Howard, « Men Against Fire : Expectations of War in 1914 », dans Steven E. Miller, Sean M. Lynn-Jones et Stephen Van Evera, dir., *Military Strategy and the Origins of the First World War*, (Princeton : Princeton University Press, 1991), 3-19; Jack Snyder, « Civil-Military Relations and the Cult of the Offensive, 1914 and 1984 », dans Miller et al., *Military Strategy*, 20-58; Stephen Van Evera, « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War », dans Miller et al., *Military Strategy*, 59-108.

promettant des victoires rapides et décisives. Un avantage offensif intensifie les courses aux armements et augmente les risques de guerre²³.

Selon ces théories, il existerait donc des armes spécifiquement offensives ou défensives qui nous permettraient d'évaluer la stabilité de l'équilibre entre l'attaque et la défense. Par exemple, la mobilité d'une arme favoriserait l'offensive, alors que sa puissance de feu favoriserait la défensive²⁴. Toutefois, la distinction entre l'offensive et la défensive est pratiquement impossible. Comme le note Shimshoni : « Military operations are composed of both offensive and defensive components – in parallel, series, or both. As J.F.C. Fuller wrote : 'the art of fighting depends upon the closest combination of the offensive and defensive, so closely as does the structure of a building depend upon bricks and mortar'²⁵ ». Par exemple, tout en pratiquant une guerre offensive (la *Blitzkrieg*), l'armée allemande devait, en 1940, défendre ses flancs et ses lignes de ravitaillement.

De plus, les armes *per se* ne déterminent pas la nature d'un éventuel conflit. Il n'existe pas d'armes purement offensives ou purement défensives, mais seulement des façons différentes de les employer. Ce sont les intentions politiques qui déterminent si les armes serviront dans un but offensif ou défensif. Un char d'assaut

²³ L'avantage est principalement déterminé par le niveau technologique d'un État à un moment donné. Bien qu'il existe plusieurs versions de l'équilibre entre l'attaque et la défense, elles proposent sensiblement les mêmes hypothèses. Pour un aperçu des différentes théories et de leurs spécificités, voir Sean M. Lynn-Jones, « Does Offense-Defense Theory Have a Future? », *Note de recherche 12*, (Montréal : GERSI, 2001). Voir aussi Robert Jervis, « Cooperation under the Security Dilemma », 167-214; George H. Quester, *Offense and Defense*; Stephen Van Evera, « Offense, Defense, and the Causes of War », *International Security* 22 (1998), 5-43; Stephen Van Evera, *Causes of War*, chap. 6; Charles L. Glaser et Chaim Kaufmann, « What Is the Offense-Defense Balance and Can We Measure It? », *International Security* 22 (1998), 44-82; Keir A. Lieber, « Grasping the Technological Peace. The Offense-Defense Balance and International Security », *International Security* 25 (2000), 71-104.

²⁴ Voir Glaser et Kaufmann, « What Is the Offense-Defense Balance », 61-64. Mearsheimer prétend toutefois que la mobilité ne doit pas être nécessairement associée à un avantage offensif. John J. Mearsheimer, *Conventional Deterrence*, (Ithaca : Cornell University Press, 1984), 25-26.

²⁵ Shimshoni, « Technology, Military Advantage, and World War I », 191. Voir aussi Levite, *Offense and Defense in Israeli Military Doctrine*, chap. 4.

peut très bien servir dans un but offensif ou défensif²⁶. Par conséquent, il est très difficile de déterminer l'équilibre entre l'attaque et la défense²⁷.

Deuxièmement, la typologie de Posen n'est pas appropriée parce qu'elle ne permet pas de distinguer la stratégie militaire de la doctrine militaire. Spécifiquement, elle ne permet de différencier un État expansionniste d'un État favorisant le *statu quo*²⁸. Comme le notent Reiter et Meek : « Deciding whether actions are offensive or defensive is best left to the analysis of state aims, the ends toward which the means of strategy are employed²⁹. » La politique identifie les objectifs nationaux à atteindre, alors que la doctrine militaire donne les moyens à la politique.

La typologie de Reiter et Meek, dans ce sens, est plus appropriée que celle de Posen. Ils identifient trois types de doctrine : la doctrine d'attrition (ou d'usure), de manœuvre et de représailles. Cette typologie nous permet de mieux comprendre les doctrines militaires parce que, en théorie, celles-ci sont apolitiques et renvoient aux concepts utilisés par les stratèges³⁰.

²⁶ « Political perspective determines judgment on the offensive or defensive character of weaponry and military posture ». Colin S. Gray, *Weapons Don't Make War. Policy, Strategy, and Military Technology*, (Lawrence : University Press of Texas, 1993), 35 et chap.2. Sur le caractère offensif et défensif du char d'assaut, Mearsheimer, *Conventional Deterrence*, 27-33.

²⁷ Shimshoni, « Technology, Military Advantage, and World War I », 193-194. Pour la difficulté de définir l'équilibre entre l'attaque et la défense, voir aussi Jack S. Levy, « The Offensive/Defensive Balance of Military Technology : A Theoretical and Historical Analysis », *International Studies Quarterly* 28 (1984), 219-238.

²⁸ « For its defensive political purposes as a status quo power, the United States must prepare to wage operationally offensive operations at sea, in the air, and with its central strategic system ». Gray, *Weapons Don't Make War*, 24.

²⁹ Reiter et Meek, « Determinants of Military Strategy, 1903-1994 », 367.

³⁰ *Ibid.*

Les doctrines d'attrition, de manœuvre et de représailles

Une doctrine d'attrition (ou d'usure) vise à confronter les forces ennemies dans le but de les détruire ou de les vaincre. Elle fait appel à la force brute et à l'endurance³¹. L'accent est mis sur la bataille, le combat et la confrontation des ressources. Une doctrine d'attrition obéit à une logique quantitative qui se fonde sur le calcul du rapport des forces, de la puissance de feu et de l'application mécanique et méthodique des moyens militaires³². La doctrine dite de manœuvre, quant à elle, ne privilégie pas nécessairement la mobilité ou le mouvement des forces armées³³. Elle vise plutôt à vaincre l'ennemi sans avoir à le combattre, en le mettant échec et mat.

Leonhard résume bien la philosophie de la doctrine de manœuvre :

Maneuver warfare is above all a philosophy concerning the means of defeat of the enemy. Maneuver warfare is, to put it simply, a kick in the groin, a poke in the eye, a stab in the back. It is quick, violent for a moment, and unfair. It is decisive, even preemptive, at the expense of protocol and posturing (...) It holds very little respect for quantifiable estimates of the enemy, because it recognizes that, above all, an army is made up of human souls.³⁴

La guerre de manœuvre est ainsi perçue comme une approche indirecte de la guerre.

Finalement, la doctrine des représailles cherche à briser la résolution de l'adversaire de deux façons : soit à l'aide de bombardements intensifs de la population et de l'industrie civile, ou par la guerre de guérilla. Cette dernière doctrine ressemble à la doctrine dissuasive de Posen, car elle vise en fait à amener

³¹ *Ibid.*, 366. Mearsheimer, *Conventional Deterrence*, 33-34. Hervé Coutau-Bégarie, « Stratégie d'usure », dans Montbrial et Klein, dir., *Dictionnaire de stratégie*, 556-557.

³² Wayne A. Downing, « Firepower, Attrition, Maneuver – US Army Operations Doctrine : A Challenge for the 1980s and Beyond », *Military Review* janvier-septembre (1997), <http://www-cgsc.army.mil/milrev>; Leonhard, *The Art of Maneuver*, 18-20.

³³ Downing, « Firepower, Attrition, Maneuver ».

³⁴ Leonhard, *The Art of Maneuver*, 61, 74.

l'adversaire à renoncer à son attaque, ou à continuer à attaquer, en sapant sa volonté. Posen avance que la doctrine de dissuasion convient particulièrement aux États économiquement faibles, ou qui n'ont pas les moyens d'une doctrine offensive ou défensive, alors que, pour Reiter et Meek, la doctrine de représailles peut être appliquée partout, dans n'importe quel contexte (par exemple, les États-Unis ont utilisé les bombardements du Viêtnam-du-Nord pour punir leurs ennemis et tenter de briser leur moral)³⁵.

La typologie de Posen identifie les stratégies militaires, alors que celle de Reiter et Meek met l'accent sur les doctrines. En fait, comme Douglas Porch l'a écrit : « Doctrines are merely techniques, methods of organization. They are operational and tactical in nature. Strategies supply the political dimension of conflict because they concern themselves with the political objectives of war³⁶. » En bref, la doctrine militaire tient de l'art opérationnel, un art prétendument apolitique, l'art du général. La stratégie militaire, quant à elle, est fondamentalement politique et se formule au niveau de la nation, c'est-à-dire par le gouvernement pour ainsi savoir si l'instrument militaire sera utilisé de façon offensive, défensive ou dissuasive. Lorsque la stratégie est précisée, les militaires peuvent alors mettre au point une doctrine permettant d'atteindre les objectifs de la stratégie.

Ces typologies caricaturent évidemment la réalité. La typologie de Reiter et Meek se rapproche cependant plus de la réalité militaire que celle de Posen. En effet, les responsables militaires ne formulent pas leur doctrine en termes d'agression ou de

³⁵ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 71-73; Reiter et Meek, « Determinants of Military Strategy, 1903-1994 », 366.

³⁶ Douglas Porch, « Military 'Culture' and the Fall of France in 1940. A Review Essay », *International Security* 24 (2000), 169

dissuasion. Ils pensent, pour revenir de nouveau à Liddell Hart, à l'art d'utiliser les moyens militaires en vue d'atteindre les objectifs qu'on leur a fixés. Les militaires réfléchissent en termes de manœuvre ou de puissance de feu. Ainsi, la typologie de Reiter et Meek nous rapproche de la réalité militaire pour mieux pouvoir l'analyser et la comprendre.

Les autres caractéristiques des doctrines militaires, c'est-à-dire le degré d'intégration à la grande stratégie et la capacité d'innovation, sont également importantes. Une doctrine militaire doit appuyer la grande stratégie et donc s'y harmoniser. Une doctrine allant à l'encontre des buts de la grande stratégie peut non seulement nuire à un État, mais aussi menacer sa sécurité et sa survie³⁷. La capacité à innover (ou à stagner) est tout aussi importante puisqu'elle affecte autant l'harmonisation de la doctrine et de la stratégie que les probabilités de victoires et de défaites³⁸. Puisque la réalité change constamment, un État désirant conserver un avantage militaire sur ses ennemis doit s'assurer que son organisation militaire soit en constante évolution³⁹.

En résumé, la grande stratégie harmonise les moyens politiques, économiques et militaires afin d'atteindre les objectifs de la politique de sécurité de l'État. La stratégie militaire s'occupe des moyens spécifiquement militaires pour ainsi déterminer si l'usage de la force sera nécessaire ou non. La doctrine est un de ces moyens. Lorsque l'usage de la force est essentiel, elle planifie comment l'instrument militaire pourra être utilisé pour vaincre l'armée ennemie.

³⁷ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 24-29; Avant, *Political Institutions and Military Change*, 21-23.

³⁸ Stephen P. Rosen, « New Ways of War. Understanding Military Innovation », *International Security* 13 (1988), 134; Stephen P. Rosen, *Winning the Next War. Innovation and the Modern Military*, (Ithaca : Cornell University Press, 1991); Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 29-33.

³⁹ Shimshoni, « Technology, Military Advantage, and World War I », 187-215.

Le débat sur les déterminants des doctrines militaires

Quelle est l'origine des doctrines? Qu'est-ce qui influence leur développement? Le débat sur les sources des doctrines militaires – qui recoupe celui qui existe entre les différentes écoles des relations internationales – tourne autour de ces questions. L'examen de celui-ci mettra en évidence deux choses : la complémentarité des différentes approches théoriques et l'importance du facteur culturel. En effet, chaque approche comble les lacunes des autres. De plus, alors que l'approche culturelle est souvent marginalisée dans le domaine des relations internationales, nous en verrons ici la pertinence. Nous examinerons donc, dans l'ordre, les explications structurelles, institutionnelles et culturelles.

Les explications structurelles : le paradigme néo-réaliste

Le néo-réalisme (ou structuro-réalisme) soutient que les États, étant donné le caractère anarchique du système politique international, doivent agir de manière autonome pour assurer leur survie. Dans ce système anarchique, les États savent qu'il n'existe pas d'institution supranationale ou d'autorité gouvernementale pouvant les protéger et qu'ils ne peuvent se fier qu'à eux-mêmes (*self-help*). Le néo-réalisme part essentiellement de trois prémisses⁴⁰. La première veut que les États soient les acteurs principaux des relations internationales, qu'ils soient fonctionnellement semblables et qu'ils détiennent le monopole de la violence. La seconde prémisses concerne les

⁴⁰ Les trois prémisses sont inspirées de Robert O. Keohane, « Realism, Neorealism, and the Study of World Politics », dans Robert O. Keohane, dir., *Neorealism and Its Critics*, (New York : Columbia University Press, 1986), 7.

objectifs des États. Ces derniers visent à accroître leur puissance afin d'assurer leur sécurité. La sécurité est la fin recherchée, alors que la puissance est le moyen essentiel pour assurer cette sécurité dans le contexte anarchique du système international. Troisièmement, les États agissent de manière rationnelle : ils harmonisent fin et moyens, alors qu'ils cherchent à maximiser les bénéfices ou à minimiser les coûts de leurs actions. Dans le contexte de l'approche néo-réaliste, la guerre est toujours possible⁴¹.

Dans cet environnement, la principale prédiction des néo-réalistes est que le système international tend à l'équilibre. La notion d'équilibre des puissances implique que les tentatives d'un État pour atteindre la suprématie seront contrées par les autres membres de la communauté internationale. L'équilibre peut se réaliser de deux façons : grâce à la formation de coalitions ou par les efforts militaires individuels des États. La nature de l'équilibre (fragile ou non) est affectée par la distribution du pouvoir dans le système, la géographie et la technologie militaire⁴². Autrement dit, c'est la structure anarchique du système international qui *oblige* les États à se comporter selon la théorie de l'équilibre des puissances. En bref, les néo-réalistes stipulent que la dynamique des comportements est poussée par les facteurs structurels tels les capacités matérielles (les ressources de l'économie nationale), la géographie et les capacités militaires⁴³.

Pour Posen et Snyder, lorsque le système international est perçu comme stable, ce sont essentiellement les intérêts organisationnels des militaires qui

⁴¹ Pour bien comprendre les fondements du néo-réalisme, voir Kenneth N. Waltz, *Theory of International Politics*, (New York : McGraw-Hill Inc, 1979).

⁴² Posen, *The Sources of Military Doctrines*, 59-67.

⁴³ Reiter et Meek, « Determinants of Military Strategy, 1903-1994 », 369.

déterminent les doctrines militaires. Dans ce contexte, les membres des organisations militaires sont, avant tout, préoccupés par leurs ressources et leur prestige. Ainsi, ces organisations préfèrent les doctrines qui justifient l'augmentation de leurs budgets et qui favorisent leur indépendance organisationnelle face au contrôle civil. Pour les mêmes raisons, elles auront tendance, en temps de paix, à être conservatrices afin de préserver leur statut et leurs avantages. Dans ces conditions, les besoins de sécurité des États passent à l'arrière-plan. Toutefois, lorsque le système international devient plus menaçant, la théorie de l'équilibre des puissances prévoit que les autorités civiles imposeront des réformes aux militaires afin de répondre aux impératifs systémiques. Par exemple, Posen avance que, dans les années 1930, les militaires britanniques prônaient les bombardements stratégiques pour répondre à la menace allemande, alors que l'intervention civile a permis la mise en place d'un réseau défensif de radars qui s'avérerait capital pendant la Seconde Guerre mondiale⁴⁴. Pour sa part, Snyder souligne qu'en l'absence d'intervention civile, les organisations militaires tendent à développer des doctrines inadaptées aux circonstances⁴⁵. Donc, pour Posen et Snyder, le système international fournit suffisamment d'indices aux civils pour leur permettre d'intervenir dans le développement de la doctrine militaire. Les cultures et les pratiques militaires peuvent très bien varier, mais, avec le temps, la structure du système international détermine les comportements qui assureront le succès militaire. Ainsi, les doctrines auront toujours tendance à converger vers le modèle le plus adapté aux circonstances⁴⁶. Selon Posen et Snyder, les leaders politiques sont en

⁴⁴ Posen, *The Sources of Military Doctrine*, 141-178.

⁴⁵ Snyder donne comme exemple celui de deux commandants russes ayant adopté des plans de guerre inappropriés au début des années 1900. Ces plans eurent de graves conséquences au tout début de la guerre russo-japonaise de 1904. Snyder, *The Ideology of the Offensive*, 196.

⁴⁶ Stephen Peter Rosen, « Military Effectiveness. Why Society Matters », *International Society* 19 (1995), 15.

mesure de réagir efficacement face aux menaces du système international et semblent n'avoir comme objectif que la sécurité de l'État.

Contrairement aux prédictions de la théorie de l'équilibre des puissances, les doctrines militaires sont parfois harmonisées à la politique étrangère des États et les organisations militaires innover de temps à autre. Les explications néo-réalistes ne sont donc pas suffisantes pour expliquer et comprendre les doctrines militaires. Comme Murray le souligne : « the world as a whole does not work in a mechanistic, deterministic fashion, that complex social interactions like military innovation or actual combat do not reduce to simple, linear processes, and that the study of human affairs, the interplay of literally hundreds, if not thousands of independent variables, is more of an art than a science⁴⁷ ». Les explications structurelles semblent donc incomplètes.

Les explications institutionnelles

Face aux lacunes des explications structurelles, certains auteurs ont examiné les institutions gouvernementales pour comprendre la formation des doctrines militaires et ainsi compléter la théorie néo-réaliste. Ce que nous appelons les explications institutionnelles sont les théories qui mettent de l'avant les institutions de l'État et la dynamique spécifique des organisations militaires pour expliquer cette formation.

Deborah Avant allègue que la capacité à innover d'une organisation militaire n'est pas une propriété inhérente de l'institution, mais est fonction du degré et du type

⁴⁷ Williamson Murray, « Innovation : Past and Future », dans Williamson Murray et Allan R. Millett, dir., *Military Innovation in the Interwar Period*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1996), 303.

de contrôle civil qui s'exerce sur elle. Pendant la guerre du Viêtnam, les officiers américains qui préconisaient des réformes se sont souvent vu marginalisés. À l'inverse, les officiers britanniques qui ont su innover pendant la guerre des Boers, de 1899 à 1902, ont été distingués et promus. Selon Avant, les institutions politiques civiles permettent de comprendre cette différence. La capacité des dirigeants civils à superviser le travail des militaires influence leur propension à innover. En effet, la Constitution américaine ne permettait pas une intervention rapide et efficace des dirigeants civils au Viêtnam. La division des pouvoirs au sein du gouvernement empêche, en partie, les politiciens américains de s'immiscer dans les affaires internes de leur institution militaire. Quant aux lois britanniques, elles autorisaient une telle intervention en Afrique du Sud⁴⁸.

En fait, ce que Avant fait ressortir, c'est le côté politique. Plusieurs auteurs vont souligner ce fait : la formulation de la doctrine militaire d'un État demeure un phénomène politique. Tout ce qui est du domaine de la politique militaire se divise en deux mondes : 1) le monde de la politique internationale (diplomatie, guerres, équilibre des puissances, etc.), où l'instrument privilégié est la force militaire; 2) le monde de la politique nationale (groupes d'intérêts, partis politiques, etc.), où les enjeux sont les ressources de la société, soit les individus, l'argent et les ressources matérielles⁴⁹.

⁴⁸ Avant, *Political Institutions and Military Change*, 2, 5, 9-48; Deborah D. Avant, « The Institutional Sources of Military Doctrine : Hegemons in Peripheral Wars », *International Studies Quarterly* 37 (1993), 409-430.

⁴⁹ Samuel P. Huntington, « The Two Worlds of Military Policy », dans Frank Horton III et al., dir., *Comparative Defense Policy*, 107-113. « It [la formulation de la stratégie] is a process, as suggested, that involves internal political influences and idiosyncracies of individual behavior as well as the pressure of external events and threats ». Murray et Grimsley, « Introduction : On strategy », dans Murray et al., *The Making of Strategy*, 20. Voir également Rosecrance et Stein, « Beyond Realism : The Study of Grand Strategy »; Richard Rosecrance et Zara Steiner, « British Grand Strategy and the Origins of World War II », dans Rosecrance et Stein, *The Domestic Bases of Grand Strategy*, 124-153.

Certains auteurs utilisent donc l'approche institutionnelle pour souligner l'importance de ce jeu politique. Robert Doughty examine les causes principales qui expliquent l'incapacité de l'armée française à changer sa doctrine militaire pendant l'entre-deux-guerres. Il affirme que la bureaucratisation de l'armée française (qui exigeait des décisions par consensus au niveau de l'état-major) et l'intervention des politiciens civils en faveur d'une armée de réservistes expliqueraient ce conservatisme⁵⁰. De son côté, Scott Sagan pense également qu'avant la Première Guerre mondiale, l'intérêt des puissances européennes pour les stratégies offensives n'a pas été déterminé par les intérêts organisationnels des militaires européens, mais bien par les objectifs politiques des États⁵¹. Quant à Stephen Peter Rosen, il affirme que les innovations doctrinales font souvent l'objet d'une lutte politique à l'intérieur des organisations militaires. Quelquefois, à l'intérieur de l'organisation, une bataille idéologique s'engage entre différents groupes. L'enjeu est la doctrine à adopter pour s'assurer la victoire. Et son issue est déterminée par la distribution du pouvoir entre les factions de l'organisation militaire qui sont proches de l'autorité politique⁵².

Ces explications soulignent l'importance du jeu politique interne. Elles partent également du postulat que les acteurs sont rationnels et agissent selon leurs intérêts. La réalité est cependant plus complexe. Les différents acteurs ont bien sûr des intérêts, mais ces derniers ne doivent pas être considérés comme prédéterminés et invariables. Peter Evans affirme que, pour expliquer les différences de comportement

⁵⁰ Robert A. Doughty, *The Seeds of Disaster. The Development of French Army Doctrine 1919-1939*, (Hamden : Archon Books, 1985).

⁵¹ Scott D. Sagan, « 1914 Revisited. Allies, Offense, and Instability », *International Security* 11 (1986), 151-175.

⁵² Rosen, « New Ways of War », 141-143; Rosen, *Winning the Next War*, 76-105. Rosen fait la distinction entre les innovations en temps de paix et en temps de guerre. En temps de guerre, le processus est semblable, mais l'échéancier étant écourté et l'armée subissant des pertes, la bataille idéologique peut être très courte (22-39).

des acteurs politiques, nous devons combiner les approches théoriques traditionnelles (structurelles et institutionnelles) qui se concentrent sur leurs intérêts, avec l'approche culturelle qui aide à comprendre la nature des préférences et des intérêts de ceux-ci⁵³. Par conséquent, les approches structurelles et institutionnelles sont incomplètes si elles ne tiennent pas compte de la culture.

Les explications culturelles

En effet, l'approche culturelle est pertinente, car les intérêts sont définis par la culture. Cette dernière influence les idées des acteurs politiques sur la nature du rôle que doit jouer l'armée dans la société. Même Hans J. Morgenthau, un des piliers du réalisme classique, admet l'importance de la culture dans la détermination des intérêts (ce que plusieurs néo-réalistes ne font pas). Selon lui, les intérêts sont l'essence du politique et ils dominent les actions des individus. Toutefois, alors qu'il discute de la politique étrangère, il ajoute : « the kind of interest determining political action in a particular period of history depends upon the political and cultural context within which foreign policy is formulated (...) The same observations apply to the concept of power. Its content and the manner of its use are determined by the political and cultural environment⁵⁴. »

De son côté, Alexander Wendt remarque que les théories des relations internationales ne tiennent pas assez compte de l'importance des idées dans les relations internationales. L'ontologie des théories dominantes est trop positiviste

⁵³ Dans Atul Kohli, Peter Evans, Peter J. Katzenstein, Adam Przeworski, Suzanne Hoerber Rudolph, James C. Scott et Theda Skocpol, « The Role of Theory in Comparative Politics. A Symposium », *World Politics* 48 (1998), 9.

⁵⁴ Hans J. Morgenthau et Kenneth W. Thompson, *Politics Among Nations. The Struggle for Power and Peace*, 6^e édition, (New York : Alfred A. Knopf, 1985), 11.

(elle se concentre sur le pouvoir et les intérêts sans tenir compte de la culture) et individualiste (analyse du comportement des acteurs en dehors du contexte dans lequel ils agissent). Ces théories considèrent les acteurs comme des robots répondant à des lois. Pour Wendt, le système international doit être considéré comme une construction sociale, et non comme un système mécanique et prédéterminé. Les idées se manifestent partout : dans les perceptions, les désirs, les croyances, les motivations, les intentions, les idéologies et même les intérêts. En effet, les intérêts sont des idées : un acteur veut ce qu'il veut en raison de ses idées. Ainsi, les idées sont plus importantes que les forces matérielles, car ces dernières n'ont de sens que par la perception que nous en avons. C'est l'interprétation que nous donnons à ces forces matérielles qui importe. Les idées ont un effet causal, c'est-à-dire qu'elles peuvent provoquer des actions. Elles ont aussi un effet constitutif en définissant les intérêts des acteurs. Par conséquent, les intérêts sont des construits sociaux définis grâce à la socialisation⁵⁵.

Rosecrance et Stein nous font remarquer que les chercheurs en études stratégiques reconnaissent de plus en plus l'influence des idées sur les doctrines militaires⁵⁶. Cependant, ils omettent de dire que ces chercheurs continuent tout de même à privilégier un cadre conceptuel matérialiste et à percevoir les facteurs systémiques du néo-réalisme comme étant les variables les plus importantes⁵⁷.

⁵⁵ Ce paragraphe est fortement inspiré et résume en partie l'argumentation de Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1999).

⁵⁶ Rosecrance et Stein, « Beyond Realism : The Study of Grand Strategy », 14.

⁵⁷ Peut-être le meilleur exemple de cela provient des théoriciens qui ont analysé la Première Guerre mondiale. Ceux-ci affirment que ce sont les perceptions et les idées sur l'équilibre entre l'attaque et la défense qui ont causé la guerre. L'explication demeure toutefois au niveau structurel, d'un équilibre structurel provenant de variables matérielles (les armes). Voir la note 22.

Le concept de culture. Le concept de culture doit cependant être utilisé avec précaution tant il est polyvalent. La culture « est un système de significations communément partagé par les membres d'une collectivité sociale qui en font usage dans leurs interactions⁵⁸ ». Elle est ainsi un instrument d'identification qui permet de distinguer les caractéristiques d'une certaine collectivité par rapport aux autres. Les caractéristiques qui nous permettent d'identifier une culture sont les normes, les valeurs, les croyances et les coutumes⁵⁹. Katzenstein souligne que la culture ne doit pas être perçue comme un produit de l'histoire, comme quelque chose de statique, d'apolitique et de fixe. Au contraire, elle est le produit de l'interprétation et de la ré-interprétation, par les acteurs politiques, des événements historiques. Autrement dit, l'histoire n'impose pas la culture aux acteurs, car ce sont ces derniers qui la forment lorsqu'ils interprètent les événements historiques. Ainsi, ils peuvent changer les normes, les valeurs, les croyances et les coutumes de leur société⁶⁰.

Katzenstein privilégie les normes pour analyser la culture. Il en identifie deux sortes. D'abord, les normes régulatrices définissent les critères de comportements appropriés (ce sont des règles sociales de comportement). Elles façonnent les intérêts et aident à coordonner le comportement des acteurs politiques. Les normes constitutives reflètent les identités des acteurs et définissent également les intérêts de ceux-ci (elles correspondent à une identité collective). Les deux normes sont évidemment reliées, car elles contribuent à la formation des intérêts des acteurs. Ces derniers ne sont pas soumis à ces normes sociales, car ils peuvent (ré)interpréter leur

⁵⁸ Guy Hermet, Bertrand Badie, Pierre Birnbaum et Philippe Braud, dir., *Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques*, 3e édition, (Paris : Armand Colin, 1998), 68.

⁵⁹ *Ibid.*, 68-69.

⁶⁰ Peter J. Katzenstein, *Cultural Norms and National Security. Police and Military in Postwar Japan*, (Ithaca : Cornell University Press, 1996), 1-5.

identité et ainsi (re)définir leurs intérêts et leurs comportements⁶¹. La culture limite donc leurs choix et, par conséquent, leurs actions.

Culture stratégique et culture militaire. Les concepts de culture stratégique et de culture militaire sont employés pour expliquer et comprendre les phénomènes relevant des comportements et des attitudes militaires. Johnston définit la culture stratégique ainsi : « [It is] an integrated system of symbols (e.g, argumentation structures, languages, analogies, metaphors) which acts to establish pervasive and long-lasting strategic preferences by formulating concepts of the role and efficacy of military force in interstate political affairs, and by clothing these conceptions with such an aura of factuality that the strategic preferences seem uniquely realistic and efficacious⁶². » Elle limite les options des décideurs et établit un ordre de préférence parmi celles-ci⁶³. Ainsi, les États auraient des préférences stratégiques dominantes provenant de leurs expériences historiques. Le concept de culture stratégique est analogue à celui de culture politique, mais il renvoie essentiellement aux décideurs politico-militaires.

Quant au concept de culture militaire, il s'apparente au concept de culture d'entreprise (ou culture organisationnelle). La culture militaire nous renvoie principalement à l'organisation militaire d'un État, et non à l'État tout entier. C'est l'ensemble des croyances, des valeurs et des normes qui façonnent les connaissances

⁶¹ *Ibid.*, 18-22.

⁶² Alastair Iain Johnston, « Thinking about Strategic Culture », *International Security* 19 (1995), 46.

⁶³ *Ibid.*, 44-49. Voir aussi Bruno Colson, « Culture stratégique », dans De Montbrial et Klein, dir., *Dictionnaire de stratégie*, 150-155.

collectives à propos de l'art de combattre et de la théorie de la victoire⁶⁴. Elle forme et affecte les perceptions des membres de l'organisation militaire. Comme le souligne Kier : « it [culture] screens out some parts of 'reality' while magnifying others⁶⁵ ». Alors que les institutions politiques nationales mettent en place des contraintes pour contrôler les organisations militaires, la culture militaire interprète ces contraintes devenant ainsi la variable entre les décisions civiles et la doctrine⁶⁶. En d'autres termes, elle crée le cadre qui forme les intérêts des militaires dans un contexte politique et culturel particulier.

Les analyses culturelles. Certains chercheurs donnent donc un rôle causal indépendant à la culture et aux idées. Elizabeth Kier explique l'échec des Français et des Britanniques à contrer la menace allemande de l'entre-deux-guerres par leur conservatisme. Ce dernier s'explique par l'influence de la culture sur les organisations militaires française et britannique. Kier affirme que la culture a été le facteur le plus important dans les choix des doctrines militaires françaises et britanniques. Selon elle, la culture guide l'action d'une manière particulière⁶⁷. Une culture militaire prend forme lorsque les soldats réagissent aux contraintes imposées par l'arène politique nationale. Ainsi, les militaires français ne pouvaient imaginer une doctrine offensive dans le contexte de leur système de conscription. En effet, les officiers de l'état-major français croyaient que la France devait se limiter à des

⁶⁴ Elizabeth Kier, *Imagining War : French and British Military Doctrine Between the Wars*, (Princeton : Princeton University Press, 1997), 26-28; Jeffrey W. Legro, « Military Culture and Inadvertent Escalation in World War II », *International Security* 18 (1994), 109-111.

⁶⁵ Kier, *Imagining War*, 28.

⁶⁶ *Ibid.*, chap.2; Elizabeth Kier, « Culture and Military Doctrine. France between the Wars », *International Security* 19 (1995), 67-68.

⁶⁷ Kier, *Imagining War*, 144.

opérations défensives, car, selon eux, les conscrits étaient incapables d'effectuer des opérations offensives. Les Britanniques, quant à eux, ont continué à privilégier une armée d'officiers gentlemen. Les politiciens britanniques ne pouvaient concevoir une armée puissante et indépendante du pouvoir législatif. C'est pourquoi ils préconisaient une armée professionnelle. Dans les deux cas, les paramètres de la culture militaire nationale ont empêché les responsables de percevoir le potentiel d'une armée de masses de blindés⁶⁸. Toutefois, comme le souligne Douglas Porch, Kier exagère le rôle causal de la culture en ne prenant pas assez en considération les autres facteurs, fussent-ils matériels ou non, et en mélangeant doctrine et stratégie⁶⁹.

Shimshoni va également mettre l'accent sur les idées. Pour lui, il n'existe pas d'équilibre entre l'attaque et la défense. Les militaires doivent créer cet avantage en étant inventif ou révolutionnaire, parce que, entre autres, les États ne reconnaissent pas toujours les implications militaires des nouvelles technologies⁷⁰. Pour sa part, Rosen avance que les structures sociales (classes sociales, religion, castes, etc.) de différentes cultures ont un impact sur la puissance militaire qu'un État peut générer. Les gens s'identifient à ces différentes structures. Parfois, elles créent des divisions politiques importantes. Ces dernières affectent la puissance militaire d'un État, car elles peuvent se retrouver à l'intérieur même de l'armée, réduisant la cohésion, l'efficacité et donc la puissance de celle-ci. La cohésion sociale devient ainsi un élément important dans la formulation des doctrines militaires⁷¹. Par exemple, au Vietnam, la puissance militaire américaine a été affectée par les divisions sociales.

⁶⁸ *Ibid.*, 5, 73, 109. Voir aussi Kier, « Culture and Military Doctrine », 65-93.

⁶⁹ Douglas Porch, « Military 'Culture' and the Fall of France in 1940 », 157-180.

⁷⁰ Shimshoni, « Technology, Military Advantage, and World War I », 188-190.

⁷¹ Stephen P. Rosen, « Military Effectiveness. Why Society Matters », *International Security* 19 (1995), 5-7, 26-29.

En effet, les Américains n'étaient pas tous convaincus de la pertinence de la guerre. Par conséquent, alors qu'ils faisaient face aux pressions croissantes des groupes pacifistes, les politiciens américains ont retiré, peu à peu, les forces armées américaines du Viêtnam.

Le problème que soulèvent les explications culturelles émane principalement du concept même de culture. Il est difficile de l'analyser, car nous n'avons pas accès directement aux valeurs et aux attitudes, mais uniquement à leurs manifestations indirectes (discours, comportements).

Malgré cette difficulté, l'intérêt de l'approche culturelle est indéniable. L'examen du débat sur les déterminants des doctrines a démontré la complémentarité des approches théoriques. Les explications structurelles et institutionnelles sont insuffisantes, car elles postulent des intérêts prédéterminés. L'approche culturelle nous permet de mieux comprendre la nature des intérêts des acteurs. Dans la section suivante, nous approfondirons notre analyse du concept de culture et nous proposerons un cadre théorique qui guidera la suite de ce mémoire.

Une approche culturelle

Dans les prochains chapitres, nous postulons que l'organisation militaire américaine est un microcosme de la société américaine. En d'autres termes, la culture militaire reflète la culture de la société américaine. Spécifiquement, la société américaine possède des traits distinctifs qui, potentiellement, influencent les attitudes et les comportements de ses forces armées. L'éthique de la concurrence et l'individualisme sont des exemples de traits de caractère qui influencent les forces

armées américaines (nous verrons plus en détail les aspects les plus pertinents de la culture américaine dans la prochaine partie).

Comme nous l'avons vu, la culture peut être comprise comme étant une façon de comprendre collectivement la réalité. Lorsque nous l'examinons, nous parlons en fait d'un processus de construction de la réalité. Ce processus permet aux individus et aux organisations de comprendre leur environnement et les événements qui s'y produisent. Dès lors, la manière de percevoir une situation particulière détermine le choix des règles formelles auxquelles une organisation fera appel. Et puisqu'un nombre considérable de ces normes et règles sont inconscientes (résultat de la socialisation antérieure et des connaissances), les individus semblent agir spontanément⁷². Ainsi, la prétendue rationalité des acteurs constitue un phénomène souvent appliqué *ex post facto* à la réalité. Dans le cadre de l'analyse culturelle, les actions purement rationnelles n'existent pas puisque les acteurs agissent de manière instinctive sous l'effet de leur culture. Pourtant, l'importance de la rationalité se retrouve dans les systèmes de croyances des organisations modernes et de façon évidente dans les forces armées américaines. L'approche culturelle permet donc d'attirer l'attention sur la signification symbolique de cette croyance en la rationalité. De plus, elle nous amène à réinterpréter la nature et la signification des rapports entre l'organisation et son environnement. Le changement de mentalité (et donc de comportement) à l'intérieur de l'organisation ne se produit pas automatiquement sous l'effet d'un bouleversement dans l'environnement extérieur. Le comportement d'une

⁷² Gareth Morgan, *Images de l'organisation*, (Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1998), 131.

organisation change lorsque les normes et les valeurs qui permettent d'interpréter l'environnement sont modifiées.

Cela ne signifie pas que nous sommes prisonniers de notre culture. Au contraire, comme nous l'avons vu plus tôt, avec Katzenstein, les individus jouent un rôle en formant leur monde (un environnement normatif). Si nous reconnaissons que nous créons notre réalité, la culture organisationnelle doit être comprise comme un processus continu de construction de la réalité. Par conséquent, elle n'est plus une simple variable de l'organisation, mais un phénomène vivant grâce auquel les individus créent et recréent leur réalité. Pour comprendre la culture d'une organisation, il faut à la fois examiner les aspects les plus banals et les plus marquants de ce processus de construction de la réalité.

L'influence de la culture sur le comportement

L'influence de la culture, au sens large, sur l'organisation n'est pas toujours uniforme. Les Américains ont beaucoup en commun, mais ils constituent également une société très diversifiée. Il est en de même pour les groupes et les organisations. Ce phénomène renvoie à notre concept de culture d'entreprise, ou plus précisément de culture militaire, que nous avons défini précédemment. Gareth Morgan affirme : « Les organisations sont des minisociétés qui ont leurs propres modèles de culture et de sous-culture⁷³ ». Ainsi, une organisation peut être très unie ou très fragmentée, selon la personnalité des individus qui la composent. La culture d'entreprise se retrouve dans les normes, les valeurs, les symboles, les rituels et l'organigramme de

⁷³ *Ibid.*, 140-144.

l'organisation. Par conséquent, la nature fondamentale d'une organisation se situe autant dans ses traits culturels que dans ses codes plus formels.

C'est la culture qui détermine la gestion (le comportement) d'une organisation. En comprenant bien les facteurs culturels qui déterminent l'organisation, nous percevrons mieux ce qui caractérise les façons de faire de l'armée de terre américaine. La culture peut exercer une influence décisive sur sa capacité de composer avec les défis auxquels elle doit faire face. Or, la culture est soutenue par des normes et des rituels de fonctionnement variés. Par conséquent, le fonctionnement d'une organisation peut être mieux compris en observant les liens entre le style de direction et la culture organisationnelle. Les dirigeants possèdent une influence sur l'évolution de la culture organisationnelle, mais ils ne peuvent la contrôler. En effet, souvent, de nombreux systèmes de valeurs sont en concurrence. L'organisation peut alors être perçue comme un système d'activités politiques où se manifestent les conflits et les jeux de pouvoir pour le contrôle de la culture organisationnelle⁷⁴. Par exemple, les trois armées (armée de terre, marine, forces aériennes) ont chacune une vision propre de la nature de la guerre. Ces visions s'affrontent continuellement au Pentagone. Spécifiquement, surtout depuis le Vietnam, les partisans américains de la doctrine de manœuvre et ceux de la doctrine d'attrition s'affrontent autant au niveau de la formation que de l'entraînement des forces armées (les prochains chapitres mettront cela en évidence).

Un rapport de forces peut ainsi s'établir entre des groupes qui ont des attitudes différentes. Comme le note Morgan, cela peut résulter en « une lutte pour avoir la

⁷⁴ *Ibid.*, 131-141, 154-155.

haute main sur l'entreprise, ce qui peut à maints égards s'interpréter comme une lutte pour le droit de déterminer la culture de l'organisation⁷⁵ ». Donc, lorsque la culture de l'organisation est menacée ou remise en question, il peut se produire ce que Frederic A. Bergerson appelle une insurrection bureaucratique⁷⁶. À l'intérieur de l'armée de terre américaine, il s'agit d'un conflit interne sur la nature de la doctrine à implanter, d'une lutte politique pour le pouvoir de déterminer la culture militaire. Nous devons donc, d'abord, définir la culture de l'armée de terre américaine, pour ensuite tenter d'expliquer la dynamique de ces conflits internes afin de comprendre l'évolution des doctrines militaires⁷⁷.

Bien que les idées et les valeurs des individus soient difficiles à appréhender, il est possible d'observer leurs actions pour en déduire leurs idées et leurs valeurs. Des officiers qui vivent des expériences similaires de recrutement, de socialisation et de carrière partagent également un bagage de valeurs communes. Ils n'ont évidemment pas tous les mêmes valeurs, ni la même vision du monde, mais il demeure possible de brosser un tableau des idées et des valeurs qu'ils ont en commun. Les militaires américains partagent ainsi un ensemble de valeurs, de normes et d'objectifs qui forment leur identité professionnelle. Le soldat peut ainsi agir selon ses valeurs et sa culture. Nous allons maintenant voir en détail les aspects les plus pertinents de la culture américaine.

⁷⁵ *Ibid.*, 139-140.

⁷⁶ Frederic A. Bergerson, *The Army Gets an Air Force. Tactics of Insurgent Bureaucratic Politics*, (Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1980), 1-19.

⁷⁷ Pour les conflits entre les trois armées, voir Gregory Hooks et Gregory McLauchlan, « Reevaluating Theories of U.S. War Making : Technology and Bureaucracy in Three Eras of Strategic Planning, 1939-1989 », *Social Science Quarterly* 73 (1992), 442. D'excellents exemples de conflits culturo-politiques pour imposer des changements dans l'armée américaine se retrouvent dans Rosen, *Winning the Next War*. Rosen explique les innovations par un changement dans la structure des promotions. Si celle-ci encourage les officiers innovateurs, ces derniers pourront apporter des changements lorsqu'ils seront au sommet de la hiérarchie.

La culture militaire américaine

Selon la perspective que nous avons adoptée ici, la culture militaire guide les forces armées d'un pays en ce qui a trait à la manière de faire la guerre⁷⁸. Elle naît des expériences historiques d'une société, des influences de la géographie, de la politique et de l'idéologie (ou religion)⁷⁹. Elle est socialement transmise et renvoie aux habitudes de pensées, aux traditions et aux méthodes d'action préférées d'une organisation militaire. Elle influence donc beaucoup la façon de se battre d'une organisation militaire.

La culture militaire américaine trouve son origine dans l'histoire de la société américaine. Elle influence le comportement de l'armée de terre américaine et elle nous informe sur la nature des intérêts de cette dernière. Par conséquent, il est important d'en brosser un tableau. Les attitudes politico-militaires des États-Unis la forment, en partie, et, c'est pourquoi, avant d'identifier les traits culturels de l'armée américaine, nous discuterons des traits récurrents de la société américaine⁸⁰.

Les attitudes politico-militaires des États-Unis

1. *Un sentiment de sécurité.* D'un point de vue géopolitique, la situation quasi insulaire des États-Unis est caractérisée par l'absence de menace d'invasion

⁷⁸ Williamson Murray, « Military Culture Does Matter », *Strategic Review* 27 (1999), 32; Paul Johnston, « Doctrine Is Not Enough : The Effect of Doctrine on the Behavior of Armies », *Parameters* 30 (2000), 30-39.

⁷⁹ Murray et Grimsley, « Introduction », dans Murray et al., 3-13; Colin S. Gray, *War, Peace, and Victory. Strategy and Statecraft for the Next Century*, (New York : A Touchstone Book, 1990), 45-47.

⁸⁰ Les quatre traits proviennent de Michel Fortmann, Thierry Gongora et Manon Tessier, « La politique de défense », dans Edmond Orban et Michel Fortmann, dir., *Le système politique américain*, 3^e édition, (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2001), 377-400. Voir aussi Gray, *War, Peace, and Victory*; Russell F. Weigley, *The American Way of War. A History of United States Military Strategy and Policy*, (Bloomington : Indiana University Press, 1977); Bruno Colson, *La culture stratégique américaine. L'influence de Jomini*, (Paris : Economica, 1993); Yves Boyer, *Les forces classiques américaines. Structures et stratégies*, (Paris : Fondation pour les études de défense nationale, 1985).

territoriale. Cette situation s'oppose à celle des puissances continentales comme la Russie. À l'origine, les États-Unis n'avaient donc pas besoin d'une armée de grande taille, mais seulement d'une marine capable de défendre leurs côtes. En effet, depuis la fin de la guerre d'indépendance en 1783, aucune menace d'envergure n'a su mettre en danger l'intégrité territoriale des États-Unis. Le Canada et le Mexique, d'où pourrait provenir une invasion terrestre, n'ont jamais vraiment menacé le territoire américain⁸¹.

2. *Une politique étrangère isolationniste.* Dès 1796, la tradition américaine en politique étrangère se forme lorsque George Washington enjoint ses compatriotes de se tenir à l'écart des aléas de la diplomatie européenne, c'est-à-dire à l'écart du jeu de l'équilibre des puissances. Il ne désire pas voir les États-Unis mêlés aux guerres européennes. Toutefois, il les invite aussi à développer des relations économiques avec ces mêmes États pour accroître la puissance économique américaine. Dès lors, nous pouvons interpréter la consigne de Washington comme étant la subordination de la politique aux intérêts économiques. C'est la doctrine libérale du « laisser-faire » qui est transposée à politique internationale⁸².

3. *Un sentiment de supériorité morale.* Les Américains ont une image très morale d'eux-mêmes et de leur système politique. Cela les amène à avoir une

⁸¹ À l'origine, en temps de paix, les États-Unis ne conservaient que des forces de réserve. Pour une excellente analyse de l'histoire de l'armée américaine et des débats politiques entourant la forme de l'armée à adopter (armée régulière ou de réserve), voir Russell F. Weigley, *History of the United States Army*, Enlarged Edition, (Bloomington : Indiana University Press, 1984). Après les événements du 11 septembre 2001, la menace terroriste représente un danger nouveau pour la défense du territoire (Homeland Defense). Toutefois, nous ne croyons pas que les militaires américains modifieront leur doctrine, car les terroristes peuvent difficilement menacer la survie de l'État ou de l'armée américains. En d'autres mots, le terrorisme ne remet pas en question la doctrine de guerre américaine. Jusqu'à maintenant, en Afghanistan, les soldats américains semblent se battre selon les principes de la doctrine d'attrition.

⁸² Voir Louis Balthazar, « La politique extérieure », dans Orban et Fortmann, dir, *Le système politique américain*, 350-375.

perception particulière des guerres. Un engagement américain est nécessaire lorsque certains principes fondamentaux sont violés ou lorsque les États-Unis sont les victimes d'une attaque directe. Ainsi, les États-Unis aiment les grandes causes et, par extension, les guerres « justes ». Les Américains ont tendance à considérer l'ennemi comme un hors-la-loi, un criminel, et la guerre comme une expédition punitive. Ils font la guerre pour le bien (*make the world free for democracy*). La culture politique américaine est fondamentalement pacifique, mais elle a un penchant vers le manichéisme et l'extrémisme en matière militaire. En effet, l'histoire américaine n'est pas guerrière au sens classique du terme, mais elle est certainement violente⁸³.

4. *La guerre perçue comme un phénomène anormal.* Au niveau politique, les treize colonies fondatrices s'étaient entendues sur le rejet de toute forme d'armée en temps de paix. L'histoire enseigne aux Américains que la guerre est un phénomène temporaire et éphémère. Pour eux, la guerre est un phénomène anormal des relations internationales. Par conséquent, les États-Unis vont employer les grands moyens en temps de guerre, mais ils vont se démobiliser rapidement à la fin des conflits pour retourner à leurs activités quotidiennes.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, toutes les données antérieures de la sécurité des États-Unis vont être bouleversées en raison du nouveau contexte international. En 1945, ils sont devenus la plus grande puissance économique et militaire du monde, alors que la menace soviétique exigeait un engagement militaire américain en Europe. De plus, l'arme nucléaire, combinée au bombardier stratégique,

⁸³ Nous percevons ainsi un paradoxe de la culture américaine : celui de l'antimilitarisme et du bellicisme. En effet, au XIX^e siècle, les États-Unis ont mené 69 guerres aux nations amérindiennes, en plus d'une guerre civile qui a fait 620 000 morts. En outre, entre 1789 et 1995, ils ont déployé 251 fois leurs forces armées, mais seulement cinq fois dans le cadre de guerres déclarées. Fortmann, Gongora et Tessier, « La politique de défense », 379-380.

puis au missile intercontinental, mettait fin à l'invulnérabilité du continent nord-américain. En dépit de tout cela, les attitudes politico-militaires américaines persistent. En effet, le déploiement d'un bouclier antimissile, qui a pour objectif de contrer la menace des missiles intercontinentaux, peut être interprété comme une tentative de rétablir l'invulnérabilité historique du continent nord-américain.

Les attitudes que nous venons de décrire forment le contexte politique et culturel dans lequel la culture militaire américaine se crée. Cette dernière définit les intérêts qui déterminent l'action politique. Nous allons donc en examiner les caractéristiques dans la section suivante.

La culture militaire américaine (The American Way of War)

Comme le note Adams, la tradition militaire américaine peut se résumer à : « high technology, massive firepower, total destruction of opposition forces, and extensive mobilization of economic resources and popular feeling, followed by rapid withdrawal and return to peacetime activities⁸⁴. » Spécifiquement, nous avons identifié six caractéristiques de la culture des forces armées américaines⁸⁵. Ces traits sont importants, car ils nous permettront de comprendre, dans les prochains chapitres, la nature des intérêts de l'armée de terre américaine.

1. Une confiance absolue en la supériorité matérielle américaine. La guerre civile a beaucoup influencé la culture américaine. Le général confédéré Robert E. Lee est perçu comme un des maîtres de l'art de la guerre et de la doctrine de

⁸⁴ Martin P. Adams, « Peace Enforcement Versus American Strategic Culture », *Strategic Review* 23 (1995), 16.

⁸⁵ Nous avons tiré ses traits de Colson, *La culture stratégique américaine*; Gray, *War, Peace, and Victory*; Leonhard, *The Art of Maneuver*; Edward N. Luttwak, « The American Style of Warfare and the Military Balance », *Survival* 21 (1979), 57-60; Weigley, *The American Way of War* et Weigley, *History of the United States Army*.

manœuvre. Pourtant, il a été battu par les généraux nordistes, comme Ulysses S. Grant, qui bénéficiaient de la supériorité économique du Nord. Or, la Première et la Seconde Guerre mondiale ont confirmé aux Américains l'importance de cet avantage économique. L'ennemi est anéanti par la supériorité matérielle. La logistique est donc cruciale puisqu'elle permet de concentrer les ressources à l'endroit propice.

2. *Une approche managériale de la guerre.* Les Américains accordent un grand respect à la rationalité et à la science. Ce respect reflète le pragmatisme américain. Pour les Américains, la guerre n'est pas différente des affaires (*business as usual*). Ils utilisent donc une approche managériale (*problem-solving approach*) pour vaincre l'ennemi. Les concepts quantifiables et les principes scientifiques universels sont de mise.

3. *Le culte de la technologie.* Les militaires américains croient en la puissance intrinsèque de la technologie. Ils perçoivent souvent les nouvelles technologies comme la solution aux problèmes militaires. Pour eux, la technologie est la clé du champ de bataille.

4. *L'évacuation du politique.* Les militaires américains sont convaincus que la guerre et la politique sont deux entités distinctes. Le champ de bataille tient du domaine militaire et n'a aucun lien avec le politique. Ce trait culturel provient surtout de l'influence de Napoléon et des écrits d'Antoine Henri Jomini (1779-1869) sur la pensée militaire américaine. Ce dernier a analysé les guerres napoléoniennes pour en faire ressortir des principes de guerre scientifiques. Pour Jomini, la guerre était une entité séparée de la politique. Ainsi, il lui était possible de réduire les problèmes militaires à des principes scientifiques invariables et universels. L'influence de

Jomini se perçoit à travers l'histoire militaire des États-Unis, l'histoire des collèges des forces armées et à travers les écrits d'auteurs tel Alfred Thayer Mahan⁸⁶.

5. *Des guerriers méthodiques.* Le pragmatisme américain fait en sorte que l'armée de terre s'évertue à perfectionner sa méthode de combat au lieu d'obtenir des résultats décisifs. Autrement dit, elle préfère l'application de la puissance de feu et le choc de deux armées qui sont face à face, à la ruse et à la fourberie.

6. *Le corporatisme ou l'esprit de corps.* Les trois armées (armée de terre, marine, forces aériennes) reflètent la division du pouvoir au sein du gouvernement américain. Elles ont chacune une personnalité différente. Ces personnalités vont survivre aux guerres et affecter la façon dont les armées perçoivent la guerre, la planifient et entraînent leurs forces. L'amiral J.C. Wylie décrit bien la nature de la différence entre les trois armées :

Where the sailor or airman thinks in term of an entire world, the soldier at work thinks in term of theaters, in terms of campaigns, or in terms of battles. And the three concepts are not too markedly different from each other.

Where the sailor and the airman are almost forced, by the nature of the sea and the air, to think in terms of a total world or, at the least, to look outside the physical limits of their immediate concerns, the soldier is almost hemmed in by his terrain.⁸⁷

Ainsi, l'armée se perçoit comme l'homme à tout faire du gouvernement. C'est pourquoi, plus que les autres armées, l'armée de terre s'identifie à la nation et qu'elle évalue ses performances à l'aide du nombre de soldats dans ses rangs. Elle se préoccupe moins de la quantité de ressources qui lui sont accordées, que de leur

⁸⁶ Pour une analyse de l'influence de Napoléon et de Jomini sur l'armée américaine, voir John Shy, « Jomini », dans Peter Paret, dir., *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, (Princeton : Princeton University Press, 1986), 143-185; Colson, *La culture stratégique américaine*; Weigley, *The American Way of War* et Weigley, *History of the United States Army*.

⁸⁷ Cité dans Gray, *War, Peace, and Victory*, 56.

utilisation efficace. Quant aux forces aériennes américaines, elles accordent beaucoup d'importance à la technologie alors qu'elles s'identifient à leurs avions. Pour assurer leur indépendance et leur autonomie, elles prônent la théorie de la puissance de l'air (*Air power theory*). Cette théorie affirme que les forces aériennes rendent obsolètes les forces terrestres et navales. La puissance aérienne est absolue et n'a pas d'équivalent. Quant à la marine, elle valorise sa tradition d'indépendance qui remonte aux colonies fondatrices. Auparavant, le commandant d'un navire était le seul maître de son destin. Il était le commandant de la flotte, mais aussi le représentant officiel de l'État. La puissance de la marine repose sur la taille et le nombre de ses navires⁸⁸. Cet esprit de corps (personnalité) est à l'origine de la rivalité interarmes, car il forme les intérêts divergents des trois armées.

L'importance de la culture de l'armée. Carl H. Builder est un des auteurs qui a le plus insisté sur l'importance de l'identité culturelle des différentes armées. Selon lui : « The most powerful institutions in the American national security arena are the military services – the army, navy, and air force – not the Department of Defense or Congress or even their commander in chief, the president⁸⁹ ». Builder note :

The roots of modern American military strategies lie buried in the country's three most powerful institutions : the army, navy, and air force. Though many people outside the military institutions, including academics and presidents may propose military strategies and concepts, these can be implemented only if and when military institutions accept and pursue them.⁹⁰

⁸⁸ Pour une excellente analyse des personnalités des différentes branches, voir Carl H. Builder, *The Masks of War. American Military Styles in Strategy and Analysis*, (Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1989).

⁸⁹ *Ibid.*, 3.

⁹⁰ *Ibid.*, 4.

Builder poursuit en affirmant que ce sont les préférences culturelles et institutionnelles qui déterminent l'orientation (ou le comportement) des forces armées américaines, et non les menaces ou l'équilibre de la puissance. Le budget détermine la taille, mais pas le caractère des forces armées⁹¹. Builder conclut ainsi :

If this exploration of the institutional personalities of the American military services has any utility, it is in understanding those personalities well enough to recognize them in their behavior and, therefore, to predict their behavior. If those personality characteristics are strong and persistent, and if the American military services are the most powerful institutions afoot in the national security arena, then they should be powerful guides to future events in that arena.⁹²

Ainsi, il est faux de croire, par exemple, que les militaires américains ont succombé massivement à la fascination des armes nucléaires après 1945, ou que ces dernières ont fondamentalement changé la façon dont les forces armées envisageaient la guerre. Les armes nucléaires se sont simplement avérées les instruments qui ont permis la mise en application des théories de la puissance aérienne (nous développerons cet argument au deuxième chapitre).

La façon dont l'armée de terre américaine envisage la guerre est reflétée dans sa doctrine. Selon Kevin Sheehan, elle donne deux rôles à sa doctrine. Au niveau des officiers supérieurs, la doctrine est utilisée pour appuyer et justifier les demandes pour de nouvelles armes. Pour les jeunes officiers, elle sert de guide à l'entraînement des soldats. Ces deux façons de concevoir la doctrine engendrent parfois des conflits intraorganisationnels. Par exemple, le concept de division « pentomic » a été en partie conçu pour justifier l'achat de nouveaux armements. La mise en pratique du

⁹¹ *Ibid.*, 6-7.

⁹² *Ibid.*, 194.

concept fut cependant difficile et attira la critique des jeunes cadres (nous examinerons ce concept et son histoire au deuxième chapitre). Or, Sheehan ajoute que la meilleure explication pour comprendre les changements doctrinaux se trouve dans l'insistance des officiers à profiter des développements technologiques⁹³. Cette analyse de Sheehan montre bien les tendances pragmatiques, le culte de la technologie et les conflits internes qui se déroulent à l'intérieur de l'institution militaire. Toutefois, nous verrons dans les prochains chapitres que ces changements doctrinaux ne sont que des ajustements au nouvel environnement technologique.

Nous verrons donc, dans les prochains chapitres, que les traits principaux de la culture américaine amènent naturellement les militaires américains à privilégier une doctrine d'attrition fondée sur la supériorité matérielle, l'approche « logistique » et managériale de la guerre, le culte de la technologie et la supériorité morale. C'est la doctrine d'attrition qui convient le mieux à la culture militaire américaine, car elle s'harmonise avec les valeurs américaines. Par exemple, la supériorité matérielle des États-Unis leur permet d'adopter une doctrine d'attrition sans égard au contexte et aux ennemis potentiels. Par conséquent, les militaires ne tiennent souvent pas compte de l'harmonie nécessaire entre les trois niveaux de planification de la guerre (stratégie, doctrine, tactique).

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons d'abord éclairci les concepts liés aux études des doctrines militaires. Nous avons vu que la grande stratégie harmonise les moyens politiques, économiques et militaires à la disponibilité de l'État afin que celui-ci

⁹³ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*.

puisse assurer sa sécurité. La stratégie militaire s'occupe des moyens militaires de la grande stratégie en établissant les conditions qui nécessitent l'usage de la force. Quant à la doctrine, elle planifie la façon de combattre des forces armées.

Nous avons aussi examiné le débat qui entoure l'origine et le développement des doctrines militaires. Nous avons constaté que les approches structurelles, institutionnelles et culturelles sont complémentaires. Les théories néo-réalistes et institutionnelles nous éclairent sur le jeu politique international et national qui influence les doctrines. Toutefois, elles ne nous informent pas sur la nature des intérêts des acteurs politiques. L'approche culturelle nous permet de clarifier cela.

Finalement, nous avons brossé le portrait de la culture militaire américaine. Nous avons ainsi identifié les traits caractéristiques qui influencent le comportement de l'armée de terre américaine. Les chapitres suivants montreront que cette culture a un pouvoir explicatif important en ce qui concerne la formulation de la doctrine.

CHAPITRE 2

LES EFFORTS D'ADAPTATION DE L'ARMÉE À L'ÂGE NUCLÉAIRE

La fin de la Seconde Guerre mondiale prélude à un changement important de la situation pour les États-Unis. D'abord, ils acquièrent le statut de superpuissance. Ensuite, ils deviennent, pour la première fois depuis la Guerre d'Indépendance (1775-1783), vulnérables du point de vue militaire. Spécifiquement, l'Amérique n'était plus une île protégée des turbulences internationales par deux océans. Avant 1945, la position géographique des États-Unis leur permettait d'assurer leur sécurité à l'aide des seules forces navales. En outre, si un conflit nécessitait des forces terrestres, les États-Unis disposaient de suffisamment de temps pour mobiliser. L'apparition des bombardiers stratégiques, des missiles et des armes nucléaires annulera cet avantage géographique.

Ce changement de situation entraîna des modifications significatives de la politique de sécurité américaine. Premièrement, les États-Unis s'engagèrent au niveau international. Ils acceptèrent d'assumer les responsabilités mondiales auxquelles ils s'étaient engagés au cours des conférences internationales de Téhéran (décembre 1943), de Yalta (février 1945) et de Potsdam (juillet 1945), et ils adhérèrent à la Charte des Nations Unies. L'isolationnisme traditionnel était mis de côté au profit d'une politique plus interventionniste. Deuxièmement, leur politique de sécurité était désormais fondée sur l'endigement de la menace communiste. En

1945, l'Union soviétique acquérait également le statut de superpuissance. Du point de vue américain, l'expansionnisme prôné par les Soviétiques devait être contenu. Troisièmement, la stratégie militaire américaine se forma autour du concept de dissuasion nucléaire. Cette stratégie visait à prévenir les mouvements de l'URSS, non pas à l'aide de moyens physiques, mais en la conduisant, par des menaces clairement formulées, à constater que son propre intérêt était de ne pas s'engager dans les directions interdites. Il s'agissait d'empêcher une invasion de l'Europe en menaçant les centres vitaux soviétiques de représailles nucléaires massives.

En particulier, pour la première fois de leur histoire, les États-Unis se doteront des moyens militaires d'une grande puissance. Ils se muniront de forces armées plus nombreuses et mieux équipées et d'une grande quantité d'armes nucléaires. Par exemple, durant le mandat du président Eisenhower, le nombre de bombardiers stratégiques est passé de 300 à plus de 2000 appareils, alors que l'arsenal atomique américain grimpeait de 600 à 12 000 bombes. Ces nouvelles forces entraîneront le développement de nouvelles doctrines militaires¹.

Dans ce chapitre, nous verrons comment la doctrine de l'armée de terre américaine s'est développée dans le contexte de l'après-guerre. Premièrement, nous examinerons les années 1940 qui sont caractérisées par la rivalité interarmes. L'examen de cette dernière nous permettra de mieux comprendre la dynamique politique qui prévalait au Pentagone dans les années 1940 et la manière dont l'armée

¹ Voir Michel Fortmann, Thierry Gongora et Manon Tessier, « La politique de défense », dans Edmond Orban et Michel Fortmann, dir., *Le système politique américain*, 3^e édition, (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2001), 377-400; Allan R. Millett et Peter Maslowski, *For the Common Defense. A Military History of the United States of America*, (New York : The Free Press, 1984), 471-507; Russell F. Weigley, *History of the United States Army*, Enlarged Edition, (Bloomington : Indiana University Press, 1984); Arthur A. Stein, « Domestic Constraints, Extended Deterrence, and the Incoherence of Grand Strategy : The United States, 1938-

de terre s'est adaptée au contexte de l'après-guerre. Deuxièmement, l'exemple de la guerre de Corée mettra en évidence la façon dont les Américains combattent. La troisième section du chapitre portera sur la manière dont les forces armées américaines ont intégré les armes nucléaires, c'est-à-dire sans déroger aux principes de la doctrine d'attrition. Les trois sections du chapitre démontreront que, durant les années 1940 et 1950, l'armée américaine a toujours pensé en termes de guerre totale, de destruction complète de l'ennemi, bref, de guerre d'attrition. Son comportement reflétera les traits culturels relevés au premier chapitre.

Les années 1940 : l'apogée de la rivalité interarmes

Avant même la fin de la Seconde Guerre mondiale, les officiers supérieurs avaient compris la nécessité d'une meilleure coordination des trois armées (armée de terre, marine, forces aériennes). Dès 1943, le général George C. Marshall prônait l'unification de celles-ci. La marine fut immédiatement opposée au projet de peur de voir ses forces sous le commandement d'un seul chef d'état-major. Elle avançait que la disparition des trois armées entraînerait un déséquilibre dans celles-ci ainsi qu'une perte du contrôle civil des militaires. Même si la marine se rendait compte qu'une forme ou une autre d'unification était impossible à éviter, elle ne voulait pas perdre ses unités aériennes au profit de l'aviation, ni son corps de Marines au profit de l'armée de terre. Quant aux forces aériennes, leur conception de la guerre prévoyait l'obsolescence des formes terrestres et navales de la puissance militaire. C'est

1950 », dans Richard Rosecrance et Arthur A. Stein, dir., *The Domestic Bases of Grand Strategy*, (Ithaca : Cornell University Press, 1993), 112-113.

pourquoi la marine les soupçonnait d'utiliser l'expérience de la Seconde Guerre mondiale pour prouver la supériorité des forces aériennes².

La réorganisation des forces armées

En décembre 1945, le président Harry S. Truman proposa au Congrès de créer un département de la Défense nationale. Cela amena à l'adoption du *National Security Act* (NSA) de 1947. Ainsi, le *National Military Establishment* (NME) fut créé. Le NME comprenait le département de la Marine, le département de l'Armée (anciennement appelé le département de la Guerre) et le tout nouveau département de l'Armée de l'air (l'armée de l'air gagnant ainsi son indépendance face à l'armée de terre). Il visait à unifier les trois armées sous le commandement du secrétaire à la Défense. L'accord venait essentiellement du compromis entre l'armée de terre et la marine. L'armée de terre voulait profiter des leçons de la guerre et ainsi unifier les trois armées afin d'améliorer l'efficacité des forces américaines. De son côté, la marine tenait à conserver ses traditions, principalement celle de l'indépendance du commandement en mer³.

Toutefois, le NSA de 1947 ne fit qu'accentuer la rivalité interarmes. En effet, le secrétaire à la Défense, James V. Forrestal, avait pour mandat de *coordonner* l'effort des trois armées. Mais, en fait, il était à la merci de celles-ci, n'ayant aucun véritable pouvoir sur elles. La rivalité allait donc persister et s'exacerberait même du fait des problèmes soulevés par l'arme atomique, mais aussi en raison de

² Roger A. Beaumont, *Joint Military Operations. A Short History*, (Westport : Greenwood Press, 1993), 127.

³ Edgar F. Raines, Jr. et David R. Campbell, *The Army and the Joint Chiefs of Staff : Evolution of Army Ideas on the Command, Control, and Coordination of the U.S. Armed Forces, 1942-1985*, (Washington : Analysis Branch, U.S. Army Center of Military History, 1986), 1-5, 46-48.

l'engagement croissant des forces américaines dans un contexte budgétaire en décroissance⁴.

L'impact des armes nucléaires sur la rivalité interarmes

L'adoption des armes nucléaires envenima la compétition interarmes, car chaque armée voulait disposer de l'« arme absolue », en plus de maintenir ses capacités conventionnelles⁵. L'armée de l'air perçut dans le nucléaire une arme décisive venant valider sa théorie de la puissance aérienne. La fin de la Seconde Guerre mondiale fit conclure aux dirigeants de l'armée de l'air et à leurs partisans que les armées traditionnelles étaient obsolètes. L'armée de l'air, inspirée par sa foi en la technologie (un trait capital de sa personnalité), fit du bombardier stratégique son cheval de bataille. Elle possédait aussi un atout sur les autres armées : le concept de bombardements stratégiques nucléaires promettait de défendre la nation en respectant les budgets réduits accordés à la défense. Un réarmement conventionnel aurait coûté beaucoup plus cher au gouvernement américain. L'armée de l'air était donc bien placée pour prendre la tête dans la course aux budgets qui s'engaga dès 1945⁶. Elle put ainsi imposer sa vision de la guerre au Pentagone.

Malgré la révolution stratégique qu'ont suscitée les armes nucléaires et la montée en puissance au Pentagone de l'armée de l'air, la perception que l'armée de

⁴ Le président Truman était un partisan du nouvel engagement mondial américain, mais il favorisait également d'énormes compressions dans les dépenses militaires. Entre 1946 et 1950, avant la guerre de Corée, le budget pour la défense américaine ne dépassa jamais 15 milliards de dollars. Voir Russell F. Weigley, *The American Way of War. A History of United States Military Strategy and Policy*, (Bloomington : Indiana University Press, 1977), 373.

⁵ Millett et Maslowski, *For the Common Defense*, 478.

⁶ Lawrence Freedman, « The First Two Generations of Nuclear Strategists », dans Peter Paret, dir., *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, (Princeton: Princeton University Press, 1986), 735-778; Frederic A. Bergerson, *The Army Gets an Air Force. Tactics of Insurgent Bureaucratic Politics*, (Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1980), 29-39, 63-65.

terre avait de sa mission ne changea pas⁷. Puisque le monopole nucléaire américain semblait être la réponse parfaite à toutes les menaces, plusieurs militaires et politiciens remettaient en question l'existence de forces conventionnelles imposantes. De plus, puisque l'armée de l'air possédait le monopole des armes nucléaires, l'armée de terre se voyait reléguée à des missions secondaires (par exemple, la protection des bases aériennes), ce qui n'incitait guère à l'innovation doctrinale. Le *Field Manual*⁸ (FM) 100-5 de 1949 présumait que les combats terrestres resteraient conventionnels. Le manuel ne s'attardait aux armes nucléaires que pour discuter des dangers des matériaux fissiles. À l'exception de quelques changements mineurs, comme la définition et la valeur de l'offensive, la façon de combattre décrite dans le FM 100-5 de 1949 demeurait celle de la Seconde Guerre mondiale. En d'autres termes, la guerre était toujours perçue comme un exercice de logistique et elle devait être menée selon les principes de la doctrine d'attrition⁹.

La marine se sentira également menacée par l'armée de l'air américaine et les armes nucléaires. Le problème était le même que pour l'armée de terre : le danger de l'obsolescence des forces navales face à la menace nucléaire. De plus, le projet de construction du bombardier B-36, le premier bombardier intercontinental, remettait en question la nécessité de bases militaires établies à l'étranger¹⁰. Les premiers B-36 furent livrés en 1948. Le département de la Marine tenta donc de maintenir sa structure de force de la Seconde Guerre mondiale en l'adaptant aux armes nucléaires

⁷ Bergerson, *The Army Gets an Air Force*, 37-38.

⁸ La doctrine officielle de l'armée de terre américaine est inscrite dans les manuels FM 100-5. Ce manuel indique la façon de combattre aux militaires.

⁹ Robert A. Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine, 1946-1976*, (Fort Leavenworth : Leavenworth Papers, US Army Command and General Staff College, 1979), 1-6.

¹⁰ La disparition possible de ces bases était perçue comme une menace par la marine et l'armée de terre. Weigley, *The American Way of War*, 372-374.

(c'est-à-dire, principalement, par la construction de porte-avions et de sous-marins nucléaires). En 1948, le Congrès approuvait les plans pour le porte-avions *United States*, un porte-avions de 65 000 tonnes capable de transporter des bombardiers nucléaires.

L'année 1949 marqua sans doute l'apogée de la rivalité interarmes. En mars, un amendement au NSA renforça le pouvoir du secrétaire à la Défense, et le NME devint le département de la Défense. Les trois armées devaient désormais travailler sous les ordres du secrétaire et elles n'avaient plus d'accès direct au président. Le 28 mars 1949, Louis Johnson remplaça Forrestal comme secrétaire à la Défense. Cette nomination fut généralement bien acceptée dans l'armée et dans l'aviation, mais pas dans la marine. Cette dernière voyait un secrétaire (Forrestal) qui avait auparavant présidé le département de la Marine, remplacé par un secrétaire ne cachant pas ses préférences pour l'armée de l'air. Les craintes de la marine se trouvèrent partiellement justifiées puisque Johnson annula la construction du nouveau porte-avions *United States* au tout début de son mandat¹¹. La marine voyait son existence directement menacée. Elle percevait trois dangers : le président Truman qui insistait pour que le budget militaire total soit inférieur à 15 milliards de dollars pour les exercices financiers 1949 et 1950; le secrétaire à la Défense Louis Johnson qui semblait favoriser l'armée de l'air, au détriment de la marine, alors qu'il semblait également déterminé à pousser encore plus loin les compressions budgétaires; et

¹¹ Keith D. McFarland, « The 1949 Revolt of the Admirals », dans Lloyd J. Matthews et Dale E. Brown, dir., *The Parameters of War. Military History from the Journal of the U.S. Army War College*, (Londres : Pergamon-Brassey's International Defense Publishers, 1987), 152-154.

l'armée de l'air qui exagérait la puissance des forces aériennes tout en minimisant celle des forces maritimes.

Cette « révolte des amiraux » se solda par un échec. Les théories des bombardements stratégiques nucléaires continuèrent à être favorisées par le Pentagone. Elles allaient même recevoir la bénédiction du nouveau président Eisenhower. Les achats de B-36 se poursuivirent, alors que la construction du *United States* ne reprit pas. Au printemps de 1950, le moral des officiers de la marine américaine était au plus bas, mais la guerre de Corée serait l'occasion de montrer au président et à la nation qu'il y avait toujours une place pour la marine et ses Marines¹².

En résumé, les années 1940 ne virent pas de changements dans les doctrines et les cultures militaires américaines et ce, malgré les énormes bouleversements survenus à l'échelle mondiale et les disputes politiques nationales. À la veille de la guerre de Corée, l'armée de terre, comme le montre le FM 100-5 de 1949, prévoyait se battre d'une manière conventionnelle et méthodique qui accordait une place de choix à l'approche logistique. L'armée de l'air vit ses convictions renforcées par l'apparition de l'arme atomique. Les bombardements stratégiques rendaient les autres armes de combat obsolètes. Quant à la marine, elle s'accrocha à ses traditions, promouvant une flotte navale puissante pour contrôler les océans et assurer la suprématie navale, selon les principes promus par Alfred Thayer Mahan au XIX^e siècle.

¹² *Ibid.*, 157-161.

Les années 1950 : la guerre de Corée et l'administration Eisenhower

En 1950, la guerre de Corée surprit les Américains, qui n'étaient pas prêts à entreprendre un conflit limité de l'autre côté du globe. Selon le général Matthew B. Ridgway, les Américains se préparaient en effet à une guerre totale et mondiale. Le concept même de guerre limitée n'avait jamais été pris en considération¹³. Russell F. Weigley illustre bien le point :

So much did Americans, including the government, succeed in convincing themselves that the atomic bomb was a sovereign remedy for all military ailments, so ingrained was the American habit of thinking of war in terms of annihilative victories, that occasional warnings of limited war went more than unheeded, and people, government, and much of the military could scarcely conceive of a Communist military thrust of lesser dimensions than World War III.¹⁴

La guerre de Corée dissipait l'illusion selon laquelle une guerre impliquant une superpuissance ne pouvait se dérouler sans armes nucléaires¹⁵. La guerre fournirait aussi l'occasion d'augmenter les budgets alloués à la défense. Le désaccord entourant le NSC-68¹⁶ ne provenait pas des prémisses du document, mais de ses conclusions qui soulignaient la nécessité d'un programme militaire diversifié et coûteux pour combattre le communisme. La guerre de Corée donnait raison au NSC-68, qui avait déjà laissé entrevoir le danger des guerres limitées. Les budgets furent augmentés, alors que, après 1953, l'administration Eisenhower ne put jamais les ramener au niveau de 1949.

¹³ Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 7.

¹⁴ Weigley, *The American Way of War*, 382-383.

¹⁵ Beaumont, *Joint Military Operations*, 137.

¹⁶ Le NSC-68 a été produit en 1947. C'est le rapport du *National Security Council* qui désigne l'URSS comme l'ennemi absolu. Il alerte le gouvernement américain du danger communiste et réclamant une politique d'endiguement du communisme.

L'armée de terre américaine en Corée

Le commandement des forces de l'ONU fut donné au général Douglas MacArthur. Le général, grâce à son expérience dans le Pacifique de 1941 à 1945, était assuré de pouvoir transformer la défaite en victoire dès que les États-Unis commenceraient à lui envoyer les armes et les hommes nécessaires. Il avait une confiance absolue en la supériorité matérielle américaine.

Le débarquement des forces américaines à Inchon, le 15 septembre 1950, fut sans aucun doute son plus grand triomphe personnel et lui permit de repousser les forces nord-coréennes au-delà du 38^e parallèle. Tout au long de la guerre, comme le montrent les actions et les dires du général MacArthur, nous percevons la difficulté qu'ont les militaires américains à s'adapter à une guerre limitée. En effet, MacArthur bombardait sans cesse les routes de ravitaillement des Nord-Coréens, conseilla la poursuite de la guerre en territoire chinois et même l'utilisation de l'arme atomique. Il ne pouvait concevoir autre chose qu'une victoire totale par l'anéantissement de l'ennemi. Autrement dit, il percevait la guerre et la politique comme deux entités distinctes. Il ne pouvait concevoir que la politique puisse limiter ses opérations militaires¹⁷. Il en vint à désobéir aux ordres qui provenaient de Washington. En conséquence, le président Truman dut le relever de son commandement, le 11 avril 1951.

Les enseignements de la guerre de Corée furent nombreux, mais le plus important fut sans doute que personne ne pouvait artificiellement séparer les

¹⁷ Pour MacArthur, « There is no substitute for victory (...) War's very object is victory ». Cité dans Weigley, *The American Way of War*, 391. Voir aussi Millett et Maslowski, *For the Common Defense*, 484-504; Weigley, *History of the United States Army*, 505-526; Michael Carver, « Conventional Warfare in the Nuclear Age », dans Paret, dir., *Makers of Modern Strategy*, 780.

opérations aériennes des opérations terrestres. Cependant, les rivalités interarmes allaient rapidement faire oublier les leçons de la guerre de Corée. En fait, la version officielle, au mois de juillet 1953, était qu'aucun changement doctrinal ne s'était produit ou n'avait été nécessaire lors de la guerre de Corée. Un bulletin spécial du *Army Field Forces*, qui avait pour titre « Lessons Learned », fut même réintitulé « Training Bulletin ». Le discours officiel affirmait donc que la doctrine américaine était adéquate dans le contexte de la guerre moderne¹⁸.

Au-delà des discours officiels, l'armée de terre américaine a cependant perfectionné ses techniques d'emploi de la puissance de feu pendant la guerre de Corée. Les énormes dommages causés par les armes modernes réduisaient l'importance, aux yeux des militaires, de la mobilité des forces armées américaines¹⁹. Les Américains ont ainsi été amenés à perfectionner les méthodes de la guerre d'usure, alors que la forme des conflits était déjà en train de changer²⁰. La doctrine d'attrition allait encore s'avérer adaptée au contexte de la Corée du Sud, mais elle serait complètement inefficace au Viêtnam.

L'administration Eisenhower

Six mois avant la fin de la guerre de Corée en 1953, les Américains élisèrent un nouveau président, Dwight D. Eisenhower. L'approche d'Eisenhower, en matière de dépenses militaires, ressemblait à celle de son prédécesseur, c'est-à-dire une

¹⁸ Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 12.

¹⁹ *Ibid.*, 11-12. Par exemple, les Américains ont rapidement appris à concentrer la puissance de feu de l'artillerie sur les forces ennemies qui attaquaient.

²⁰ Les Américains étaient limités au territoire coréen. Ils ne pouvaient attaquer une unité ennemie en territoire chinois. Par exemple, les avions américains ne pouvaient répliquer à l'artillerie antiaérienne basée en Chine. Ces restrictions n'entraînèrent pas une innovation doctrinale. Weigley, *The American Way of War*, 392-394.

politique fondée sur la prudence budgétaire. Sa politique de défense fut intitulée le *New Look*. Cette politique, visant à « en avoir plus pour son argent », mettait l'accent sur la puissance destructrice et dissuasive des armes nucléaires, sur la supériorité des bombardiers et des missiles américains et sur un système efficace de défense aérienne. Elle ne rejetait pas les forces conventionnelles, mais préférait les armes nucléaires, celles-ci coûtant beaucoup moins cher que l'armement conventionnel. Comme le souligne Freedman : « The basis of this aspect of the policy, therefore, was to reduce force requirements by changing the rules of engagement for general war. It was approved as NSC-162/2 in October 1953²¹ ». L'administration Eisenhower promouvait ainsi encore davantage la stratégie de dissuasion nucléaire que l'administration Truman. La stratégie de représailles massives – cette stratégie qui visait à empêcher l'invasion de l'Europe en menaçant de saturer le territoire soviétique de bombes nucléaires – voyait le jour.

En octobre 1953, le président Eisenhower approuva le NSC 162/2. Le document recommandait au département de la Défense d'armer chacune des armées d'armes nucléaires. Le président leur demanda donc de planifier l'utilisation des armes nucléaires pour tous les types de guerre. Ainsi, les buts politiques et économiques de l'administration étaient atteints et conciliés, puisqu'on abandonnait l'idée que les guerres limitées, comme en Corée, devaient se dérouler sans le recours aux armes nucléaires.

La stratégie de représailles massives et le *New Look* relançaient la rivalité interarmes puisqu'ils permettaient à l'administration Eisenhower de réduire les budgets alloués à la défense, tout en autorisant l'armée de l'air à assurer ses

²¹ Lawrence Freedman, « The First Two Generations of Nuclear Strategists », 741.

avantages²². Les théories de la puissance aérienne et du bombardement nucléaire stratégique demeuraient la clé de la stratégie de dissuasion du *New Look*²³. La rivalité interarmes ne pouvait qu'être exacerbée par l'accent mis sur l'armée de l'air, alors que l'armée de terre et la marine voyaient leurs budgets et leurs personnels diminués.

Cette politique de défense de l'administration Eisenhower, qui mettait l'accent sur les armes nucléaires, était conforme à la culture militaire américaine. La décision de compter sur la puissance aérienne et les armes nucléaires, pour dissuader et contraindre l'ennemi, semblait donc naturelle. Les théories de la puissance aérienne étaient et sont encore aujourd'hui le symbole et l'incarnation des préférences culturelles américaines en matière de dissuasion et de conduite de la guerre²⁴. La puissance aérienne promet des batailles rapides, efficaces, dévastatrices et violentes, ainsi que des résultats décisifs. De plus, la stratégie de représailles massives était un excellent exemple du culte de la technologie. L'arme nucléaire représentait la solution aux problèmes de sécurité des États-Unis.

L'adaptation de l'armée de terre à l'ère nucléaire

Dans ce contexte politique et avec l'émergence des armes nucléaires tactiques, nous aurions pu nous attendre à percevoir, dans le FM 100-5 de 1954, les changements imposés par les armes nucléaires. Au contraire, le FM 100-5 de 1954 continuait de décrire le champ de bataille de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée. Comme le dit Robert A. Doughty : « Although the manual

²² Weigley, *The American Way of War*, 402-403.

²³ Harry G. Summers Jr., « Military Doctrine : Blueprint for Force Planning », *Strategic Review* 20 (1992), 10.

²⁴ Colin S. Gray, « Strategy in the Nuclear Age : The United States, 1945-1991 », dans Williamson Murray, MacGregor Knox et Alvin Bernstein, dir., *The Making of Strategy. Rulers, States, and War*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1994), 602.

discussed atomic weapons, the tactics were not dramatically different from those used in the past. As for the offense, the manual noted that chemical, biological and radiological agents could be used 'to reinforce the effects of the attack,' but it did not alter the basic methods previously used²⁵. » L'accent demeure sur la continuité doctrinale plutôt que sur le changement.

Le concept de la division « pentomic » tentera d'apporter un changement. Il exigeait une réduction de la taille d'une division d'infanterie de 17 460 à 13 748 soldats. La nouvelle division comprenait cinq groupes de combat semi-indépendants, incluant les éléments de soutien (les éléments de la logistique, des communications, etc.), que nous retrouvons normalement au niveau du régiment. Parce que le rayon de destruction des armes nucléaires pouvait être immense, le champ de bataille atomique devait être conçu sur une plus grande échelle que le champ de bataille conventionnel. Sur un champ de bataille atomique, le succès et la survie dépendaient de la capacité de concentrer ou de disperser les forces armées rapidement. Le concept accordait donc beaucoup d'importance aux communications à distance et à la mobilité. Et, puisque le concept comptait sur l'usage du feu nucléaire par les forces alliées, il devait prévoir une liaison constante avec les systèmes d'information et d'acquisition de cibles de celles-ci²⁶.

L'idée de la division « pentomic » résultait d'une série d'études menées par l'armée américaine dans les années 1950²⁷. Elle sera annoncée, en octobre 1956, par

²⁵ Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 14. Voir aussi Kevin P. Sheehan, *Preparing for an Imaginary War? Examining Peacetime functions and Changes of Army Doctrine*, (Harvard University : thèse de doctorat, 1988), 73.

²⁶ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 90-94; Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 17-18.

²⁷ Voir Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 12-19.

le général Maxwell D. Taylor. Selon l'armée américaine, l'arrivée des armes atomiques sur le champ de bataille aurait en effet imposé un certain nombre de réformes organisationnelles²⁸. Toutefois, lorsque nous observons de près les événements, nous nous apercevons que la réforme n'a pas pour seule source l'introduction de l'arme nucléaire sur le champ de bataille.

L'armée de terre, représentée au conseil des chefs d'état-major interarmes par le général Matthew B. Ridgway, s'opposa au *New Look* et au NSC 162/2 dès le début. L'armée demandait plus de flexibilité de la part de la politique militaire américaine. Le président Eisenhower rejeta tous les arguments de l'armée. Le *New Look* était confirmé et garantissait ainsi la réduction du personnel et du budget de l'armée de terre. Par conséquent, elle devait continuer à planifier et à soutenir des opérations militaires dans le contexte de ressources très réduites.

La décision d'aller de l'avant avec le concept de division « pentomic » provint du plus haut niveau de commandement de l'armée américaine. Le général Ridgway commença par commander des études concernant l'utilisation des armes nucléaires tactiques. Ridgway obligea ses subordonnés à produire leurs analyses très rapidement. Les efforts du général reflétaient l'urgence de la situation créée par l'administration Eisenhower. Son but était clair : la nouvelle doctrine permettrait de demander des ressources budgétaires plus importantes pour l'armée²⁹.

Les efforts du général Maxwell D. Taylor, commandant en chef de l'armée de terre, iraient dans le même sens. Il était également préoccupé par les compressions budgétaires du président Eisenhower. Dans son discours du 28 février 1957 aux

²⁸ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 89-90.

²⁹ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 129-131.

commandants des écoles militaires américaines, il affirmait que le concept de division « pentomic » permettait d'avoir des divisions prêtes à livrer bataille, malgré les compressions budgétaires. Il ajoutait que le concept permettait de demander des équipements neufs et plus perfectionnés. De plus, selon Taylor, l'autonomie de l'armée de terre serait renforcée puisque l'armée de l'air n'avait jamais rempli de façon satisfaisante sa mission de soutien aérien des troupes au sol³⁰. Le concept de division « pentomic » devait ainsi servir de guide pour mettre au point une doctrine opérationnelle plus efficace au bénéfice de l'armée de terre. Comme l'affirme Weigley : « All this interest in tactical nuclear weapons assured the Army's vitality and prestige during the otherwise inauspicious middle and late 1950's³¹ ». Cet enthousiasme serait cependant très éphémère.

La mise en application du concept de la division « pentomic » rencontra maints obstacles. En effet, la réforme exigeait un bouleversement des pratiques déjà établies, c'est pourquoi plusieurs aspects ne furent pas adoptés. Les commandants d'unités combattantes pensaient tout simplement que le concept était impossible à appliquer. La communication et le contrôle de cinq groupes de combat dispersés étaient plus difficiles qu'avec trois brigades. Le concept requérait aussi un nouvel équipement, qui n'était pas encore disponible à l'époque et que l'administration Eisenhower n'était pas prête à accorder³². Le concept, bien qu'il ait longtemps été discuté et partiellement implanté, ne fut donc jamais intégré à la doctrine officielle.

³⁰ *Ibid.*, 134-137.

³¹ Weigley, *History of the United States Army*, 537-538.

³² Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 137-141; Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 18-19.

Les manuels FM 100-5 de 1954, 1956 et 1958 n'en firent pas mention. Ils réaffirmaient seulement la doctrine d'attrition de la Seconde Guerre mondiale³³.

Le contexte de la rivalité interarmes est important pour comprendre la volonté de l'armée de terre de mettre au point une doctrine lui permettant de conserver son autonomie et d'augmenter son budget. Les dirigeants de l'armée de terre et de l'air avaient des conceptions très différentes de la nature de la guerre. L'armée de terre, avec comme porte-parole les généraux Matthew B. Ridgway et Maxwell D. Taylor, prônait une stratégie d'escalade progressive allant du conventionnel au nucléaire. La guerre de Corée prouvait que les guerres de type conventionnel étaient encore la norme. L'armée de terre voulait être prête pour la prochaine. Elle ne pouvait se permettre d'être encore surprise. Quant à l'armée de l'air, et aux généraux Nathan F. Twining, Thomas D. White et Curtis E. LeMay, ils étaient en faveur d'une stratégie de représailles massives purement nucléaire. La dissuasion n'était possible que si les Américains possédaient les capacités de saturer le territoire soviétique de bombes nucléaires. Le *New Look* du président Eisenhower favorisait cette approche. L'armée de terre s'est donc sentie défavorisée dans ce contexte. Le *New Look* suscitait ainsi une crise de confiance dans l'armée de terre, comme celle qu'a vécue la marine après la Seconde Guerre mondiale³⁴. L'armée de terre était marginalisée par la stratégie de représailles massives, alors que l'armée de l'air était le véritable symbole de la puissance américaine.

³³ Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 16.

³⁴ Raines et Campbell, *The Army and the Joint Chiefs of Staff*, 84-86.

Malgré la rivalité interarmes des années 1940 et 1950, la guerre de Corée et l'introduction dans les trois armées de l'arme nucléaire, l'armée de terre américaine a conservé sa doctrine d'attrition.

Conclusion

Ce chapitre souligne l'importance du sixième trait de la culture militaire américaine, celui du corporatisme des trois armées. Les personnalités de ces dernières ont caractérisé leurs disputes budgétaires et doctrinales. En effet, l'armée de l'air s'est servie de l'arme atomique pour prouver la pertinence de ses théories sur la puissance aérienne. La marine a aussi utilisé le nucléaire afin de promouvoir la construction de sous-marins et de porte-avions nucléaires, et ainsi démontrer sa capacité de modernisation. L'armée de terre a également adopté, dans le même but, les armes nucléaires tactiques.

Or, pendant la guerre de Corée, les actions du général MacArthur ont également mis en évidence l'influence de la culture sur le comportement des militaires. Le général a été incapable de s'adapter aux limitations politiques imposées par le conflit. Sa conception de la guerre lui suggérait qu'elle devait être conduite d'une manière managériale, apolitique et méthodique, alors qu'elle devait être fondée sur la supériorité matérielle américaine.

De plus, ce chapitre nous montre que la solution qui devait régler les problèmes de l'armée de terre américaine, la division « pentomic », reflétait plusieurs caractéristiques de sa culture. Premièrement, l'approche managériale de la guerre (ou le pragmatisme américain) était facilement discernable. Il suffisait de réorganiser les

formations de l'armée afin de contrer les problèmes nouveaux qu'imposait le champ de bataille atomique. La guerre restait un exercice de logistique. Deuxièmement, les militaires américains percevaient les nouvelles technologies nécessaires à la division « pentomic », comme la solution parfaite au champ de bataille atomique. Finalement, le concept évacuait totalement le politique en négligeant les dommages aux pays européens que pouvait causer l'usage du feu nucléaire. Les intérêts organisationnels de l'armée de terre américaine avaient suscité l'élaboration du nouveau concept, mais sa culture avait influencé la nature de la division « pentomic ».

CHAPITRE 3

L'ARMÉE À L'ÈRE DES GUERRES CONTRE-INSURRECTIONNELLES

Pendant la campagne présidentielle de 1960, John F. Kennedy annonçait aux Américains que les Soviétiques détenaient un avantage stratégique en ce qui concernait le nombre de missiles intercontinentaux. Bien qu'il ait été prouvé plus tard que cette supériorité était illusoire (en fait, l'équilibre était en faveur des Américains), Kennedy, une fois au pouvoir, s'efforça d'accélérer la mise en place des programmes d'armement nucléaire. Il mit également l'accent sur la modernisation des forces conventionnelles américaines et lançait un programme spatial indépendant des militaires.

Le secrétaire à la Défense de Kennedy, Robert S. McNamara, fut le principal architecte de la politique de défense. Il croyait en la nécessité pour les États-Unis de détenir une puissance diversifiée. Il était persuadé que l'Union soviétique tenterait de provoquer les États-Unis et de les affaiblir au moyen de guerres limitées déclenchées à travers le monde. La stratégie de représailles massives, dans ce contexte, était inadaptée et semblait suggérer, selon McNamara, que les forces alliées ne pouvaient vaincre le bloc communiste avec des moyens conventionnels. Le secrétaire à la Défense, dès le début de son mandat, eut pour objectif de contrer cette impression et de renforcer les forces armées américaines pour affronter la menace soviétique.

Le style de gestion de McNamara eut une influence importante sur la rivalité interarmes. Il faut remarquer toutefois que, du début de la présidence de Kennedy à la fin de la guerre du Viêtnam, la doctrine militaire de l'armée de terre ne subira pas de modifications fondamentales. La doctrine d'attrition va non seulement persister, mais elle sera confirmée. Cela est particulièrement frappant, car le président Kennedy insistera personnellement pour que l'armée mette au point une doctrine en mesure de faire face aux guerres révolutionnaires. Kennedy ira même jusqu'à créer les « Bérets verts », un groupe d'élite spécialement entraîné pour les opérations contre-insurrectionnelles. Mais même le président sera incapable de modifier fondamentalement les attitudes de l'armée de terre et, donc, son approche de la guerre.

Nous examinerons la doctrine militaire américaine de 1960 à 1972. Nous brosserons, d'abord, un portrait rapide de la politique de défense des États-Unis sous Kennedy et McNamara. Nous présenterons l'approche managériale préconisée par McNamara pour ensuite nous concentrer sur les tentatives de John F. Kennedy pour modifier la doctrine de l'armée américaine. Finalement, nous verrons la façon dont les troupes américaines ont conçu et appliqué leur méthode de combat au Viêtnam pour nous apercevoir que celle-ci demeure fidèle aux principes de la doctrine d'attrition. Nous analyserons également les conséquences de l'approche managériale de McNamara sur la défense américaine.

McNamara et la rationalité en matière de défense nationale

Robert S. McNamara est un homme d'affaires formé à Harvard où il s'est illustré comme un spécialiste de l'analyse statistique appliquée aux problèmes de

gestion. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il effectua, pour les forces aériennes de l'armée de terre, des études destinées à déterminer les besoins de l'armée lors des campagnes de bombardement. Ce genre d'études a donné naissance à la recherche opérationnelle ou l'analyse de système. Après la guerre, McNamara travailla pendant quinze ans chez le constructeur automobile Ford en vue d'augmenter l'efficacité de l'entreprise, dont il devint président en novembre 1960. Cinq semaines plus tard, il démissionnait pour devenir le secrétaire à la Défense de John F. Kennedy. Robert S. McNamara allait devenir le plus puissant secrétaire à la Défense depuis Edwin M. Stanton, secrétaire à la guerre du président Abraham Lincoln¹.

Les origines de la recherche opérationnelle

Évidemment, McNamara n'a pas inventé la recherche opérationnelle. En effet, déjà, avec l'apparition des premiers navires de guerre à la fin du XIX^e siècle, cette méthode d'analyse économique était importante dans la pensée stratégique des grandes puissances. Dans le contexte de budgets limités et du coût élevé de ces navires, les États devaient décider du nombre et du type à acquérir. Il s'agissait de mesurer quantitativement leur performance en fonction de leurs coûts. Ces analyses n'étaient pas tellement différentes de celles de la méthode de McNamara, introduite au Pentagone dans les années 1960.

L'influence des économistes et de leur méthode d'analyse augmenta avec la montée de la puissance aérienne. Comme les navires de guerre, les avions de combat étaient très coûteux. Leur performance au combat fut donc analysée et la recherche opérationnelle vit le jour, avant même le début de la Seconde Guerre mondiale. Par

¹ Roger A. Beaumont, *Joint Military Operations. A Short History*, (Westport : Greenwood Press, 1993), 146.

exemple, dans les années 1930, le gouvernement britannique désirait l'établissement d'un système de défense aérien. De leur côté, les militaires britanniques favorisaient les bombardiers stratégiques pour répondre à la menace allemande, ce qui laissait Londres sans défense. Insatisfait, le gouvernement demanda à des scientifiques civils (comme H.T. Tizard et F.A. Lindemann) d'aider les militaires à protéger la Grande-Bretagne des bombardiers allemands. Ces scientifiques civils utilisèrent la recherche opérationnelle afin de construire un système de radars qui pouvait détecter les avions ennemis. Mais la recherche opérationnelle ne cherchait pas à indiquer aux militaires ou au gouvernement les forces qu'ils devaient se procurer. En fait, elle visait à découvrir la manière la plus efficace d'utiliser les forces existantes. Les analystes examinaient les combats afin de déterminer la performance des systèmes d'arme et ainsi trouver une façon plus efficace de les employer.

La recherche opérationnelle au Pentagone

Plusieurs caractéristiques des analystes opérationnels se retrouvent chez les analystes de système de McNamara. Ils étaient tous de jeunes économistes qui exprimaient un certain mépris de la méthode non systématique des militaires. Ils analysaient aussi les problèmes sous le seul angle économique, en termes de maximisation du rapport coût-bénéfice.

Selon McNamara, la méthode d'analyse économique permettait de prendre des décisions de façon scientifique en matière de défense nationale. Il introduisit ainsi, au département de la Défense, la rationalisation des choix budgétaires (RCB), ou le *Planning-Programming-Budgeting System* (PPBS). Traditionnellement, les

chefs d'état-major des trois armées évaluaient les menaces et estimaient les forces requises pour chacune de leur armée. Chaque chef déterminait son budget sans consulter les autres. Ils soumettaient leurs propositions au secrétaire à la Défense qui devait, par la suite, obtenir l'approbation du Congrès. Cette façon de faire entraînait souvent de coûteux gaspillages, en raison du manque de coordination des demandes de chaque armée. McNamara allait réformer ces pratiques.

McNamara voulait que le contrôle de l'affectation des ressources soit plus efficient. Au lieu de commencer par établir les budgets de chacune des trois armées, la RCB permettait la distribution des ressources en fonction des différentes missions qui leur étaient assignées. Elle attribuait les ressources de façon fonctionnelle aux forces nucléaires stratégiques, à la défense continentale, aux forces à vocation générale, etc. Elle permettait également la répartition des budgets en fonction de la rentabilité des investissements (ou, dans son jargon, selon les alternatives les plus rentables en terme de coût-bénéfice). Le *Defense Reorganization Act* de 1958 avait octroyé plusieurs prérogatives importantes au secrétaire à la Défense, mais celles-ci n'avaient pas encore été exploitées en raison de l'absence d'outils de gestion efficaces. La RCB était cet outil².

La RCB devait fournir le cadre d'un meilleur contrôle budgétaire étalé sur une période de cinq années. L'analyse de système, quant à elle, devait faciliter les comparaisons (de coût et d'efficacité) entre divers programmes. Inutile de dire que l'équipe qui entourait McNamara prêtait peu d'attention aux militaires de carrière.

² Douglas Kinnard, « McNamara at the Pentagon », dans Lloyd J. Matthews et Dale E. Brown, dir., *The Parameters of War. Military History from the Journal of the U.S. Army War College*, (Londres : Pergamon-Brassey's International Defense Publishers, 1987), 166-168.

Les choix politiques étaient réduits à des comparaisons quantifiées. Il était spécifié, par exemple, le nombre et le type d'avions, de chars, de navires et de soldats, le nombre de missions et les pertes anticipées, ainsi que la quantité de bombes et de munitions nécessaires pour atteindre les objectifs stratégiques³.

L'approche préconisée par McNamara permettait donc d'examiner tout à la fois : la stratégie, les besoins de la structure de force et les multiples coûts. Elle permettait également au secrétaire à la Défense de diriger l'ensemble de son ministère à l'aide d'un groupe d'employés civils, compétents et indépendants, directement sous ses ordres. Même si la méthode McNamara fut critiquée parce qu'elle ne tenait pas compte de l'avis des militaires de carrière, elle lui permit, pour la première fois, de superviser réellement le Pentagone⁴.

Les effets sur les trois armées de la méthode McNamara

Ce mode de gestion remettait en question l'utilité même de l'expertise militaire et suscitait, de ce fait, un sentiment d'inquiétude parmi les officiers. Les militaires américains croyaient que le concept d'efficacité économique était trop présent dans les analyses de la RCB, alors que l'aspect tactique des armements (mieux compris par les militaires de carrière) ne l'était pas assez. Quant aux analystes civils, qui connaissaient les problèmes causés par la rivalité interarmes, ils ne croyaient pas que le Pentagone pouvait fonctionner efficacement sans les analyses de système. Selon Rosen : « [The PPBS and the system analysis were] adopted by

³ *Ibid.*, 166-170; Andrew Cohen et Beth Heinsohn, *The Department of Defense*, (New York : Chelsea House Publishers, 1990), 72-73.

⁴ Kinnard, « McNamara at the Pentagon », 170.

the officer corps itself partly in self defense, and partly because the tools of cost effectiveness analysis were easier to learn and apply than the more traditional approaches that draw on personal experience, military history, and other non-quantitative sources⁵. » Les militaires percevaient ces techniques managériales comme un outil supplémentaire à utiliser en parallèle avec les outils traditionnels. Selon Rosen, ils les adoptèrent afin de mieux affronter la bureaucratie du Pentagone. De leur côté, les analystes civils les percevaient comme l'unique outil à utiliser⁶. Ce mode de gestion rendait ainsi la relation entre les officiers et le secrétaire à la Défense très conflictuelle, nuisant ainsi au bon fonctionnement du ministère⁷.

Comme nous l'avons vu, en théorie, en amenant rationalité et efficacité au Pentagone, la RCB devait atténuer la rivalité interarmes et les intérêts organisationnels des trois armées, et ainsi mieux contrôler le budget accordé à la défense. Les analystes de système devaient recueillir l'information, l'analyser, et présenter au secrétaire à la Défense le prix des différents programmes de défense. Toujours en théorie, parce que les analystes de système travaillaient pour le secrétaire à la Défense et non pour les trois armées, ils ne pouvaient pas être influencés par les intérêts organisationnels de ces dernières. Cependant, en pratique, cela ne fonctionnait pas.

En effet, McNamara et sa RCB n'étaient pas à l'abri des intérêts politiques. Les analyses de système partaient de la prémisse que les programmes militaires pouvaient être déterminés sans égard aux limites budgétaires. Toutefois, à chaque

⁵ Stephen P. Rosen, « Systems Analysis and the Quest for a Rational Defense », *The Public Interest* 76 (1984), 3.

⁶ *Ibid.*, 8-10.

⁷ Edgar F. Raines, Jr. et David R. Campbell, *The Army and the Joint Chiefs of Staff: Evolution of Army Ideas on the Command, Control, and Coordination of the U.S. Armed Forces, 1942-1985*, (Washington : Analysis Branch, U.S. Army Center of Military History, 1986), 110.

mois de décembre avant le dépôt du budget, le personnel de McNamara était forcé de faire des compressions budgétaires arbitraires afin de respecter les budgets alloués à la défense. De plus, les analystes de système devaient s'en remettre aux intérêts politiques de l'administration au pouvoir : sans l'appui du secrétaire à la Défense ou du président, ils pouvaient devenir une cible facile pour les trois armées. Par exemple, au Viêtnam, lorsque les chefs de l'état-major interarmes demandèrent au président Johnson de mobiliser les forces de réserve, celui-ci leur ordonna de trouver une autre solution. Parce que les militaires ne le firent pas, les analystes de système dressèrent un plan acceptable pour le président. Le plan transférait certains soldats américains déjà postés en Europe et aux États-Unis.

Par conséquent, la RCB ne causa pas de changement fondamental dans le fonctionnement du Pentagone puisque les trois armées maintinrent une certaine indépendance face au contrôle civil. Elle eut cependant un impact plus profond sur la culture militaire américaine. Spécifiquement, l'impact intellectuel de l'approche économique sur les attitudes de l'armée de terre américaine peut se percevoir dans la tendance à prendre des décisions sur la base de concepts quantifiables. La propension de l'armée américaine à négliger le facteur humain de la guerre, le contexte stratégique et la façon dont l'ennemi perçoit la guerre, a été renforcée par les analyses de système⁸ (nous élaborerons cet argument plus loin).

Le modèle de gestion de McNamara servira donc de cadre aux relations interarmes. Les analyses quantitatives demeurent d'ailleurs à la mode pour les trois

⁸ Pour une excellente analyse de la méthode McNamara et de ses conséquences sur le Pentagone, voir Rosen, « Systems Analysis and the Quest for a Rational Defense », 3-17. Voir aussi William J. Weida et Frank L. Gertcher, *The Political Economy of National Defense*, (Boulder : Westview Press, 1987), 28-33.

armées qui peuvent ainsi justifier leurs demandes budgétaires. Les analyses de système renforceront la culture militaire américaine, surtout la conviction que la guerre et la politique sont deux entités distinctes. Le Viêtnam en est le meilleur exemple. Washington évaluait l'efficacité militaire au Viêtnam selon le nombre de morts et de blessés, et non selon les objectifs stratégiques ou opérationnels atteints (la fameuse théorie du « body count »). Les analyses quantitatives utilisées pour formuler la doctrine connaîtront leur apogée avec la doctrine de la *défense active* que nous verrons au prochain chapitre.

Kennedy et les guerres contre-insurrectionnelles

John F. Kennedy avait fait de la réforme militaire un des principaux thèmes de sa campagne électorale. Il avait promis d'apporter rationalité et efficacité à la politique de défense américaine. L'administration Kennedy adopta donc la stratégie de la *riposte graduée* comme base de la politique de défense. Kennedy a également mis personnellement l'accent sur les guerres contre-insurrectionnelles, car il croyait que la dissuasion nucléaire ne pouvait répondre à tous les types de guerre. Selon lui, pour affronter les insurrections, les États-Unis devaient adopter une nouvelle doctrine opérationnelle⁹.

Le concept de riposte graduée était fondé sur l'idée qu'il fallait se battre avec les armes de l'ennemi, qu'il s'agisse d'armes conventionnelles ou de guérilla. Autrement dit, les conflits ne devaient pas nécessairement escalader au niveau nucléaire. McNamara se rangea facilement à ces arguments et demanda que soit mise

⁹ Douglas S. Blaufarb, *The Counterinsurgency Era : U.S. Doctrine and Performance, 1950 to the Present*, (New York : The Free Press, 1977), 52-53.

en place une structure de force conventionnelle, capable de mener « deux guerres et demie¹⁰ ». Il concentra donc son énergie à améliorer l'habileté des forces armées à se mouvoir et à se battre sans armes nucléaires. Ainsi, il pressa l'armée de terre d'établir des forces conventionnelles plus mobiles et dotées d'une plus grande puissance de feu¹¹.

Les efforts personnels du président Kennedy et leurs effets

Parallèlement, le président Kennedy porta une attention particulière au problème des insurrections¹². Dans les années 1950, l'intérêt exclusif de l'armée américaine était la guerre nucléaire. L'intérêt pour les guerres contre-insurrectionnelles ou non conventionnelles avait ainsi décliné. Lors de l'élection de Kennedy, l'armée de terre n'était donc pas prête à faire face à des opérations non conventionnelles¹³.

La politique de Washington en matière d'insurrection datait des guerres obscures et oubliées en Malaisie, aux Philippines, en Birmanie et remontait même à la guerre civile grecque de 1947-1949. Lorsque Nikita Khrouchtchev déclara, en janvier 1961, que les communistes devaient éviter les guerres mondiales ou limitées, mais que les guerres de libération étaient inévitables, l'intérêt de l'administration Kennedy pour les guerres contre-insurrectionnelles ne fit qu'augmenter. Selon le président, le corporatisme (ou l'esprit de corps) traditionnel des trois armées

¹⁰ Nous entendons par « deux guerres et demie » une guerre en Europe, un conflit en Asie, et un « feu de brousse » ailleurs dans le monde.

¹¹ Allan R. Millett et Peter Maslowski, *For the Common Defense. A Military History of the United States of America*, (New York : The Free Press, 1984), 532-539.

¹² Weigley indique que les guerres révolutionnaires fascinait Kennedy. Russell F. Weigley, *History of the United States Army*, Enlarged Edition, (Bloomington : Indiana University Press, 1984), 543.

¹³ Robert A. Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine, 1946-1976*, (Fort Leavenworth : Leavenworth Papers, US Army Command and General Staff College, 1979), 25.

représentait l'obstacle majeur à un programme de réforme efficace¹⁴. Par conséquent, il s'attela à la tâche à imposer des changements à l'armée américaine. Il croyait que les guerres contre-insurrectionnelles exigeaient : « a whole new kind of strategy, a wholly different kind of force, and therefore a new and wholly different kind of military training¹⁵ ». Le président demanda donc une révision de la doctrine et des modifications de la structure de force. Malgré les objections des militaires, il choisit les Forces spéciales de l'armée de terre comme le fer de lance de sa nouvelle stratégie. Il espérait ainsi changer la culture de l'armée de terre en lui donnant un nouveau modèle : les fameux bérets verts.

Cette opération de charme n'aura finalement que très peu d'impact sur les autorités militaires, malgré l'enthousiasme du président. En effet, l'effort demandé aux forces armées, dans le contexte de la stratégie des deux guerres et demie, était considérable. Pour se préparer aux guerres contre-insurrectionnelles, la mentalité des militaires et leur système de formation devaient être modifiés, car la plupart des officiers et des soldats avaient été exposés à la doctrine des guerres conventionnelles ou nucléaires. Les officiers supérieurs de l'armée de terre croyaient qu'un bon soldat est un soldat polyvalent. Comme le note Blaufard : « changing a large, routine-bound institution like the U.S. Army from its most fundamental beliefs is a more difficult task than the president or his advisers appeared to recognize¹⁶ ».

Les forces armées tentèrent d'obéir au souhait du président. Toutefois, les innovations qu'elles apportèrent se sont limitées aux forces spéciales. Le Pentagone

¹⁴ Millett et Maslowski, *For the Common Defense*, 531.

¹⁵ Cité dans Russell F. Weigley, *The American Way of War. A History of United States Military Strategy and Policy*, (Bloomington : Indiana University Press, 1977), 457.

¹⁶ Blaufard, *The Counterinsurgency Era*, 61.

finança des programmes de recherche, mais l'utilisation d'équipements et d'armes sophistiqués, de haute technologie pour combattre une menace militaire perçue comme primitive, suscitait la controverse au sein des forces armées. L'armée de terre avait ses Bécets verts. L'armée de l'air fut dotée des « Air Commandos » qui étaient entraînés pour des missions non conventionnelles. Quant à la marine, elle créa les unités SEAL (Sea, Air, Land Teams). Le problème était de savoir comment répartir les responsabilités en matière d'opérations de contre-insurrection. Fallait-il recourir à des forces spéciales ou à des forces régulières entraînées pour deux formes de combat?

Le haut commandement des forces armées croyait que le choix ne se présentait pas en ces termes. Pour les officiers supérieurs, les différences entre opérations de guerre conventionnelle et opérations de guérilla n'étaient pas aussi importantes qu'on le prétendait. Les chefs d'état-major décidèrent donc d'ajouter les opérations de guérilla aux tâches régulières des soldats. Cependant, ces derniers devaient s'acquitter de leurs nouvelles tâches avec les mêmes armes et dans le cadre du même type d'organisation. La puissance de feu devait seulement être utilisée avec discernement pour limiter les dommages collatéraux.

The counterinsurgency forces of the United States were thus ordained, when committed to combat, to be dependent upon roads, to use weapons which could of necessity harm civilians caught in their fire while causing little harm to the nimble guerrillas, and to impact massively upon the host society in a way which could not but arouse nationalistic feelings.¹⁷

¹⁷ *Ibid.*, 81.

La doctrine de contre-insurrection de l'armée américaine était simplement devenue une des variantes de la doctrine conventionnelle d'attrition¹⁸.

Sans aucun doute, des efforts considérables furent mis et de nombreuses ressources furent utilisées pour tenter de répondre aux problèmes des guerres contre-insurrectionnelles. Toutefois, si l'impact de ces mesures ne s'est pas fait sentir à long terme, ce n'est pas faute d'effort, mais probablement en raison de l'énormité de la tâche : modifier la culture d'une armée de pays industriel et l'adapter à un mode de combat moins moderne (mais néanmoins exigeant) était tout simplement impossible dans le contexte des années 1960. Les guerres révolutionnaires demandaient aux militaires américains d'abandonner leur préférence pour les opérations offensives à grande échelle¹⁹. En fait, pour les militaires, l'insistance du président Kennedy, en ce qui concerne les opérations de contre-insurrection, ne s'avérerait qu'une « distraction superficielle »²⁰.

La guerre du Viêtnam

La guerre du Viêtnam fut sans doute l'un des meilleurs exemples de l'inadaptation de la puissance militaire américaine au contexte stratégique de l'après-guerre. Le Viêtnam mit en évidence le conservatisme des forces armées américaines ainsi que leur préférence pour la doctrine d'attrition et la puissance de feu, plutôt que pour la doctrine de manœuvre et la mobilité. Les États-Unis feront la guerre à la

¹⁸ Voir *Ibid.*, 72-82; Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 25-29.

¹⁹ Weigley, *The American Way of War*, 434.

²⁰ Alexander S. Cochran, Jr., « American Planning for Ground Combat in Vietnam : 1952-1965 », dans Lloyd J. Matthews et Dale E. Brown, dir., *Assessing the Vietnam War. A Collection from the Journal of the U.S. Army War College*, (Londres : Pergamon-Brassey's International Defense Publishers, 1987), 83.

manière McNamara, c'est-à-dire en quantifiant les objectifs et les résultats, sans tenir compte des dimensions politiques et sociales du conflit.

L'influence de l'approche McNamara

McNamara s'attira les critiques des militaires américains parce que leur influence en matière de décisions budgétaires se trouvait diminuée avec la RCB. Toutefois, l'environnement institutionnel créé par la RCB était en parfait accord avec les caractéristiques de la culture militaire américaine. Le grand respect accordé à la rationalité, à la science et à l'idée que la guerre est séparée du politique, était à la base de la méthode McNamara. De plus, la société et les forces armées américaines sont pragmatiques. La RCB est née de ce pragmatisme. L'évolution politico-économique du gouvernement vers cette méthode ne pouvait donc que confirmer et renforcer la culture militaire.

En effet, l'influence de l'approche de McNamara peut être perçue, au premier chef, dans la tendance du département de la Défense à mesurer quantitativement les succès et les revers au Viêtnam en fonction du nombre de morts et de blessés et des caractéristiques statistiques des armes²¹. Cette approche quantitative de la guerre renforçait les croyances propres à la culture militaire américaine, car elle confirmait la validité de ses prémisses. Au Viêtnam, les autorités militaires américaines ont perçu de façon distincte les opérations politiques et militaires. Elles ont aussi cru en la puissance intrinsèque de la technologie et ont favorisé les opérations militaires au niveau tactique. En conséquence, après les premières critiques, la méthode

²¹ Weigley, *The American Way of War*, 459.

McNamara fut rapidement adoptée par les forces armées parce qu'elle répondait parfaitement à l'esprit de la culture militaire américaine.

La doctrine d'attrition au Viêtnam

Les chefs de l'état-major interarmes prônaient la destruction totale du Viêtnam-du-Nord, si celui-ci ne mettait pas un terme à son agression du sud. Le président Johnson et ses conseillers civils n'étaient pas prêts à accepter un tel programme militaire, car pour plusieurs dirigeants américains, le Viêtnam était une guerre limitée qu'une superpuissance pouvait remporter avec de petits moyens, sans trop déranger le quotidien des Américains²². Toutefois, lorsque Johnson commença à envoyer de plus en plus de soldats sur le terrain, les pressions des militaires en faveur des opérations offensives allaient rapidement entraîner le pays à s'engager plus encore dans le conflit. La culture militaire américaine n'a jamais laissé de place à la défense statique lorsqu'il y avait une possibilité de campagne offensive. Les troupes supplémentaires qui débarquaient au Viêtnam étaient chargées de créer des enclaves sécuritaires à des endroits clés. Mais, conduire ainsi la guerre demandait un esprit trop défensif. C'est pourquoi les chefs de l'état-major interarmes et le général Westmoreland, commandant des forces américaines au Viêtnam, favorisaient une stratégie plus offensive, connue sous le nom de « search-and-destroy ».

a 'search-and-destroy' strategy, aimed at denying the enemy freedom of movement not just in selected areas but throughout South Vietnam, at carrying the war to the enemy, and at winning victory by the means sanctioned by the most deeply rooted historical American conceptions of strategy, the

²² Le Viêtnam n'était que « business as usual » et ne demandait pas d'effort particulier. Edward Lansdale, « Contradictions in Military Culture », et S.L.A. Marshall, « Thoughts on Vietnam », dans Scott W. Thompson et Donaldson D. Frizzell, dir., *The Lessons of Vietnam*, (New York : Crane, Russak & Company, 1977), 42-47.

destruction of the enemy's armed forces and of his ability to wage war.²³

Le général Westmoreland obtiendra les soldats et les autorisations nécessaires pour lancer ses opérations « search-and-destroy ».

De plus, les chefs de l'état-major interarmes bombardèrent le Viêtnam-du-Nord. Ils étaient convaincus que les « leçons » de la Seconde Guerre mondiale valaient aussi pour le Viêtnam. Les bombardements stratégiques contre l'industrie pétrolière et les usines allemandes, qui avaient, semble-t-il, permis de remporter la guerre, pouvaient, selon eux, porter fruit également au Viêtnam. Les analyses des services de renseignement indiquaient toutefois qu'une campagne de bombardements serait inefficace, puisque le pays était peu industrialisé. Les militaires firent fi de ces analyses et préférèrent s'en tenir à leur mode d'intervention traditionnel.

Pendant la guerre du Viêtnam, la nouvelle doctrine de guerre contre-insurrectionnelle préconisée par le président Kennedy ne fut même pas considérée, pas plus d'ailleurs que les théories de guerre limitée des années 1950. L'édition de 1962 du manuel FM 100-5 avait relégué aux oubliettes le principe selon lequel l'objectif ultime des opérations militaires était de détruire les forces armées ennemies et d'annihiler leur volonté de combattre²⁴. Pourtant, au Viêtnam, les chefs de l'état-major interarmes et le général Westmoreland agirent comme si ce principe figurait encore dans le FM 100-5. Pour eux, la guerre d'attrition consistait à :

You simply grind out a terribly punishing war, year after year, using that immense American firepower, crushing the enemy and a good deal of the population until finally there has been so much death and destruction that the enemy will stumble

²³ Weigley, *The American Way of War*, 465.

²⁴ *Ibid.*, 466-467.

out of the forest, as stunned and numb as the rest of the Vietnamese people.²⁵

Cela montrait le conservatisme des généraux américains. Au lieu de s'adapter au contexte stratégique du Viêtnam, ils utilisèrent sans restriction leur énorme puissance de feu et détruisirent le pays qu'ils étaient venus sauver.

La puissance de feu était la caractéristique principale des opérations militaires américaines. La mobilité était surtout employée pour repérer et immobiliser l'ennemi²⁶. Au Viêtnam, la culture militaire substituait à la pensée et au talent militaires la puissance matérielle brute :

Americans have not thought of war as politics with violence and they have tended to be much better at building the machines of war, and applying them tactically, than they have been at orchestrating tactical effect for operational consequences and operational success for strategic victory. The United States has won its wars through brute force – at least the wars that were winnable by such means.²⁷

Les États-Unis n'ont perdu aucune bataille d'envergure au Viêtnam, mais ils ont pourtant perdu la guerre.

Les causes de la défaite américaine

Le conservatisme et l'inadaptation de l'armée américaine au contexte stratégique de la guerre du Viêtnam semblent être des causes importantes de la défaite américaine. Pourtant, certains analystes de la guerre du Viêtnam ont affirmé que les politiciens étaient les seuls responsables de la défaite américaine. Harry G. Summers rappelle que la guerre du Viêtnam coïncidait avec un mouvement social qui favorisait

²⁵ Millett et Maslowski, *For the Common Defense*, 552.

²⁶ Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 38.

²⁷ Colin S. Gray, *Weapons Don't Make War. Policy, Strategy, and Military Technology*, (Lawrence : University Press of Kansas, 1993), 4.

l'approche managériale de McNamara. L'approche préconisée par McNamara se transposa dans toute la société, y compris l'armée américaine. Selon Summers, cela eut pour conséquences une dépréciation des théories et des stratégies militaires et un recours plus poussé aux analyses de système. Il affirme que les États-Unis n'ont jamais eu de stratégie ni même d'objectif politique précis au Viêtname. Les succès tactiques américains n'ont donc pas mené à une victoire stratégique, car les politiciens n'ont pas su indiquer aux militaires les buts politiques à atteindre²⁸.

Le problème, en ce qui a trait à l'analyse de Summers, est que celui-ci semble innocenter complètement les militaires. D'après lui, l'institution militaire s'est vu imposer les analyses de système, alors qu'elle faisait fi de sa « sagesse passée »²⁹. Toutefois, s'il avait écouté son propre conseil (c'est-à-dire respecter et apprendre de l'histoire) et étudié l'histoire militaire américaine, il aurait remarqué que non seulement les forces armées américaines ne se sont pas détournées de leur « sagesse » passée et de leur manière de combattre, mais qu'elles étaient plutôt prêtes à accepter la façon de faire McNamara. Les analyses quantitatives qui réduisent les problèmes, dans le domaine des relations internationales et des affaires stratégiques, à quelques équations mathématiques sont attirantes par leur soi-disant capacité de prédiction. Les militaires étaient à présent en mesure de prouver et de justifier, à l'aide de formules mathématiques, le nombre de systèmes d'armements nécessaires à

²⁸ Harry G. Summers, Jr., *On Strategy : A Critical Analysis of the Vietnam War*, (Novato : Presidio, 1982). Voir aussi Scott W. Thompson et Donaldson D. Frizzell, dir., *The Lessons of Vietnam*, (New York : Crane, Russak & Company, 1977).

²⁹ « Like the flower children, the Army and the military establishment went through its own version of the Age of Aquarius. We thought the rules for taking America to war were hopelessly old-fashioned and out of date ». Summers, *On Strategy*, 17.

l'application de leur doctrine d'attrition. Au Viêtnam, les militaires, comme les politiciens, croyaient que la défaite était impossible.

There was no way that a *division* was going to *lose* in Vietnam and every division commander knew it. There was no way that the North Vietnamese could ever decisively beat the United States on the battlefield. Now this greatly affected the style of how we fought the war because we never had the pressure of having to worry about *losing*.³⁰

Summers ne semble pas avoir compris que les analyses de système répondaient aux intérêts institutionnels des forces armées américaines et renforçaient leurs traits culturels. Ce que Kevin L. Falk et Thomas M. Kane appellent « la mentalité Maginot », c'est-à-dire ces analyses qui conçoivent la politique et la guerre d'une manière dangereusement rigide et complètement abstraite, se retrouve souvent chez les militaires américains³¹. Ces derniers, forts de leur supériorité matérielle, croyaient (et semblent toujours croire) en leur doctrine d'attrition³², aux principes scientifiques de la guerre de Jomini. Les trois armées américaines, surtout si nous admettons leur primauté aux États-Unis dans l'arène de la politique de défense nationale, ne se sont pas laissées imposer la RCB, elles l'ont adoptée.

Conclusion

Les événements que nous venons d'examiner semblent confirmer la thèse de Builder sur l'importance des trois armées dans l'arène politique de défense nationale.

³⁰ Le professeur Francis West, cité dans Thompson *et al.*, *The Lessons of Vietnam*, 81. (en italique dans l'original).

³¹ Kevin L. Falk et Thomas M. Kane, « The Maginot Mentality in International Relations Models », *Parameters* 28 (1998), 80-92. La mentalité Maginot fait référence à la ligne Maginot, c'est-à-dire la construction, par la France pendant l'entre-deux-guerres, de fortifications sur la frontière nord-est du pays. Cette ligne était inadaptée à la nouvelle forme de guerre de mouvement engendrée par les chars d'assaut.

³² Edward N. Luttwak affirme que la nation matériellement supérieure a le choix entre l'attrition et la manœuvre alors que la nation matériellement inférieure se doit d'utiliser la manœuvre si elle espère remporter ses guerres. L'attrition permet d'imposer sa volonté à l'ennemi alors que la manœuvre est relationnelle, c'est-à-dire qu'elle tient compte du « point de vue » de l'ennemi. Il n'est donc pas étonnant de constater que la manœuvre est un

Pendant les années 1950 et le début des années 1960, les théories sur les guerres limitées et contre-insurrectionnelles étaient nombreuses. Le président Kennedy attira l'attention des militaires sur les opérations de contre-insurrection, croyant fortement que celles-ci nécessitaient autre chose qu'une doctrine d'attrition. Mais il ne réussit pas à modifier la perception de la guerre de l'armée de terre.

L'approche managériale de McNamara a modifié le comportement des militaires américains, mais pas d'une façon fondamentale. En fait, les militaires ont adopté la RCB pour s'adapter au nouvel environnement institutionnel au Pentagone. La dynamique politique a changé, mais non les intérêts de l'armée de terre, ni sa perception de la guerre. Cette dernière a en fait été renforcée par l'adoption de la RCB.

Nous avons également vu qu'au Viêtnam, le contexte stratégique n'a pas influencé la méthode de l'armée de terre américaine. Les militaires ont évacué le politique, alors qu'ils ne semblent pas avoir pris en considération l'aspect stratégique et sociopolitique du conflit. Ils ont continué à se fier à leur supériorité matérielle et technologique. Leur manière de combattre était méthodique et fondée sur la théorie du « body count ». Pour eux, il s'agissait de bien gérer la guerre afin que la victoire soit inévitable. Autrement dit, il semble que les caractéristiques de la culture de l'armée de terre aient influencé son comportement.

concept étranger pour les militaires américains. Edward N. Luttwak, « The American Style of Warfare and the Military Balance », *Survival* 21 (1979), 57-58.

CHAPITRE 4

UNE VICTOIRE TOTALE POUR LA DOCTRINE D'ATTRITION

Alors que l'armée américaine combattait au Viêtnam, les forces armées soviétiques entraient dans une phase de modernisation et de croissance accélérée. De plus, la croissance des forces nucléaires soviétiques s'ajoutera à cette dynamique qui minait la crédibilité de la dissuasion américaine. Après la guerre du Viêtnam, la disparité entre les forces soviétiques et les forces américaines s'est ainsi accentuée, surtout en ce qui concerne les forces conventionnelles. D'un point de vue budgétaire, les forces américaines entreront d'ailleurs dans une période de vaches maigres qui durera jusqu'aux années 1980.

Nous ne pouvons évidemment pas rendre la guerre du Viêtnam responsable de tous les problèmes de sécurité nationale des États-Unis, mais elle contribua certainement à une crise de confiance en ce qui a trait à sa puissance politique et militaire. En plus d'être démoralisées, les forces armées furent également affectées par la fin de la conscription et les compressions budgétaires. Le Viêtnam dissipa l'illusion de l'invincibilité militaire américaine. Les années 1970 seraient également le témoin d'une baisse de popularité des forces armées américaines, d'une diminution des budgets de la défense en raison de la Détente et d'une diminution de la volonté à recourir à la force pour des fins politiques (le syndrome du Viêtnam). Le contexte

politique était donc très propice à une modification fondamentale de la doctrine militaire américaine.

Dans le présent chapitre, nous examinerons, d'abord, les événements entourant l'édition de 1976 du manuel FM 100-5 et l'émergence du concept de défense active. Nous verrons que même lorsque certains officiers innovateurs tentent de modifier les perceptions des militaires américains, ils rencontrent des obstacles quasi insurmontables. Ensuite, nous analyserons le concept de l'AirLand Battle. Nous verrons que, bien qu'il soit difficile de savoir jusqu'à quel point l'AirLand Battle se distance de la culture militaire traditionnelle, cette doctrine reflète un effort réel de changement. Toutefois, nous constaterons rapidement que le concept sera modifié pour s'harmoniser à la doctrine d'attrition. Nous terminerons en examinant la guerre du Golfe et les années qui suivent pour nous apercevoir que la doctrine d'attrition a supplanté complètement le concept de l'AirLand Battle. Les expériences pénibles de la guerre du Viêtnam ne semblent pas avoir incité les militaires américains à modifier réellement leurs traits culturels.

Le retour de la guerre conventionnelle : le concept de l'Active Defense

En 1973, les forces militaires américaines étaient en déclin par rapport à celles de l'URSS. Une des principales causes en était la suppression de la conscription par l'administration Nixon cette année-là. Les forces armées sous-estimèrent les problèmes qu'entraînait la mise sur pied d'une armée de métier. Les coûts *per capita* augmentaient, alors que la qualité des effectifs diminuait. La modernisation de l'équipement ne pouvait pas compenser la diminution des effectifs, car le

département de la Défense constata rapidement que le coût des nouveaux systèmes d'arme n'autoriserait pas la modernisation complète des forces armées. La seule véritable solution était de réduire le nombre des formations en espérant que leur supériorité technologique compenserait, en quelque sorte, leur infériorité numérique face aux Soviétiques¹.

Au début des années 1970, l'armée n'avait pas reçu d'orientation précise pour sa doctrine. Après un examen des conflits possibles, les dirigeants militaires américains conclurent que les États-Unis feraient face à deux types de guerre : une guerre mécanisée en Europe de l'Ouest et une guerre limitée dans une autre partie du monde. La doctrine Nixon proposait de lutter contre le communisme dans le tiers monde, mais il n'était plus question d'y envoyer des troupes américaines. Par conséquent, les seules régions du monde où les intérêts vitaux américains étaient directement engagés étaient maintenant l'Europe et le Moyen-Orient².

Les leçons tirées de la guerre du Yom Kippur

En octobre 1973, la guerre israélo-arabe a été un événement décisif pour les forces armées américaines. Les combattants étaient des États industrialisés employant des armes modernes. Plusieurs aspects de la guerre ont donc été révélateurs pour les militaires américains, dont la violence et la rapidité des combats, ainsi que les pertes encourues. Si les guerres de l'avenir ressemblaient à celle de 1973, leur dénouement se déciderait dès les premières batailles. De plus, la guerre

¹ Allan R. Millett et Peter Maslowski, *For the Common Defense. A Military History of the United States of America*, (New York : The Free Press, 1984), 565-571.

² Robert A. Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine, 1946-1976*, (Fort Leavenworth : Leavenworth Papers, US Army Command and General Staff College, 1979), 40-41; Kevin P. Sheehan, *Preparing for an*

mit en évidence l'importance des groupes de combat interarmes. Les chars d'assaut ne pouvaient pas survivre sans l'aide de l'infanterie ou de l'artillerie. Tous les militaires comprenaient que les États-Unis devaient être prêts pour une telle guerre.

L'armée de terre américaine tirait trois leçons de la guerre du Yom Kippur. D'abord, le champ de bataille était désormais d'une violence et d'une létalité inégalées. De plus, la nécessité d'utiliser les armes les plus sophistiquées, dans des équipes interarmes, devenait une priorité. Finalement, il était crucial d'être toujours prêt à combattre, même avec des forces inférieures en nombre. Fort de ces postulats, le manuel FM 100-5 de 1976 mettait l'accent sur l'importance des premiers affrontements et concluait : « Today the US Army must above all else, *prepare to win the first battle of the next war*³ ».

Le développement de la défense active

Le concept de défense active, qui reflète les réactions du Pentagone à la guerre du Yom Kippur, doit beaucoup aux efforts personnels du général William E. DePuy, nommé premier commandant du *U.S. Army Training and Doctrine Command* (TRADOC) en 1973 (le TRADOC remplaçait le *Combat Developments Command*). Le général DePuy arrivait au TRADOC avec des priorités claires et précises. En premier lieu, il voulait organiser, de manière efficace, la gestion du TRADOC. Deuxièmement, il cherchait à modifier le système d'entraînement, de sorte que celui-ci se concentre davantage sur le type de tâches que les élèves des écoles militaires auraient à effectuer. Troisièmement, il voulait réorienter la recherche et le

Imaginary War? Examining Peacetime functions and Changes of Army Doctrine, (Harvard University : thèse de doctorat, 1988), 149-154.

³ FM 100-5 (1976), *Operations*, cité dans Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 41.

développement pour que les armes soient développées en fonction des besoins de la doctrine et non en fonction des possibilités technologiques. Pour accomplir tout cela, le général DePuy devait prioritairement réorienter la doctrine militaire américaine⁴. Comme le note Romjue : « The importance that DePuy attached to a reorientation of tactical doctrine was evident in the decision to transfer primary staff responsibility for FM 100-5 from the Combined Arms Center at Fort Leavenworth to TRADOC in 1975⁵. »

La guerre du Yom Kippur offrit à DePuy les éléments qu'il désirait pour formuler sa nouvelle doctrine. Selon lui, cette guerre marquait bien la différence entre les guerres de l'avenir et les guerres du passé. La nouvelle doctrine, formulée essentiellement par le général, tenait compte du fait que toutes les guerres futures, peu importe où elles se dérouleraient, seraient semblables à la guerre du Yom Kippur. Le Viêtnam et ses « leçons » étaient relégués aux oubliettes⁶. La défense active demeurait cependant une doctrine d'attrition par excellence.

L'armée reconnaissait qu'il y avait eu beaucoup de changements (principalement technologiques) dans les années 1960, et que ceux-ci n'avaient pas encore été exploités. Il s'agissait, entre autres, de l'introduction d'armes antichars à longue portée, de l'amélioration de la portée et du calibre des obus d'artillerie, des hélicoptères, etc. Le manuel FM 100-5 de 1976 tenait compte de ces développements technologiques; ceux-ci n'augmentaient pas seulement la violence et la létalité du champ de bataille, ils influaient sur la mobilité, la capacité de combattre de nuit, les

⁴ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 167-173.

⁵ John L. Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle : The Development of Army Doctrine, 1973-1982*, (Fort Monroe : Historical Office, United States Army Training and Doctrine Command, 1984), 5.

⁶ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 169-175.

communications, la guerre électronique, etc. Bref, le nouveau manuel mettait l'accent sur ces avantages technologiques favorisant la puissance de feu, ainsi que sur la nécessité de se préparer à combattre sans bénéficier de la supériorité numérique. Le manuel ne rejetait pas le principe de manœuvre. Selon le FM 100-5 (1976), le succès tenait à la capacité de concentrer la puissance de feu. Les unités devaient donc être mobiles pour assurer cette concentration. La doctrine insistait sur la manœuvre, conçue comme la capacité de mouvoir les troupes pour maximiser la puissance de feu. Les rapports des forces et les listes de vérification (*checklist*) devaient être suivis à la lettre par les commandants des unités de combat. Comme le décrit Sheehan :

As a result of the specific language and direction of the manual (which failed to reward, if not discourage, original military thinking); the lack of operational reserves; and an approach ground in battlefield management and techniques of systems analysis, the Active Defense effectively eliminated any emphasis on the art of command at the operational level. Instead, the total emphasis was on suboptimization at the tactical level of warfare. In effect, the Active Defense eliminated the operational level of warfare as an area for independent consideration.⁷

La défense active représentait, dans ce sens, l'apogée de l'attrition et de l'approche managériale de la guerre.

Les critiques à l'égard de la défense active

La défense active fit l'objet de critiques virulentes, tant chez les militaires que chez les analystes civils. Les militaires, qui avaient toujours favorisé l'offensive, critiquaient surtout le fait que le document FM 100-5 de 1976, selon eux, accordait la

⁷ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 202-203. Pour la doctrine de la défense active, voir Doughty, *The Evolution Of US Army Tactical Doctrine*, 40-46; Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*, 1-21.

prépondérance à la défensive en raison de la nouvelle létalité de l'armement moderne. Pourtant, le concept de défense active ne faisait que mettre au même niveau défensive et offensive.

The manual departed from the American Army's traditional preference for the offensive as the decisive form of warfare to give a new emphasis to the virtues of the defense, to the extent that some readers interpreted it as asserting the superiority of the defensive in war. Without actually going that far, the manual suggested that an active defense could exploit the lethality of modern weaponry to destroy a major portion of the enemy's forces before the transition to an American offensive could occur.⁸

La défense active n'était qu'une façon de combattre contre des forces supérieures en nombre. Le manuel mettait l'accent sur la nécessité de concentrer les forces disponibles pour obtenir le maximum d'effets sur l'ennemi. L'insistance sur ce point était telle que le manuel prescrivait des rapports de force immuables à respecter en position défensive et offensive. Dans le cadre de cette doctrine, la science de la guerre triomphait sur l'art de la guerre. Les militaires ne critiquèrent donc pas les fondements de la défense active, c'est-à-dire les principes d'attrition, de rapports des forces, d'analyses de système, mais plutôt le sacro-saint principe de l'offensive qu'ils croyaient malmené.

Pourtant, le général Donn A. Starry avait conseillé au général DePuy de convaincre d'abord les autres commandants de l'armée avant de publier sa nouvelle doctrine afin d'éviter les critiques. Cependant, pour le général DePuy, le dialogue avec les commandants des unités de combat, les écoles militaires, le *U.S. Army Command and General Staff College* et le *Army War College* avait été loin d'être

⁸ Russell F. Weigley, *History of the United States Army*, Enlarged Edition, (Bloomington : Indiana University Press, 1984), 578.

prioritaire. Le 23 juillet 1974, le général DePuy avait envoyé la première version du nouveau concept de défense active aux divers commandants de l'armée. En théorie, le document visait à obtenir le consensus, mais en pratique, DePuy n'avait jamais désiré voir un débat entamé sur cette question. Les critiques furent enjoins de se taire ou même censurés⁹. Aussi, DePuy avait rejeté systématiquement les variantes que lui avaient proposées ses subordonnés et avait complété lui-même les chapitres tactiques, avec l'aide des généraux Starry et Gorman. Comme le souligne encore Sheehan : « DePuy appears quite willing and able to pursue doctrinal change on his own, maintaining but a fiction of collaboration, and permitting no more than limited appeasement¹⁰ ».

Le général DePuy avait sous-estimé l'effort nécessaire pour diffuser et faire accepter sa doctrine. En juillet 1977, le général Starry devint le commandant du TRADOC et entreprit immédiatement de réviser le FM 100-5 (1976). Le général DePuy avait sans doute cru que des changements pouvaient être facilement imposés dans un système hiérarchique. Son expérience démontrait qu'un individu, seul, ne pouvait pas formuler une nouvelle doctrine et réorienter la pensée de l'armée. Le général DePuy s'était lui aussi heurté à la rigidité de la culture militaire américaine.

⁹ À l'été de 1976, William S. Lind écrit un article très critique à l'égard des idées du nouveau FM 100-5. La revue *Military Review* acheta les droits pour ensuite refuser de publier l'article. En octobre 1976, sous le nom de John Patrick, un article parut dans le *Armed Forces Journal* intitulé « Banned At Fort Monroe, Or the Article the Army Doesn't Want You to Read ». En mars 1977, le *Military Review* publia l'article de Lind. L'article a été de nouveau publié, avec toute l'histoire, en 1997. Voir William S. Lind, « Some Doctrinal Questions for the United States Army », *Military Review* janvier-février (1997), <http://www-cgsc.army.mil/milrev>

¹⁰ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 195.

De Jomini à Clausewitz? Le concept de l'AirLand Battle

Le concept de l'AirLand Battle est unique puisqu'il représente une révolution dans la tradition militaire américaine. L'AirLand Battle s'est développé à partir de la notion de défense active. Le général Starry a entrepris de modifier ce concept dès sa nomination en 1977. Devant l'insatisfaction des officiers, les critiques des analystes civils et le manque d'attention qu'accordait la défense active, selon lui, aux forces de second échelon (*follow-on forces*) des Soviétiques, le général Starry voulut corriger le concept de défense active, tout en faisant preuve de plus de souplesse que le général DePuy.

L'armée s'inquiétait de plus en plus du développement et de la modernisation des forces soviétiques. C'est pourquoi les officiers du TRADOC et du V^e Corps construisirent un modèle mathématique sur ordinateur, dont la vocation était d'étudier la bataille décisive envisagée en Europe. C'était pousser le concept d'attrition à l'extrême. L'art de la guerre se voyait remplacé par la modélisation. L'exercice révéla que, peu importe l'effort des alliés, les troupes du Pacte de Varsovie l'emporteraient.

Confrontés à ce problème de la supériorité des forces soviétiques, certains analystes ont réalisé qu'il fallait interdire l'accès au champ de bataille aux forces ennemies de second échelon (les forces en réserve). Le concept de l'AirLand Battle était né.

The AirLand Battle concept was described as an approach to military operations that realized the full potential of U.S. forces by blending the notions of extending the battlefield and integrating conventional, nuclear, chemical, and electronic means to permit attack of the enemy to the full depth of his formations. The concept aimed for early offensive action,

both in the air and on land, in order to end the battle on U.S. terms.¹¹

Remporter le premier combat ne se faisait plus en concentrant ses forces, mais en mettant l'accent sur la mobilité. Il fallait déséquilibrer psychologiquement et physiquement l'ennemi et ainsi reprendre l'initiative¹². Les forces alliées, inférieures en nombre, devaient donc effectuer des manœuvres rapides, imprévisibles et brutales. L'idée était de retenir le deuxième groupe soviétique pendant que le premier était battu, le principal moyen pour y arriver était évidemment de recourir à l'aviation.

L'armée de terre, avec son concept d'AirLand Battle, voulait profiter au maximum des nouveautés technologiques et de la nouvelle coopération de l'armée de l'air. Cette dernière avait observé la guerre du Yom Kippur qui avait démontré la vulnérabilité des avions de combat sur le champ de bataille. En fait, la quantité et la létalité des armes antiaériennes soviétiques semblaient rendre presque impossible la survie des avions de combat près du front. Par conséquent, le concept d'AirLand Battle ouvrait aux forces aériennes la perspective d'une nouvelle mission plus praticable que le soutien rapproché des troupes au sol¹³.

Une révolution doctrinale?

Le concept d'AirLand Battle fut introduit dans le manuel FM 100-5 en 1982. Cette innovation fut plutôt bien accueillie. Ce concept mettait quelque peu de côté la modélisation, les rapports de force et la puissance de feu pour faire place à la dimension opérationnelle. L'armée américaine donnait à nouveau la primauté à la

¹¹ Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*, 45.

¹² Weigley, *History of the United States Army*, 579.

¹³ Sheehan, *Preparing for an Imaginary War*, 262-264.

manœuvre et s'ouvrait au niveau opérationnel de la guerre. En raison de cela, les Américains se perçurent comme de nouveaux adeptes de Clausewitz. Ce dernier, contrairement à Jomini, ne croyait pas aux principes scientifiques de la guerre. Les Américains étaient-ils devenus, du jour au lendemain, des adeptes de Clausewitz? Et Jomini était-il relégué aux oubliettes? Bien que l'AirLand Battle suggère une révolution doctrinale, celle-ci n'eut pas lieu, et ceci pour trois raisons.

Premièrement, il faut comprendre que le concept d'AirLand Battle trouve son origine dans une vision très statique de la confrontation OTAN – Pacte de Varsovie. Dans cette perspective, l'armée de l'air, de façon indépendante, avait pour mission *d'écraser* les forces de second échelon soviétique, les empêchant de renforcer les forces de premières lignes¹⁴. Il suffisait, dans ce cadre, de calculer les rapports de force. Comme Leonhard le note : « What began as a new, sensational way to express a need for interdiction became a calculated boast that aircraft alone could destroy or disrupt all uncommitted forces¹⁵ ». Sous cet angle, l'AirLand Battle reflète l'approche managériale de la guerre et le culte de la technologie des militaires américains.

Deuxièmement, il est également difficile de croire en la conversion des Américains à Clausewitz. Nous pouvons avancer que cette redécouverte de Clausewitz est plus un exercice de rhétorique qu'autre chose. En effet, Clausewitz aurait été horrifié à l'idée de principes universels de la guerre. Selon lui, le meilleur

¹⁴ Voir, Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*; Harry G. Summers, Jr., *On Strategy II : A Critical Analysis of the Gulf War*, (New York : Dell Publishing, 1992), 140-150; Bruno Colson, *La culture stratégique américaine. L'influence de Jomini*, (Paris : Economica, 1993), chapitre 14; William R. Richardson, « FM 100-5 : The AirLand Battle in 1986 », *Military Review* janvier-février (1997), <http://www-cgsc.army.mil/milrev>; Robert R. Leonhard, *The Art of Maneuver. Maneuver-Warfare Theory and AirLand Battle*, (Novato : Presidio, 1991).

¹⁵ Leonhard, *The Art of Maneuver*, 159. Voir aussi Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*, 53.

des plans, même si appuyé par les meilleurs principes, ne peut pas prédire l'imprévisible¹⁶. Pourtant, alors que le manuel FM 100-5 de 1976 avait pour ainsi dire écarté les principes de guerre, la version de 1982 prônait un retour à ces principes fondamentaux¹⁷. La révision, en 1986, du manuel FM 100-5 allait même les inclure et dissiper tout doute de la conversion américaine à Clausewitz. En effet, croire en des principes scientifiques de la guerre implique de distinguer la guerre du politique, et reflète une approche managériale de la guerre. Selon Jomini, peu importe le contexte stratégique, les principes s'appliquent, car ils sont universels. Au contraire de Clausewitz, Jomini aurait sans doute adoré le manuel FM 100-5 de 1986¹⁸.

Troisièmement, malgré l'accent mis sur la manœuvre, l'AirLand Battle, au fond, visait à positionner ses forces pour écraser l'ennemi (profiter de sa supériorité numérique et technique). Lorsque nous tenons compte de la définition de la manœuvre contenue dans le FM 100-5 de 1982, il est difficile de ne pas l'associer à celle du mouvement. « [Maneuver is] the means of concentrating forces in critical areas to gain and to use the advantages of surprise, psychological shock, position, and momentum which enable smaller forces to defeat larger ones ». Ainsi, la définition semble convenir aux prémisses de la guerre de manœuvre, mais plus loin, le manuel ajoute : « it is the employment of forces through movement supported by fire to achieve a position of advantage from which to destroy or threaten destruction of the

¹⁶ « he [Clausewitz] specifically rejected the notion that there could be any well-defined body of particular rules or principles that universally dictated one form of behavior rather than another ». Bernard Brodie, *War and Politics*, (New York : the Macmillan Company, 1973), 446. Voir Carl von Clausewitz, *On War*, édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret, (Princeton : Princeton University Press, 1976).

¹⁷ Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*, 55; Colson, *La culture stratégique américaine*, 271.

¹⁸ Voir Clausewitz, *On War*; John Shy, « Jomini », dans Peter Paret, dir., *Makers of Modern of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, (Princeton : Princeton University Press, 1986), 143-185; Colin S. Gray, *War, Peace, and Victory. Strategy and Statecraft for the Next Century*, (New York : A Touchstone Book, 1990), 91-94; Russell W. Glenn, « No More Principles of War? », *Parameters* 28 (1998), 48-66.

enemy¹⁹ ». Le concept de l'attrition perçoit la manœuvre comme n'ayant qu'un seul but : positionner les forces armées en vue de combattre²⁰. Le FM 100-5 de 1982 ne fit que flirter avec l'idée de manœuvre. Robert R. Leonhard l'exprime bien :

[T]he developers of AirLand Battle have flirted with maneuver but have been unable to shake American military traditions of the past. While ALB represents an attempt to break with doctrinal problems of the Vietnam era, the irresistible siren song of technology, firepower, and mass destruction continues to lure American thought back to the 'battle calculus' of attrition.²¹

Les éditions de 1986 et de 1993 du FM 100-5, ainsi que la guerre du Golfe, vont confirmer l'analyse de Leonhard. La technologie a une fois de plus renforcé la culture militaire américaine. En 1991, la révolution de l'information met plus que jamais l'accent sur les approches scientifiques et managériales de la guerre. À l'aube du XXI^e siècle, les Américains semblent donc plus que jamais attachés aux notions fondamentales de la guerre d'attrition.

La guerre du Golfe et les années 1990

Il est sans doute possible de percevoir la doctrine de l'AirLand Battle à la fois comme une doctrine d'attrition et de manœuvre. L'édition de 1982 du FM 100-5 était, dans ce sens, unique et laissait percevoir de fortes tendances réformistes. Il faut cependant noter la persistance avec laquelle les caractéristiques de la culture militaire américaine refont surface. L'édition de 1986 du FM 100-5 n'était pas très différente de celle de 1982, mais le retour au formalisme à la Jomini est sensible. Mais, même

¹⁹ FM 100-5 (1982), cité dans Romjue, *From Active Defense to AirLand Battle*, 69.

²⁰ Leonhard, *The Art of Maneuver*, 179.

²¹ *Ibid.*, 186.

si nous donnons raison à ceux qui prétendent que l'AirLand Battle représente le retour aux sources et la victoire de la sagesse sur la technologie²², la guerre du Golfe semble démontrer le conservatisme doctrinal de l'armée américaine. Elle nous a montré que l'AirLand Battle consistait simplement à combiner la technologie et les principes classiques de doctrine d'attrition et d'anéantissement²³.

Parce que la guerre du Golfe s'est terminée si rapidement et de façon si décisive, certains ont présumé qu'il s'agissait d'une guerre de manœuvre. Plusieurs éléments le laissent croire, entre autres la décision de Schwarzkopf de redéployer le VII^e et le XVIII^e Corps à l'ouest, après le début de la campagne aérienne, pour envelopper l'ennemi et l'attaquer par le flanc²⁴. Martin van Creveld conclut toutefois que la guerre du Golfe était un piètre exemple de guerre de manœuvre. Il affirme que la campagne fut victorieuse simplement en raison de la supériorité militaire écrasante des États-Unis. Les forces alliées n'ont manifesté ni souplesse ni initiative dans l'exécution des manœuvres. Nous ne pouvons pas dire non plus que les offensives terrestres constituent un exemple de manœuvre opérationnelle. Les diverses opérations furent contrôlées et dirigées de façon très rigide. Suivant Creveld : « more thought was given to keeping one's units abreast of each other than to rapid movement with the aim of penetrating deep into the Iraqi rear²⁵ ». D'autres observateurs ont souligné que la chaîne de commandement était très centralisée et que

²² Summers semble persuader que les officiers, tels les généraux Colin Powell et Norman Schwarzkopf qui étaient major ou colonel pendant le Viêtnam, ont inspiré par leurs critiques l'AirLand Battle. Ces officiers et la doctrine de l'AirLand Battle seraient les seuls responsables de l'immense succès américain dans le Golfe. Selon Summers, il semble que les majors et les colonels du Viêtnam étaient imprégnés de sagesse et connaissaient les mérites de la doctrine de manœuvre et les enseignements de l'histoire militaire. Summers, *On Strategy II*.

²³ Colson, *La culture stratégique américaine*, 288-290.

²⁴ Pour d'autres exemples et une évaluation de la campagne, voir Leonhard, *The Art of Maneuver*, 267-299.

²⁵ Martin van Creveld, *Air Power and Maneuver Warfare*, (Maxwell : Air University Press, 1994), 219-220.

le déroulement des combats s'est effectué comme à la parade²⁶. Autrement dit, les Américains ont combattu d'une manière méthodique et contraire à la doctrine de manœuvre.

La doctrine militaire de l'après-guerre

En 1993, la nouvelle édition du manuel FM 100-5 a clairement consacré la doctrine d'attrition et rejeté les nouveautés introduites par l'AirLand Battle. La disparition de la menace soviétique, l'intangibilité des nouvelles menaces et la recherche par les États-Unis d'un nouvel ordre mondial axé sur le droit international, caractérisaient le contexte de l'après-guerre. Ce manuel souligne nettement la volonté américaine de déployer une puissance militaire écrasante, capable de remporter des victoires décisives. L'armée américaine doit pouvoir, dans le contexte de l'après-guerre froide, assurer ou restaurer le plus rapidement possible les conditions politiques et économiques de la prospérité dans les zones affectées par les conflits²⁷. La conception du combat demeure la même : il s'agit d'annihiler totalement l'armée ennemie.

Au cours des années 1990, l'armée fit des efforts pour passer de l'âge industriel à l'âge de l'information²⁸. Les manuels FM 100-5 de 1993 et de 1998 confirment cette tendance²⁹. Les Américains semblent croire que leur « supériorité

²⁶ Voir Leonhard, *The Art of Maneuver*, 267-299; Richard D. Hooker, Jr., « The Mythology Surrounding Maneuver Warfare », *Parameters* 23 (1993), 36; Richard M. Swain, *'Lucky War' : Third Army in Desert Storm*, (Fort Leavenworth : U.S. Army Command and General Staff College Press, 1997).

²⁷ Olivier Lepick, « Évolutions doctrinales dans l'armée de terre des États-Unis », *Défense nationale* 51 (1995), 83-88.

²⁸ Reimer affirme cet effort de réorganisation de l'armée vers l'âge de l'information. Dennis J. Reimer, « The Army After Next : Revolutionary Transformation », *Strategic Review* 27 (1999), 41.

²⁹ Pour une analyse des manuels FM 100-5 de 1993 et 1998, voir, entre autres, Frederick M. Franks Jr., « Full-Dimensional Operations : A Doctrine for an Era of Change », *Military Review* janvier-février (1997) <http://www-cgsc.army.mil/milrev>; Frederick Kagan, « Army Doctrine and Modern War : Notes Toward a New Edition of FM

informatique » leur permettra de conserver leur statut de superpuissance dans l'environnement international du XXI^e siècle. L'analyse des problèmes militaires et stratégiques, par le biais de méthodes quantitatives, est plus que jamais la norme. Les Américains sont plus sûrs d'eux que jamais en ce qui concerne leur supériorité matérielle et leur capacité d'écraser militairement leurs ennemis. Williamson Murray suggère que les élites militaires américaines manifestent ainsi leur perte de contact avec la réalité complexe des relations internationales. Murray ajoute d'ailleurs : « The American military culture has returned to Robert MacNamara's [sic] notions that we live in a mechanistic world where sufficient computing power will allow not only perfect prediction, but also the ability to control the 'battlespace' absolutely³⁰ ». Pour le moment, il semble qu'aux États-Unis, la doctrine d'attrition ait triomphé de la doctrine de manœuvre.

Toutefois, cette façon de penser la guerre a des conséquences. La plus évidente est sans doute la volonté américaine de substituer les pertes matérielles aux pertes humaines. Les Américains, forts de leur supériorité matérielle, semblent de moins en moins bien accepter les pertes humaines au sein de leurs forces armées. Le Kosovo a mis en évidence cette réticence à engager des troupes au sol, surtout lorsque les intérêts nationaux ou les objectifs stratégiques ne sont pas clairs. Les pressions qui s'exercent sur l'armée et le gouvernement sont politiques, économiques, mais également culturelles. La société américaine a perdu le sens du sacrifice au service

100-5 », *Parameters* 27 (1997), 134-151; John M. Spiszer, « FM 100-5 and Information Age Warfare », *Military Review* septembre-octobre (1997), <http://www-cgsc.army.mil/milrev>; Michael McCormick, « The New FM 100-5 : A Return to Operational Art », *Military Review* septembre-octobre (1997), <http://www-cgsc.army.mil/milrev>; Glenn, « No More Principles of War? ».

³⁰ Williamson Murray, « The Emerging Strategic Environment : An Historian's Thoughts », *Strategic Review* 27 (1999), 37-38.

de l'État. Ce sentiment s'est accentué depuis la guerre du Viêtnam et le scandale du Watergate. Comme le notent Sapolsky et Shapiro : « deaths 'for state purposes' must be shown to be necessary, purposeful, and unavoidable. Together with the belief, encouraged by military and political leaders, that war can be -- indeed should be -- free of American casualties, this distrust can lead some to argue that any such deaths are the result of government incompetence or deceit³¹ ». Puisque l'organisation militaire américaine reflète le développement culturel de la société américaine, il n'est pas surprenant de constater cette réticence.

De plus, les Américains devraient se méfier de leur « dieu » technologique. En effet, comme l'avance Chris C. Demchak, la complexité croissante des machines de guerre engendre une complexification des organisations militaires. Le manque d'information, inhérent aux systèmes complexes, produit un cercle vicieux. En effet, les tentatives des dirigeants de réduire les incertitudes des nouveaux systèmes d'arme engendrent l'augmentation des incertitudes organisationnelles. Par conséquent, une organisation militaire plus complexe éprouvera de plus grands problèmes lorsqu'elle devra agir en temps de guerre. Les relations organisationnelles étant plus complexes, les mécanismes de transfert d'information au sein de l'organisation changent. Ainsi, les résultats deviennent-ils non seulement imprévisibles, mais parfois indésirables³².

³¹ Harvey M. Sapolsky et Jeremy Shapiro, « Casualties, Technology, and America's Future Wars », *Parameters* 26 (1996), 127. Voir aussi Karl W. Eikenberry, « Take No Casualties », *Parameters* 26 (1996), 109-118; John A. Gentry, « Military Force in an Age of National Cowardice », *The Washington Quarterly* 21 (1998), 179-191; Joseph J. Collins, « The Complex Context of American Military Culture: A Practitioner's View », *The Washington Quarterly* 21 (1998), 213-228; Jeffrey D. McCausland, « Governments, Societies, and Armed Forces: What the Gulf War Portends », *Parameters* 29 (1999), 2-21; William R. Hawkins, « Imposing Peace: Total vs. Limited Wars, and the Need to Put Boots on the Ground », *Parameters* 30 (2000), 72-82.

³² Chris C. Demchak, *Military Organizations, Complex Machines. Modernization in the U.S. Armed Services*, (Ithaca : Cornell University Press, 1991).

Conclusion

Une fois de plus, il semble que la culture de l'armée de terre américaine a influencé le développement de sa doctrine. La défense active est une doctrine d'attrition par excellence. Elle est conforme à la perception américaine de la guerre. Elle s'appuie fortement sur la technologie et demande l'application méthodique de la force.

Quant à la doctrine de l'AirLand Battle, elle s'appuie également sur la technologie. L'aviation américaine devait identifier et détruire les forces soviétiques de second échelon grâce à des systèmes de détection perfectionnés et des armes de précision. Le simple respect des rapports de force suffisait à arrêter l'avancée de l'ennemi. La Guerre du Golfe a également démontré l'approche managériale de la guerre et l'usage méthodique des forces armées.

L'examen des manuels FM 100-5 de 1993 et 1998 suggère aussi que la culture joue un rôle important sur le comportement de l'armée de terre et sur la formulation de sa doctrine. Les technologies de l'information doivent être intégrées aux nouveaux systèmes d'arme afin de pouvoir contrôler totalement le champ de bataille.

CONCLUSION

Ce mémoire avait pour objectif de comprendre la place de la doctrine dans la politique de sécurité et la stratégie d'un État. Pour ce faire, nous avons clarifié les concepts pertinents à l'étude des doctrines militaires. Nous avons pu constater que la doctrine militaire est importante, car elle nous renseigne sur la propension des États à faire la guerre.

Ce mémoire visait également à expliquer le développement des doctrines militaires. Après avoir souligné la complémentarité des différentes approches théoriques, notre approche culturelle nous a permis de mettre en évidence l'importance de la personnalité des armées dans la formulation des doctrines.

Les événements que nous avons analysés suggèrent qu'apporter des changements dans un système de valeur bien implanté dans une organisation n'est pas nécessairement facile. Un individu, aussi innovateur que le général DePuy, ne peut pas formuler une nouvelle doctrine et croire que l'armée va se réorganiser et se procurer de nouveaux systèmes d'armes. Toute réforme doit tenir compte de la culture d'une organisation.

Il existe aussi, évidemment, des intérêts institutionnels qui favorisent le *statu quo*. L'attrition est une forme de combat beaucoup plus simple que la manœuvre. Elle fait appel à des concepts comme ceux de la puissance de feu et des rapports de

force, alors que la manœuvre fait appel à des notions plus subtiles comme la psychologie de l'adversaire, la surprise et la mobilité. Les concepts propres à la guerre d'usure sont quantifiables et statiques et permettent ainsi la justification scientifique des budgets de l'armée. De plus, une doctrine de manœuvre demande une structure de force décentralisée et souple. Les systèmes d'arme doivent être plus petits, plus mobiles et adaptables à tous les contextes. Cela suggère des budgets moins importants, ce qui va à l'encontre des intérêts organisationnels de l'armée.

Nous devons toutefois admettre qu'isoler l'influence du facteur culturel est problématique. Les facteurs systémiques et institutionnels ont, sans contredit, influencé la formulation de la doctrine militaire américaine. Il faut comprendre que, depuis 1945, la doctrine militaire américaine s'est formulée dans une vision très statique de la confrontation OTAN – Pacte de Varsovie. Dans cette perspective, l'armée de terre américaine a développé sa doctrine en vue d'une guerre mondiale en Europe. De plus, l'invention de l'arme nucléaire a modifié, entre autres, les rapports de force entre les trois armées. L'armée de terre et la marine se sont d'abord senties menacées par l'armée de l'air et son monopole nucléaire. Il est évident que les événements internationaux provoquent des réactions des États. Nous croyons toutefois que ces réactions sont interprétées par la culture. La question est donc de savoir jusqu'à quel point les facteurs systémiques influencent la formulation des doctrines militaires.

L'environnement politique national a également eu une influence sur le développement de la doctrine militaire américaine depuis 1945. La dynamique

politique à l'intérieur du Pentagone a certainement eu des répercussions sur le développement de la doctrine. La division « pentomic » était une réponse de l'armée de terre américaine à un environnement perçu comme menaçant. Les intérêts organisationnels de l'armée de terre américaine ont, sans aucun doute, influencé la doctrine. Par exemple, la doctrine de défense active devait permettre de justifier les achats de nouveaux systèmes d'armement.

Finalement, nous pouvons affirmer que l'approche culturelle complète très bien les approches structurelles et institutionnelles, car elle nous informe sur la nature des intérêts des acteurs. Il faudrait cependant tenter de développer une approche qui tient compte des facteurs systémiques, institutionnels et culturels.

Nous n'avons cependant pas identifié les conditions qui permettent un changement fondamental de doctrine. Il serait donc intéressant de les connaître. Comment la culture se modifie-t-elle? Sous quelles conditions la doctrine change-t-elle? Il serait aussi intéressant de savoir la valeur de la doctrine sur le champ de bataille. Les armées se battent-elles véritablement selon leur doctrine officielle, ou selon leur culture militaire? Il faudrait ainsi approfondir la question du rôle de la doctrine. Quel rôle l'armée américaine donne-t-elle à sa doctrine? La doctrine pour l'armée est-elle plus un instrument militaire ou politique? Ces questions nous aideraient certainement à vérifier le poids des influences structurelles, institutionnelles et culturelles.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, Martin P. 1995. « Peace Enforcement Versus American Strategic Culture ». *Strategic Review* 23 (1) : 14-22.
- Allison, Graham T. 1971. *Essence of Decision: Explaining the Cuban Military Crisis*. Boston: Little, Brown.
- Art, Robert J. 1992-3. « A US Military Strategy for the 1990s : Reassurance Without Dominance ». *Survival* 34 (4), 3-23.
- Art, Robert J. 1998-9. « Geopolitics Updated : The Strategy of Selective Engagement ». *International Security* 23 (3), 79-113.
- Avant, Deborah D. 1993. « The Institutional Sources of Military Doctrine : Hegemons in Peripheral Wars ». *International Studies Quarterly* 37 (décembre) : 409-430.
- Avant, Deborah D. 1994. *Political Institutions and Military Change. Lessons from Peripheral Wars*. Ithaca : Cornell University Press.
- Badie, Bertrand et Marie-Claude Smouts. 1999. *Le retournement du monde. Sociologie de la scène internationale*. 3^e édition. Paris : Presses de Sciences Po et Dalloz.
- Bartlett, Henry C. et G. Paul Holman. 1992. « Grand Strategy and the Structure of U.S. Military Forces ». *Strategic Review* 20 (2) : 9-22.
- Beaumont, Roger A. 1993. *Joint Military Operations. A Short History*. Westport : Greenwood Press.
- Bellows, Thomas J. 1983. « Lessons Yet to Be Learned ». *Society* 21 (1) : 23-26.
- Bergerson, Frederic A. 1980. *The Army Gets an Air Force. Tactics of Insurgent Bureaucratic Politics*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Betts, Richard K. 1999. « Must War Find a Way. A Review Essay ». *International Security* 24 (automne) : 166-198.
- Blaufarb, Douglas S. 1977. *The Counterinsurgency Era: U.S. Doctrine and Performance. 1950 to the Present*. New York : The Free Press.
- Boyer, Yves. 1985. *Les forces classiques américaines. Structures et stratégies*. Paris : Fondation pour les études de défense nationale.
- Brodie, Bernard. 1973. *War and Politics*. New York : The Macmillan Company.
- Brower, Michael J. 1999. « Civil-Military Conflict at the Pentagon? Let's Hope So... ». *Military Review* novembre-décembre 1999. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Builder, Carl H. 1989. *The Masks of War. American Military Styles in Strategy and Analysis*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Bull, Hedley. 1995. *The Anarchical Society. A Study of Order in World Politics*. 2^e éd. New York : Columbia University Press.
- Buzan, Barry. 1991. *People, States and Fear : An Agenda for International Security Studies in the Post-Cold War Era*. 2^e éd. Boulder : Lynne Rienner.

- Carver, Michael. 1986. « Conventional Warfare in the Nuclear Age ». Dans Makers of Modern of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age. Peter Paret, dir. Princeton : Princeton University Press. 779-814.
- Cimbala, Stephen J., dir. 1986. *The Reagan Defense Program. An Interim Assessment*. Wilmington : Scholarly Resources Inc.
- Clausewitz, Carl von. 1976. *On War*. Édité et traduit par Michael Howard et Peter Paret. Princeton : Princeton University Press.
- Cohen, Andrew et Beth Heinsohn. 1990. *The Department of Defense*. New York : Chelsea House Publishers.
- Collins, Joseph J. 1998. « The Complex Context of American Military Culture : A Practitioner's View ». *The Washington Quarterly* 21 (automne) : 213-228.
- Colson, Bruno. 1993. *La culture stratégique américaine. L'influence de Jomini*. Paris : Économica.
- Constantineau, Philippe. 1998. *La doctrine classique de la politique étrangère*. Montréal: L'Harmattan.
- Coutau-Bégarie, Hervé. 1999. *Traité de stratégie*. 2^e éd. Paris : Economica.
- Cox, Robert W. 1986. « Social Forces, States and World Orders : Beyond International Relations Theory ». Dans Neorealism and Its Critics. Robert O. Keohane, dir. New York : Columbia University Press. 204-254.
- Cox, Robert W. 1992. « Multilateralism and World Order ». *Review of International Studies* 18 (2) : 161-180.
- Cox, Robert W. 1995. « Civilizations : Encounters and Transformation ». *Studies in Political Economy* 47 : 7-31.
- Davis, James W. Jr, Bernard I. Finel, Stacie E. Goddard et Stephen Van Evera. 1998-9. « Correspondence. Taking Offense at Offense-Defense Theory ». *International Security* 23 (hiver) : 179-206.
- Demchak, Chris C. 1991. *Military Organizations, Complex Machines. Modernization in the U.S. Armed Services*. Ithaca : Cornell University Press.
- De Montbrial, Thierry et Jean Klein, dir. 2000. *Dictionnaire de stratégie*. Paris: Presses universitaires de France.
- Doughty, Robert A. 1979. *The Evolution of US Army Tactical Doctrine, 1946-76*. Fort Leavenworth : Leavenworth Papers, US Army Command and General Staff College.
- Doughty, Robert A. 1985. *The Seeds of Disaster. The Development of French Army Doctrine 1919-1939*. Hamden : Archon Books.
- Downing, Wayne A. 1997. « Firepower, Attrition, Maneuver – US Army Operations Doctrine : A Challenge for the 1980s and Beyond ». *Military Review* janvier-février 1997.
<http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Doyle, Michael W. 1997. *Ways of War and Peace. Realism, Liberalism, and Socialism*. New York : W.W. Norton & Company.

- Dunnigan, James F. et Austin Bay. 1992. *From Shield to Storm. High-Tech Weapons, Military Strategy, and Coalition Warfare in the Persian Gulf*. New York : William Morrow and Company, Inc.
- Eikenberry, Karl W. 1996. « Take No Casualties ». *Parameters* 26 (été) : 109-118. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- États-Unis. Secrétaire à la défense William S. Cohen. 2001. *Secretary of Defense. Annual Report to the President and the Congress*. <http://www.defenselink.mil>
- États-Unis. Department of Defense. Secrétaire à la défense William S. Cohen. 1997. *Report of the Quadrennial Defense Review*. <http://www.defenselink.mil/pubs/qdr/>
- États-Unis. 2001. *A Blueprint for New Beginnings. A Responsible Budget for America's Priorities*. Washington : <http://www.whitehouse.gov/news/usbudget/blueprint/bud06.html>
- Evans, David. 1985. « The Ten Commandments of Defense Spending ». *Parameters* 15 (4) : 76-81.
- Falk, Kevin L. et Thomas M. Kane. 1998. « The Maginot Mentality in International Relations Models ». *Parameters* 28 (été) : 80-92. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Ferris, Stephen P. et Timothy H. Jackson. 1994. « Economic Influences on the Development of U.S. Policy and Military Strategy ». *Strategic Review* 22 (automne) : 52-59.
- Foerster, Schuyler et Edward N. Wright, dir. 1990. *American Defense Policy*. 6^e édition. Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Franks, Frederick M., Jr. 1997. « Full-Dimensional Operations : A Doctrine for an Era of Change ». *Military Review* janvier-février 1997. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Freedman, Lawrence. 1986. « The First Two Generations of Nuclear Strategists ». Dans Makers of Modern of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age. Peter Paret, dir. Princeton : Princeton University Press. 735-778.
- Gansler, Jacques S. 1984. « Reforming the Defense Budget Process ». *The Public Interest* 75 (printemps) : 62-75.
- Gayvert, David R. 1999. « Leadership and Doctrinal Reform ». *Military Review* mai-juin 1999. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Gentry, John A. 1998. « Military Force in an Age of National Cowardice ». *The Washington Quarterly* 21 (automne) : 179-191.
- Glaser, Charles L. et Chaim Kaufmann. 1998. « What Is the Offense-Defense Balance and Can We Measure It? ». *International Security* 22 (printemps) : 44-82.
- Glenn, Russell W. 1998. « No More Principles of War? ». *Parameters* 28 (printemps) : 48-66. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Goldstein, Judith et Robert O. Keohane, dir. 1993. *Ideas and Foreign Policy. Beliefs, Institutions, and Political Change*. Ithaca : Cornell University Press.
- Gray, Colin S. 1990. *War, Peace, and Victory. Strategy and Statecraft for the Next Century*. New York: Touchstone.

- Gray, Colin S. 1993. *Weapons Don't Make War. Policy, Strategy, and Military Technology*. Lawrence : University Press of Kansas.
- Green, Donald et Ian Shapiro. 1994. *Pathologies of Rational Choice Theory : A Critique of Applications in Political Science*. New Haven : Yale University Press.
- Guertner, Gary L., dir. 1992. *The Search for Strategy. Politics and Strategic Vision*. Westport : Greenwood Press.
- Hampson, Fen Osler. 1985-6. « NATO's conventional doctrine : the limits of technological improvement ». *International Journal* 41 (hiver) : 159-188.
- Hawkins, William R. 2000. « Imposing Peace : Total vs. Limited Wars, and the Need to Put Boots on the Ground ». *Parameters* 30 (été) : 72-82.
<http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Hermet, Guy, Bertrand Badie, Pierre Birnbaum et Philippe Braud, dir. 1998. *Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques*. 3^e éd. Paris : Armand Colin.
- Hoffman, Frank G. 1995. « "Decisive Force" : A New American Way of War ? ». *Strategic Review* 23 (1) : 23-34.
- Hooker, Richard D. Jr. 1993. « The Mythology Surrounding Maneuver Warfare ». *Parameters* 23 (printemps), 30-38.
- Hooks, Gregory et Gregory McLauchlan. 1992. « Reevaluating Theories of U.S. War Making : Technology and Bureaucracy in Three Eras of Strategic Planning, 1939-1989 ». *Social Science Quarterly* 73 (2) : 437-456.
- Horton III, Frank B., Anthony C. Rogerson et Edward L. Warner III, dir. 1974. *Comparative Defense Policy*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Howard, Michael. 1991. « Men Against Fire : Expectations of War in 1914 ». Dans Military Strategy and the Origins of the First World War. Steven E. Miller, Sean M. Lynn-Jones et Stephen Van Evera, dir. Princeton : Princeton University Press. 3-19.
- Huntington, Samuel P.. 1959. *The Soldier and the State. The Theory and Politics of Civil-Military Relations*. Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press.
- Huntington, Samuel. 1984. « Defense Organization and Military Strategy ». *The Public Interest* 75 (printemps) : 20-46.
- Huntington, Samuel. 1997. *Le choc des civilisations*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Ikenberry, G. John. 1998-9. « Institutions, Strategic Restraint, and the Persistence of American Postwar Order ». *International Security* 23 (3), 43-78.
- Jervis, Robert. 1978. « Cooperation under the Security Dilemma ». *World Politics* 30 (janvier): 167-214.
- Johnston, Alastair I. 1995. « Thinking about Strategic Culture ». *International Security* 19 (printemps) : 32-64.

- Johnston, Paul. 2000. « Doctrine Is Not Enough : The Effect of Doctrine on the Behavior of Armies ». *Parameters* 30 (automne) : 30-39. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Kagan, Frederick. 1997. « Army Doctrine and Modern War : Notes Toward a New Edition of FM 100-5 ». *Parameters* 27 (printemps) : 134-151. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Katzenstein, Peter J. et Nobuo Okawara. 1993. *Japan's National Security. Structure, Norms and Policy Responses in a Changing World*. Ithaca : Cornell East Asia Series.
- Katzenstein, Peter J. 1996. *Cultural Norms and National Security. Police and Military in Postwar Japan*. Ithaca : Cornell University Press.
- Kennedy, Paul. 1991. « Grand Strategy in War and Peace : Toward a Broader Definition ». Dans Grand Strategy in War and Peace. Paul Kennedy, dir. New Haven : Yale University Press. 1-10.
- Kennedy, Paul, dir. 1991. *Grand Strategy in War and Peace*. New Haven : Yale University Press.
- Keohane, Robert O. 1984. *After Hegemony. Cooperation and Discord in the World Political Economy*. Princeton : Princeton University Press.
- Keohane, Robert O., dir. 1986. *Neorealims and Its Critics*. New York : Columbia University Press.
- Khalilzad, Zalmay M. et David A. Ochmanek, dir. 1997. *Strategic Appraisal 1997 : Strategy and Defense Planning for the 21st Century*. Santa Monica : RAND.
- Kier, Elizabeth. 1995. « Culture and Military Doctrine. France between the Wars ». *International Security* 19 (printemps) : 65-93.
- Kier, Elizabeth. 1997. *Imagining War. French and British Military Doctrine Between the Wars*. Princeton : Princeton University Press.
- King, Gary, Robert O. Keohane et Sidney Verba. 1994. *Designing Social Inquiry. Scientific Inference in Qualitative Research*. Princeton: Princeton University Press.
- Klare, Michael T. et Peter Kornbluh, dir. 1988. *Low-Intensity Warfare. Counterinsurgency, Proinsurgency, and Antiterrorism in the Eighties*. New York : Pantheon Books.
- Klare, Michael T. 1988. « The Interventionist Impulse : U.S. Military Doctrine for Low-Intensity Warfare ». Dans Low-Intensity Warfare. Counterinsurgency, Proinsurgency, and Antiterrorism in the Eightie. Michael T. Klare et Peter Kornbluh, dir. New York : Pantheon Books.
- Kohli, Atul, Peter Evans, Peter J. Katzenstein, Adam Przeworski, Susanne Hoerber Rudolph, James C. Scott et Theda Skocpol. 1995. « The Role of Theory in Comparative Politics. A Symposium ». *World Politics* 48 (octobre) : 1-49.
- Kurth, James. 1996. « America's Grand Strategy ». *The National Interest* 43 (printemps), 3-19.
- Langston, Thomas S. 2000. « The Civilian Side of Military Culture ». *Parameters* 30 (automne) : 21-29. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Layne, Christopher. 1997. « From Preponderance to Offshore Balancing : America's Future Grand Strategy ». *International Security* 22 (1), 86-124.

- Legro, Jeffrey W. 1994. « Military Culture and Inadvertent Escalation in World War II ». *International Security* 18 (printemps) : 108-142.
- Leonhard, Robert R. 1991. *The Art of Maneuver. Maneuver-Warfare Theory and AirLand Battle*. Novato : Presidio.
- Lepick, Olivier. 1995. « Evolutions doctrinales dans l'armée de terre des États-Unis ». *Défense nationale* 51 (juillet) : 83-97.
- Levite, Ariel. 1989. *Offense and Defense in Israeli Military Doctrine*. Boulder : Westview Press.
- Levy, Jack. 1984. « The Offensive/Defensive Balance of Military Technology : A Theoretical and Historical Analysis ». *International Studies Quarterly* 28 (mai) : 219-238.
- Lider, Julian. 1983. *Military Theory. Concept, Structure, Problems*. New York : St. Martin's Press.
- Lieber, Keir A. 2000. « Grasping the Technological Peace. The Offense-Defense Balance and International Security ». *International Security* 25 (été) : 71-104.
- Lind, William S. 1997. « Some Doctrinal Questions for the United States Army ». *Military Review* janvier-février 1997. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Luttwak, Edward N. 1979. « The American Style of Warfare and the Military Balance ». *Survival* 21 (2) : 57-60.
- Lynn-Jones, Sean M. 2001. « Does Offense-Defense Theory Have a Future? ». *Note de recherche* 12. Montréal : GERSI.
- Magenheimer, Heinz. 1999. *Hitler's War. Germany Key Strategic Decisions 1940-1945*. Londres : Cassell.
- Mandl, Martin. 1995. « Le conflit de faible intensité : analyse d'une conception américaine ». *Défense nationale* 51 (juillet) : 75-81.
- Mearsheimer, John J. 1983. *Conventional Deterrence*. Ithaca : Cornell University Press.
- Matthews, Lloyd J. et Dale E. Brown, dir. 1987. *Assessing the Vietnam War. A Collection from the Journal of the U.S. Army War College*. Londres : Pergamon-Brassey's International Defense Publishers.
- Matthews, Lloyd J. et Dale E. Brown, dir. 1987. *The Parameters of War. Military History from the Journal of the U.S. Army War College*. Londres : Pergamon-Brassey's International Defense Publishers.
- McCausland, Jeffrey D. 1999. « Governments, Societies, and Armed Forces : What the Gulf War Portends ». *Parameters* 29 (été) : 2-21.
<http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- McCormick, Michael. 1997. « The New FM 100-5 : A Return to Operational Art ». *Military Review* septembre-octobre 1997. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Michael, Franz. 1983. « Ideological Guerrillas ». *Society* 21 (1) : 27-29.
- Miller, Steven E., Sean M. Lynn-Jones et Stephen Van Evera, dir. 1991. *Military Strategy and the Origins of the First World War*. Princeton : Princeton University Press.

- Millett, Allan R. et Peter Maslowski. 1984. *For the Common Defense. A Military History of the United States of America*. New York : The Free Press.
- Morgan, Gareth. 1998. *Images de l'organisation*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Morgenthau, Hans J. et Kenneth W. Thompson. 1985. *Politics Among Nations. The Struggle for Power and Peace*. 6^e édition. New York : Alfred A. Knopf.
- Murdock, Clark A. 1974. *Defense Policy Formation. A Comparative Analysis of the McNamara Era*. Albany : State University of New York Press.
- Murray, Douglas J., Paul R. Viotti, dir. 1989. *The Defense Policies of Nations. A Comparative Study*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press.
- Murray, Williamson. 1998. « Preparing to Lose the Next War ? ». *Strategic Review* 26 (2) : 51-62.
- Murray, Williamson. 1999. « The Emerging Strategic Environment : An Historian's Thoughts ». *Strategic Review* 27 (1) : 31-39.
- Murray, Williamson. « Military Culture Does Matter ». *Strategic Review* 27 (2) : 32-40.
- Murray, Williamson, Macgregor Knox et Alvin Bernstein, dir. 1994. *The Making of Strategy. Rulers, States, and War*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Murray, Williamson et Allan R. Millett, dir. 1996. *Military Innovation in the Interwar Period*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ogorkiewicz, R.M. 1970. *Armoured Forces : A History of Armoured Forces and their Vehicles*. Londres : Arms and Armour Press.
- Orban, Edmond et Michel Fortmann, dir. 2001. *Le système politique américain*. 3^e édition. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Paret, Peter, dir. 1986. *Makers of Modern of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*. Princeton : Princeton University Press.
- Paret, Peter. 1991. « The New Military History ». *Parameters* 21 (automne) : 10-18.
- Porch, Douglas. 2000. « Military "Culture" and the Fall of France in 1940. A Review Essay ». *International Security* 24 (printemps) : 157-180.
- Porter, Gareth. 1983. « Distorting History ». *Society* 21 (1) : 18-22.
- Posen, Barry R.. 1984. *The Sources of Military Doctrine. France, Britain, and Germany Between the World Wars*. Ithaca : Cornell University Press.
- Posen, Barry R. et Andrew I. Ross. 1996-7. « Competing Visions for U.S. Grand Strategy ». *International Security* 21 (3), 5-53.
- Olson, Mancur. 1965. *The Logic of Collective Action. Public Goods and the Theory of Groups*. Cambridge : Harvard University Press.
- Quester, George H. 1977. *Offense and Defense in the International System*. New York : John Wiley and Sons.

- Raines, Edgar F., Jr. et David R. Campbell. 1986. *The Army and the Joint Chiefs of Staff : Evolution of Army Ideas on the Command, Control, and Coordination of the U.S. Armed Forces, 1942-1985*. Washington : Analysis Branch, U.S. Army Center of Military History.
- Reimer, Dennis J. 1999. « The Army After Next : Revolutionary Transformation ». *Strategic Review* 27 (2) : 41-44.
- Reiter, Dan et Curtis Meek. 1999. « Determinants of Military Strategy, 1903-1994 : A Quantitative Empirical Test ». *International Studies Quarterly* 43 (juin) : 363-387.
- Richardson, William R. 1997. « FM 100-5 : The AirLand Battle in 1986 ». *Military Review* janvier-février 1997. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Robb, Charles S. 1997. « Challenging the Assumptions of U.S. Military Strategy ». *The Washington Quarterly* 20 (printemps), 115-132.
- Roche, Jean-Jacques. 1997. *Théories des relations internationales*. 2^e édition. Paris : Montchrestien.
- Romjue, John L. 1984. *From Active Defense to AirLand Battle: The Development of Army Doctrine, 1973-1982*. Fort Monroe : Historical Office, United States Army Training and Doctrine Command.
- Rose, John P. 1980. *The Evolution of U.S. Army Nuclear Doctrine, 1945-1980*. Boulder : Westview Press.
- Rosecrance, Richard. 1986-7. « Explaining Military Doctrine. Book Review ». *International Security* 11 (hiver) : 167-174.
- Rosecrance, Richard et Arthur A. Stein, dir. 1993. *The Domestic Bases of Grand Strategy*. Ithaca : Cornell University Press.
- Rosen, Stephen Peter. 1984. « Systems Analysis and the Quest for a Rational Defense ». *The Public Interest* 76 (été) : 3-17.
- Rosen, Stephen Peter. 1988. « New Ways of War. Understanding Military Innovation ». *International Security* 13 (été) : 134-368.
- Rosen, Stephen Peter. 1991. *Winning the Next War. Innovation and the Modern Military*. Ithaca : Cornell University Press.
- Rosen, Stephen Peter. 1995. « Military Effectiveness : Why Society Matters ». *International Security* 19 (printemps) : 5-31.
- Russett, Bruce. 1993. *Grasping the Democratic Peace. Principles for a Post-Cold War World*. Princeton : Princeton University Press.
- Sagan, Scott D. 1986-7. « 1914 Revisited. Allies, Offense, and Instability ». *International Security* 11 (2) : 151-175.
- Sapolsky, Harvey M. et Jeremy Shapiro. 1996. « Casualties, Technology, and America's Future Wars ». *Parameters* 26 (été) : 119-127. <http://carlisle-www.army.mil/usawc/Parameters/issues.htm>
- Scalapino, Robert A. 1983. « The Open Society at War ». *Society* 21 (1) : 30-33.
- Schelling, Thomas C. 1960. *The Strategy of Conflict*. Cambridge : Harvard University Press.

- Schelling, Thomas C. 1966. *Arms and Influence*. New Haven : Yale University Press.
- Sheehan, Kevin P. 1989. *Preparing for an Imaginary War? Examining Peacetime Functions and Change of Army Doctrine*. Thèse de doctorat : Harvard University.
- Shimshoni, Jonathan. 1990-1. « Technology, Military Advantage, and World War I ». *International Security* 15 (hiver) : 187-215.
- Shy, John. 1986. « Jomini ». Dans Makers of Modern of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age. Peter Paret, dir. Princeton : Princeton University Press. 143-185.
- Snider, Don M. et Gayle L. Watkins. 2000. « The Future of Army Professionalism : A Need for Renewal and Redefinition ». *Parameters* 30 (automne) : 5-20.
- Snyder, Jack. 1984. *The Ideology of the Offensive. Military Decision Making and the Disasters of 1914*. Ithaca : Cornell University Press.
- Snyder, Jack. 1991. « Civil-Military Relations and the Cult of the Offensive, 1914 and 1984 ». Dans Military Strategy and the Origins of the First World War. Steven E. Miller, Sean M. Lynn-Jones et Stephen Van Evera, dir. Princeton : Princeton University Press. 20-58.
- Spiszer, John M. 1997. « FM 100-5 and Information Age Warfare ». *Military Review* septembre-octobre 1997. <http://www-cgsc.army.mil/milrev>
- Summers, Harry G. Jr. 1982. *On Strategy: A Critical Analysis of the Vietnam War*. Novato: Presidio.
- Summers, Harry G. Jr. 1983. « Defense without Purpose ». *Society* 21 (1) : 4-17.
- Summers, Harry G. Jr. 1992. « Military Doctrine : Blueprint for Force Planning ». *Strategic Review* 20 (2) : 9-22.
- Summers, Harry G. Jr. 1992. *On Strategy II: A Critical Analysis of the Gulf War*. New York : Dell Book.
- Swain, Richard M. 1997. *'Lucky War' : Third Army in Desert Storm*. Fort Leavenworth : U.S. Army Command and General Staff College Press.
- Thompson, W. Scott et Donaldson D. Frizzell, dir. 1977. *The Lessons of Vietnam*. New York : Crane, Russak & Company.
- Travers, Russel E. 1997. « A New Millennium and a Strategic Breathing Space ». *The Washington Quarterly* 20 (printemps), 97-114.
- Tritten, James J. 1995. « Let's Put 'War' Back Into Warfighting ». *Strategic Review* 23 (1) : 7-13.
- Udén, Lars. 1996. *The Limits of Public Choice : A Sociological Critique of the Economic Theory of Politics*. Londres : Routledge.
- Van Creveld, Martin. 1992. « The Persian Gulf Crisis of 1990-91 and the Future of Morally Constrained War ». *Parameters* 22 (été) : 21-40.
- Van Creveld, Martin. 1994. *Air Power and Maneuver Warfare*. Maxwell : Air University Press.

- Van Evera, Stephen. 1991. « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War ». Dans Military Strategy and the Origins of the First World War. Steven E. Miller, Sean M. Lynn-Jones et Stephen Van Evera, dir. Princeton : Princeton University Press. 59-108.
- Van Evera, Stephen. 1997. *Guide to Methods for Students of Political Science*. Ithaca: Cornell University Press.
- Van Evera, Stephen. 1998. « Offense, Defense, and the Causes of War ». *International Security* 22 (été) : 5-43.
- Van Evera, Stephen. 1999. *Causes of War. Power and the Roots of Conflict*. Ithaca : Cornell University Press.
- Waltz, Kenneth N. 1959. *Man, the State, and War*. New York : Columbia University Press.
- Waltz, Kenneth N. 1979. *Theory of International Politics*. New York : McGraw-Hill Inc.
- Weida, William J. et Frank L. Gertcher. 1987. *The Political Economy of National Defense*. Boulder : Westview Press.
- Weigley, Russell F. 1977. *The American Way of War. A History of United States Military Strategy and Policy*. Bloomington : Indiana University Press.
- Weigley, Russell F. 1984. *History of the United States Army*. Enlarged Edition. Bloomington : Indiana University Press.
- Wells. Donald A. 1992. *The Laws of Land Warfare. A Guide to the U.S. Army Manuals*. Wesport : Greenwood Press.
- Wendt, Alexander. 1999. *Social Theory of International Politics*. Cambridge : Cambridge University Press.